

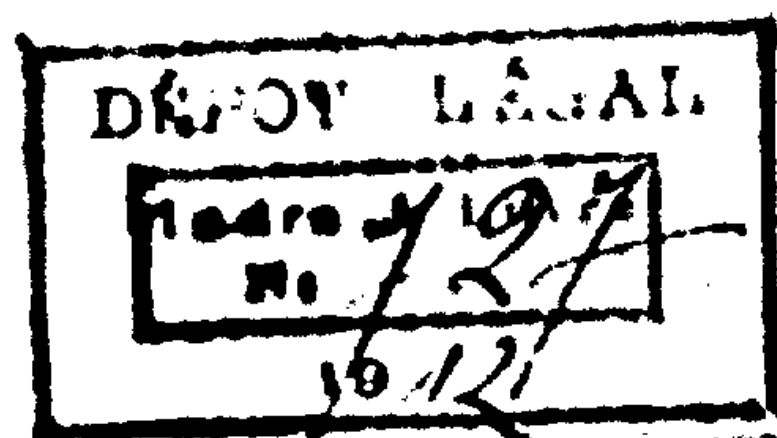
**GUSTAVE BABIN**

---

# u Maroc en 1912

**Par les Camps**

**et par les Villes**



**PARIS**  
**BERNARD GRASSET, ÉDITEUR**  
**61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61**

---

1912

5615

# Au Maroc en 1912

Par les Camps et par les Villes



80<sup>3.</sup>  
2910

**Il a été tiré de cet ouvrage**  
**Dix exemplaires sur Hollande Van Gelder**  
**Numérotés de 1 à 10**





Je dédie ces pages aux vaillants qui, là-bas, sur cette terre du Maghreb bientôt, grâce à leurs efforts, devenue terre française, luttent et souffrent — et meurent, hélas ! — autour de notre drapeau ; à ces officiers admirables que j'ai vus à l'œuvre, et de qui, en trois mois bientôt de vie côte à côte, dans l'intimité, vraiment, j'ai pu apprécier les éminentes qualités, le courage, l'abnégation, l'intelligence, la sage valeur.

Je leur dois bien cet hommage. D'abord pour la cordialité, la camaraderie, oserai-je dire, avec lesquelles ils m'ont accueilli ; pour la confiance qu'ils m'ont manifestée, tous, du premier au dernier jour. Et puis aussi pour la part considérable de collaboration qu'ils m'ont fournie. Car j'ai beaucoup profité de leur expérience, de la connaissance qu'ils ont du pays. Ils ont été pour ma curiosité de merveilleux excitateurs. Ils l'ont comblée

d'une abondante moisson de documents, de faits, d'idées. Et certes, je n'ai point la prétention de croire qu'en ces quelques semaines j'ai découvert le Maroc, mais presque tout ce que j'ai pu en apprendre, en dehors des visions recueillies par mes yeux, c'est à eux, surtout, que je le dois.

Ah ! les braves gens ! Et quels hommes complets, si différents de l'image que s'en forment ceux qui ne les connaissent qu'à demi, ou d'après de vieilles légendes. Car c'en est fait du type de l'officier absorbé par les uniques préoccupations de métier, et seulement soucieux, selon la boutade de Schopenhauer, « de femmes, d'avancement ou de chevaux ». De tous ceux que j'ai rencontrés en ce voyage, les plus brillants au feu n'étaient pas les moins émus devant la majesté d'un paysage, la magnificence d'un coucher de soleil. Je revois encore, le soir du combat de Sefrou, le 3 janvier dernier, ce svelto et fin lieutenant de chasseurs, sanglé dans sa tunique bleu pâle, droit en selle comme à la parade, après une journée si rude, redescendant la colline où l'écho des coups de fusil s'éteignait à peine, les mains pleines de fleurs, de blancs narcisses au cœur d'or, qu'il rapportait en guise de trophées des crêtes qu'il

venait d'enlever de haute lutte. Telle cantine de capitaine sur laquelle je me suis reposé, le soir d'une marche excédante, une pauvre caisse à peine assez grande pour contenir les indispensables vêtements de rechange, recélait pourtant de bons livres, compagnons précieux et choyés des longues soirées sous la tente, un abrégé de bibliothèque où Flaubert voisinait avec Salluste et *Salammbô* avec *la Guerre de Jugurtha*, et j'ai connu aussi un lieutenant qui appréciait mieux et plus sincèrement que bien des amateurs d'art, les eaux-fortes de Charles Meryon et d'Auguste Lepère, et que passionnait tout écrit, toute image ayant trait à l'histoire, au passé de son vieux Paris.

Enfin, je ne saurais de longtemps oublier les bonnes parties d'aquarelle à deux, où l'uniforme de mon compagnon ne suffisait pas à tenir en respect la marmaille juive de Salé ; ni les savoureuses causeries des étapes ou du bivouac, nourries, instructives, élégantes, toujours de belle humeur et de tour aimable, où la loyauté de ces soldats se trahissait à chaque mot par leur abandon même.

Et sans doute, ces assoiffés d'action et de gloire, à qui n'a pu suffire la vie monotone des casernes de France, sont d'une élite, —

mais de quelle armée au monde en pourrait-on tirer une qui fût comparable à celle-là ?

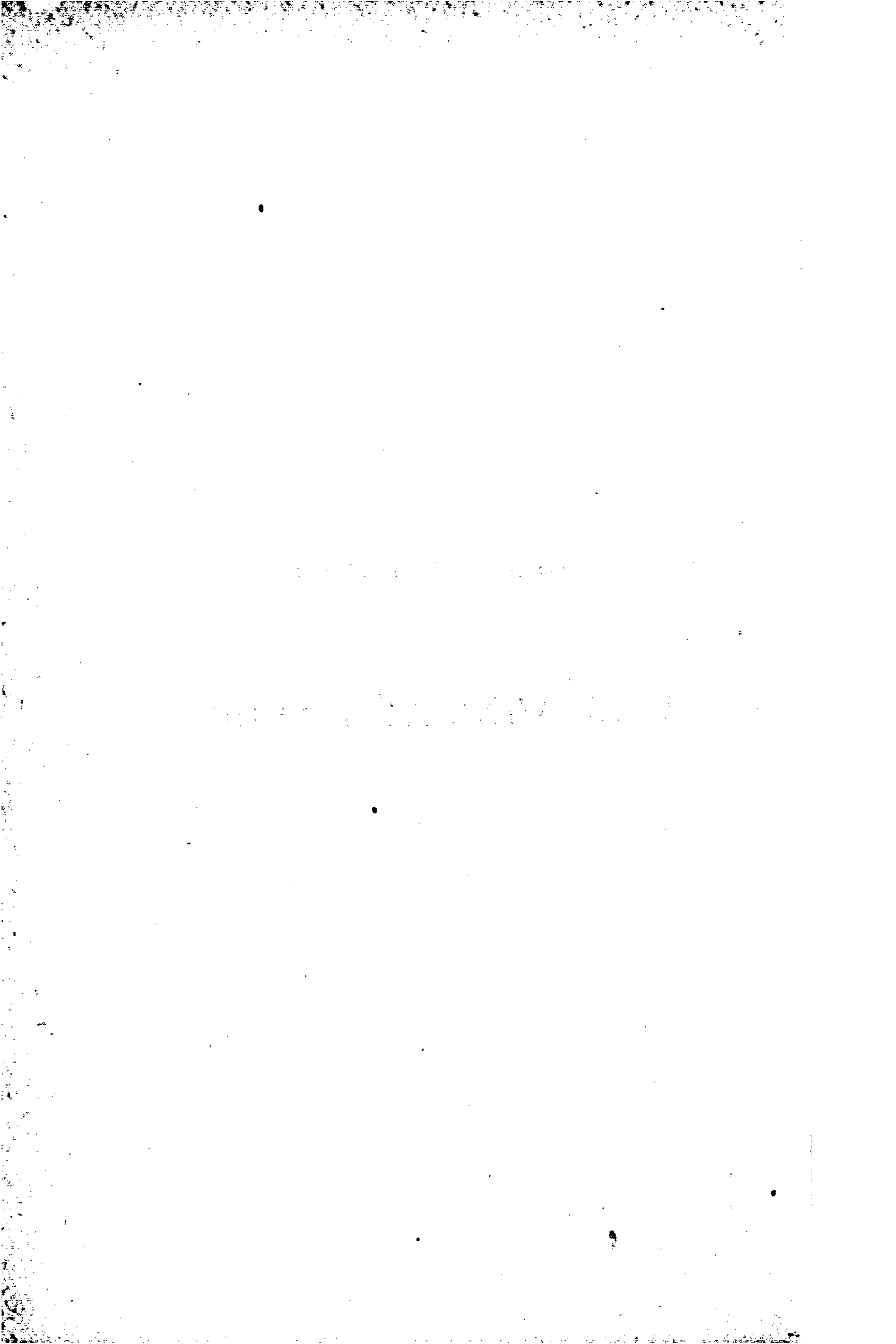
Je suis bien capable, d'ailleurs, chemin faisant, de leur adresser au passage, du moins à certains d'entre eux, quelques critiques. Ils les liront, comme je les écrirai, d'un cœur indulgent et amical, et voudront bien n'y voir qu'une preuve encore de l'estime, de l'admiration, de l'affection profondes que je leur ai vouées.

Hélas ! plus d'un, parmi ceux dont je traçais ici les noms en souriant, au souvenir de tant de bonnes heures, plus d'un de qui j'évoquais, entre deux lignes, la mâle figure, le regard clair et droit, ne se penchera point sur ces pages dont certaines, je l'espérais, eussent éveillé en lui quelque lointain et sympathique écho, et l'horrible drame de Fèz a fermé bien des yeux à l'intention desquels j'écrivais, d'aucuns soirs ! C'est vers ceux-là, surtout, que va ma pensée attendrie, au moment de mettre le point final à ce livre qui était un peu leur livre : le colonel Paul Lory, atrocement supplicié, Jacques de Lesparde, Maurice Cuny, Maréchal, surpris sans défense et trahissement assassinés, touchants martyrs de la plus noble cause.

**PREMIÈRE PARTIE**

---

**L'ESPAGNE AU MAROC**



## **A Larache.**

C'est tout d'abord afin d'étudier la situation des Espagnols dans la zone qu'ils revendiquent, l'œuvre qu'ils commençaient d'y accomplir que j'avais été envoyé au Maroc.

On se rappelle les circonstances où s'opèrent leur débarquement à Larache, puis leur installation à El Ksar ; dans quelles conditions, sournoisement, cauteusement, à l'abri d'une interprétation fallacieuse des traités, à la faveur aussi, pour que tout fût complet, des embarras avec lesquels nous étions aux prises, ils se glissèrent dans le Gharb.

Escobar sait un chemin de velours, rimait, ironique, le malicieux La Fontaine. Il s'agissait maintenant de savoir ce qu'ils faisaient de cet admirable pays ainsi gueusé.

J'y courus voir, sans qu'on eût besoin de m'en prier autrement.

Au passage, je fis halte à Madrid. Je n'eus qu'à me féliciter de l'urbanité parfaite qu'on m'y témoigna en tous lieux, — sans parler de la joie que j'éprouvai à revoir le Prado et à saluer, au passage, Velazquez et Goya. Tour à tour, ceux des membres du gouvernement avec qui il me parut désirable de causer m'accueillirent de la façon la plus empressée : M. Canalejas, président du Conseil ; M. Garcia Prieto, marquis de Alhucemas, ministre d'État ; le général Luque, enfin, ministre de la Guerre. Ils me comblèrent, pour, les représentants de l'Espagne au Maroc, militaires et diplomates, de lettres de recommandations chaleureuses qui devaient grandement faciliter ma mission. Qu'ils veuillent bien recueillir ici l'expression de ma gratitude.

Ce devoir de courtoisie rempli, je puis, je pense, avec une liberté entière, exposer les résultats de mon enquête. On doit à ses amis la vérité. Or ne sommes-nous pas, les Espagnols et nous, de bons ; de très bon amis ?

Au cours de l'entretien que me fit l'honneur de m'accorder le président du Conseil, j'eus la notion bien nette de l'intransigeance qu'il



allait apporter dans les négociations prêtes à s'ouvrir.

Nous étions alors à la fin de novembre dernier. En France, nous gardions des illusions quant aux bonnes dispositions de la « sœur latine ». El Ksar, surtout, nous tenait au cœur, nous ne nous décidions pas à renoncer à sa possession, — et je l'ai compris, un peu plus tard, quand j'ai connu la ville, que j'ai pu me rendre compte de son importance économique, au nœud des routes de Tanger à Fez et de Larache à Fez. Mais nous nous laissions guider, en quelque sorte, par le sentiment, un vague instinct. L'Espagne était mieux renseignée. Comme je hasardais que peut-être... le chef du gouvernement du Roi, avec ce geste coupant du doigt qui lui est familier, de ce ton net, décisif qui caractérise sa parole, laissa tomber :

— Nous ne céderons ni Larache, ni Alcazar.

... Cependant, un bruit courait, à Madrid, les milieux politiques et les journaux, qu'il importait de vérifier. Une question encore devait être posée. Avec tous les ménagements possibles, des excuses pour la « liberté grande », elle le fut : N'y avait-il pas eu, à la veille des pourparlers, intervention directe,

personnelle du roi Alphonse auprès de son bon cousin le roi George V, demande d'appui, de protection ? M. Canalejas, debout déjà pour les poignées de main d'adieu, ferma un bref moment ses yeux noirs, sembla hésiter, puis :

— Après tout, je puis vous le dire. Eh bien oui ! Le roi, un peu inquiet de la tournure que prenaient les choses, a écrit au roi George, avant son départ pour les Indes, une lettre personnelle. Le roi George lui a répondu : « Mon cher cousin, en effet, les Français ne sont pas très gentils pour l'Espagne, mais ne sois pas inquiet. » Et M. Canalejas ajoutait, bonhomme :

— Simple politesse !

Mais on le sentait si sûr de lui, que c'était inquiétant, un peu.

Ce qui demeure de cette confiance, c'est qu'une question dynastique, une question d'oreiller, si j'ose dire, s'est mêlée à cette affaire pour nous de si grave importance. L'Espagne, mal assurée sur ses propres forces, sentait, dès le début, derrière elle un appui ferme, celui de nos amis de cœur du moment, appui d'autant plus effectif qu'il pourrait bien n'être pas entièrement désintéressé. Et l'on connaît, de reste, sur ce

point, les traditions infailibles de l'Angleterre !

Un peu plus loin, à Tanger, j'allais avoir, de cette alliance, de cette complicité une autre preuve. Je fus, un matin, invité par un ami à sa table, avec M. Harris, le correspondant du *Times* au Maroc. M. Harris est réellement un des hommes au monde qui connaissent le mieux le Maroc. Il n'était guère qu'un adolescent quand il commença d'y voyager. C'est un Anglais très « représentatif », un excellent Anglais. Il a rendu à son pays de vrais services et il a eu, d'ailleurs, cette chance que lui envie tous les Français qui, auprès de l'un ou de l'autre des sultans ont essayé de jouer, au profit de leur patrie, le même rôle que lui pour la sienne, d'être soutenu par son gouvernement et récompensé de ses patriotiques efforts.

Je lui disais en déjeunant :

— C'est égal, pour des amis, vous n'êtes vraiment pas très cordiaux avec nous, en ce moment.

Et lui de répondre :

— Que voulez-vous ? nous ne pouvions tout de même pas permettre qu'une puissance forte s'installât à moins de cent kilomètres de Gibraltar !...

— C'est flatteur pour nous, cet ostracisme. Mais enfin supposez qu'un jour — je reconnais que l'hypothèse est hasardeuse — mais enfin supposez que l'Espagne régénérée, reprenne figure de grande puissance ?

— Eh bien ! nous lui taperons dessus !

Voilà toute l'Angleterre peinte d'un mot. Après cela, signez des traités d'amitié, ô grands ministres de la République !

Je ne m'arrêtai à Tanger que tout juste le temps d'y organiser ma caravane. C'est une ville vaine et pleine de jactance. Les potins quotidiens du « petit Socco », les médisances de cafés provinciaux furent impuissants à m'y retenir. Par Arzila, siel et résidence du gouverneur du Gharb, ce chérif Ahmed Raysouly autour duquel s'est établie je ne sais quelle sottise et enfantine légende de brigandage, et que d'inquiétantes complicités, anglaises encore, ont hissé à l'un des sommets du fonctionnarisme maghzen, je gagnai à grandes étapes Larache, la première emprise de l'Espagne sur le Maroc, le point où elle débarqua, nuitamment, ses premiers soldats.

A tous les points de vue, physiologie extérieure, vie locale, mœurs, caractère enfin, Larache m'apparut infiniment plus lointaine,

plus différente de Tanger que Tanger elle-même ne l'est de notre vieille Europe. On peut bien, débarquant de l'affreux rasilau qui vous amène de Gibraltar, se laisser abuser, grâce à la complicité d'un rayon de soleil, par le charme superficiel de la cité bleue et blanche où l'on prend avec la terre africaine le premier contact; on ne l'a pas sitôt quittée que le sortilège est rompu. Il ne tient déjà plus contre la séduction de la charmante Arzila, ceinte de créneaux portugais, ennoblie de souvenirs héroïques, et que déshonore seulement l'énorme et monstrueux palais de Raysouly, vraie demeure de parvenu et de barbare, — œuvre, d'ailleurs, de maçons espagnols. A l'arrivée à Larache, c'en est fait : le souvenir de ce premier engouement est effacé de la mémoire comme celui d'une aventure sentimentale indigne.

Quand, du haut d'une dune fleurie, en plein décembre, d'iris sombres, je vis se dévoiler à mes yeux, et sourire sur l'autre rive du Loukkos, Larache, ce fut l'irrésistible enchantement. Jamais je ne l'eusse imaginée si désirable. La faute en est sans doute à ce vilain nom, prosaïque et si peu évocateur, dont nous avons affublé celle que les Arabes appellent El Aratch (les Treilles).



Le jour allait mourir dans un ciel humide et tendre, un ciel d'aquarelle, bleu condré, vert et rose, tacheté çà et là de capricieux flocons de pourpre; et, dans la buée légère qui montait du fleuve, la ville, peinte de nuances adoucies, fardée avec un art suprême, semblait d'argent, d'un argent sourd, terni par l'âge, et reflétant comme un miroir usé les tons défaillants du soir. J'avais la hâte soudaine, ardente, de la voir de plus près, de l'étreindre des yeux et du cœur, imaginant, entre ces maisons bariolées, les ruelles emplies de crépuscule, les arceaux lumineux encore au sommet, et les carrefours où errent des foules sages et sans hâte, et où mon accoutrement d'étranger et ma fièvre seraient les seules notes discordantes troublant la beauté calme. Hélas ! entre ce rêve et mon désir, il y avait le fleuve, le Loukkos capricieux, avec sa barre qui, vers le large, mugissait et hurlait comme jamais je n'entendis faire la mer.

Il nous fallut, à mes hommes, à mes mules, à moi, une heure, bien près, pour le franchir en deux voyages. Assis sur une souche à demi enterrée, j'attendis le second passage de la barcasso. Cependant, la nuit était venue, rapide. Le ciel s'était voilé de nues échevelées. Devant moi, l'estuaire livide et plat

prenait des airs de lac infernal désolé. Un morne accablement descendit des collines avec l'air vif du couchant. Pourtant les espoirs se ranimèrent, à mesure que s'allumaient de tièdes lueurs les fenêtres, sur l'autre rive.

L'embarcation revint au bout d'un siècle. Les derniers bagages, les dernières bêtes s'y entassèrent. On poussa. Les muletiers entonnèrent une prière à Mouley Idriss, le saint fondateur de Fez, le patron du Maroc entier, qu'ils invoquent dans toutes les circonstances où il leur faut quelque courage, où ils sentent le besoin d'un tutélaire appui. C'était une mélodie triste comme une lamentation, dans ce crépuscule opprimant, une invocation de cœurs en détresse que je n'entendis jamais sans émotion.

Le marabout vénéré exauça ses tristes dévots. Sans encombre nous atteignîmes la rive, où nous retrouvâmes, aux lanternes, sans trop de misère, nos colis, tentes, provisions, vêtements, tout, sauf un parapluie battant neuf, la première acquisition qu'avait faite Abdallah, mon domestique, sitôt en possession de l'acompte que je lui avais versé sur ses gages. C'est un accessoire de la toilette qui exerce sur les Arabes un irrésistible

attrait. Abdallah, sans doute, l'avait convoité longtemps avant le jour où la fortune, sous mes cheveux gris, lui avait souri; il avait tenté avec la même violence un de nos rameurs, probablement, ou l'un des employés du port qui nous aidaient complaisamment à débarquer, à rassembler nos bagages, à recharger les mules.

Enfin, nous pûmes monter au Grand Socco, sur lequel nous allions camper.

Le chemin, qui contournait la ville, était noir, raboteux. Nous eûmes à franchir deux ou trois portes où veillaient des fantômes blancs ou noirs, fanaux au poing. La dernière passée, nous chevauchâmes un moment entre des paillettes inquiétantes, des *noualas* de roseaux et de chaume dardant par leurs portes basses, sur notre petite caravane, de suspects lucurs fauves. On s'arrêta enfin au milieu d'une esplanade herbue, humide, qui m'apparut sinistre. A huit heures, les tentes se dressaient. J'allais m'attabler quand une trompette espagnole sonna le couvre-feu.

Il plut toute la nuit à torrents, et les vagues firent un vacarme d'enfer, comme elles n'en font qu'ici au monde.

Le lendemain, le ciel, lavé de frais, rayonnait. La place où je campais n'avait rien de



cet air dramatique que la nuit lui prêtait. Dominée à droite par un château, des tours coiffées de coupoles surplombant une mer frémissante, c'était même un décor romantique à souhait.

Alors, je pus commencer de posséder Larache. Mon rêve de la veille ne fut point déçu.

Ce fut sous la direction du si accueillant et si dévoué vice-consul de France, M. Georges Marchand, et du docteur Auguste Brau, médecin du dispensaire français, que j'accomplis cette première reconnaissance. Avec de tels guides, aucune des beautés ou des curiosités de la ville ne pouvait me demeurer secrète : l'antique fort portugais qui dominait de haut ma pauvre tente, le Quebibats, ainsi nommé à cause de ses tours de guet à dômes (les chambrettes à coupoles), aux remparts duquel veillent de fiers canons de bronze vert; l'autre forteresse, portugaise encore, que les Espagnols ont baptisée la Cigogne, soit à cause de ses éperons à la Vauban, en forme de becs élancés, soit à cause des oiseaux qui nichent dans ses créneaux, à la belle saison; à ses pieds, l'énorme caisse à demi défoncée où se rouille et pourrit, lentement démontée et pillée pièce à pièce, une

automobile destinée, naguère, au sultan Abd el Aziz ; le magnifique panorama qu'à l'abri de cet encombrant colis, on a sur la vallée du Loukkos et le domaine du sultan — l'*adyr* — qu'il traverse en serpentant ; les luxuriantes jardins, mûrissant leurs pommes d'or là où jadis, au dire de la légende, verdoyait le merveilleux verger des Hespérides, que protégeait, dragon farouche, le fleuve sinueux, à la bouche sans relâche écumante ; le joli marabout de Lalla Mnana, la sainte patronne de Larache ; enfin, le Petit Socco et son harmonieuse ligne d'arcades qui vous conduit, par une courbe insensible, vers la ville dévalante, et puis, près de là, l'élégant petit fondouk des grains, avec ses portiques de granit aux arcs surbaissés, tour à tour nous aperçurent souriant, admirant ou philosophant à trois. Et les rues étroites, ombreuses, versicolores, animées de gandouras, de djellabas, de burnous, foule grouillante où se mêlent aux larbouchs rouges et aux turbans blancs des musulmans, les culottes noires des juifs en longues fouloupes sombres ; les rues vivantes, pittoresques, exquisés à toute heure, soit que le soleil y filtre, entre les murs si près voisins, quelques rais d'or, soit qu'à la nuit elles s'illuminent d'un bord à l'autre de leurs

blondes, — oui, toujours exquis, sauf quand l'ondée en a fait d'inabondables torrents par où se va déverser à l'Océan l'eau même de la campagne avoisinante. Je les ai vues aussi sous cet aspect; c'était un calamiteux spectacle.

Cette charmante petite cité n'est point une cité indolente, qui s'alanguisse dans ses propres délices. Cette foule qui emplit ses ruelles, qui va, vient, silencieuse, calme, se hâte sans frénésie vers ses affaires. Larache travaille. Larache prospère.

La moyenne de ses importations, pour les cinq dernières années, a été de 8.426.916 francs par an; celle de ses exportations, de 2.908.890 francs; soit, annuellement, un chiffre global d'échanges de 11.335.806 francs. En 1910, elle a dépassé ces moyennes, en important pour 9.670.008 francs et exportant pour 2.946.031 francs, soit un total de trafic de 12.616.039 francs.

Cortès, Casablanca, le premier port de tout le Maroc, dépasse de beaucoup, surtout depuis l'occupation française, Larache comme affaires. Tanger aussi exporte davantage. Il convient, toutefois, de remarquer que les chiffres qu'accuse, à l'exportation, ce dernier port, ont factices; beaucoup des marchandises qu'il

expédie lui arrivent de la côte en transit par des caboteurs, et Larache elle-même fournit une bonne part de ces marchandises que les statistiques inscrivent comme exportées par Tanger. Mais il ne s'agit pas ici d'opposer l'un à l'autre deux ports rivaux. Ce qui demeure, c'est que Larache, en tant que port d'importation, doit percevoir annuellement, dans l'état actuel de son commerce, de 850.000 à 900.000 francs de droits de douane. Je ne sais si, dans le temps où, délibérément, ils l'abandonnaient au voisin, les signataires de tant de traités secrets se rendaient un compte exact de son importance réelle. En fait, Larache est le vrai port de Fez, et non pas Tanger ; c'est le plus rapproché de la capitale, relié à elle par une belle route sablonneuse, incessamment parcourue par les caravanes.

Sa prospérité atteste avec force son utilité. Elle étonne, elle émerveille quand on se rend compte des conditions dans lesquelles elle s'est établie et développée. Car Larache a contre elle un obstacle terrible : sa barre.

Ce mot était, pour moi, jusqu'à présent vide de sens. Les photographies qu'on a pu nous montrer de ce phénomène, avec la fière ligne d'écume qui les traverse, ne donnent, même les mieux prises, par les temps les plus rudes,

qu'une pâle idée de cette muraille liquide tendue entre le libre large et la terre, effaçant l'horizon, cachant parfois jusqu'à mi-mâts les navires à l'ancre sur rade, sans cesse rugissante, et dont la sourde rumeur, accompagnant en basse profonde tous les bruits de la terre, vous harcèle et vous obsède nuit et jour, vous éveille parfois comme un coup de canon, à quelque ruée plus furieuse de la lame, et, dans les ténèbres, inquiète l'esprit à demi engourdi encore, de visions de raz de marée, de cataclysmes dévastateurs.

Des navires, souvent, restent plusieurs semaines mouillés avant de pouvoir prendre contact avec la terre. Il y avait là, lors de mon passage, un cargo de la Compagnie Paquet, *la Gaule*, qui depuis trente-cinq jours attendait en vain, roulant et tanguant sans repos, le moment de communiquer. Ses vivres, dans cette longue relâche, s'étaient épuisés, et il lui fallut, quelques jours avant mon arrivée, retourner à Tanger pour s'y ravitailler.

Dans ces conditions, on comprend qu'il y ait parfois, à Larache, disette de certains produits, la ville ne s'approvisionnant guère que par la mer. C'était le cas, dans le moment, pour le pétrole, qui commençait à se faire rare, cependant que deux ou trois cargaisons



dansaient follement à la houle, sous nos yeux, en rade, en attendant l'heure où la barre s'abaîsserait un peu. Et lorsque, comme il arrive fréquemment en hiver, à la saison des pluies, on est aussi bloqués par torro, séparés de Tanger, privés de courrier, c'est, souvent pendant une quinzaine, l'isolement complet : un radeau, en pleine mer, ne serait pas plus séparé du monde.

A la fâcheuse situation que fait à Larache sa barre, on veut remédier par la création d'un port. Les travaux, adjugés à la maison Sager et Woerner, de Munich, en sont commencés depuis le mois de décembre 1910. Je les ai visités sous l'aimable conduite de M. Johann Maltensky, l'ingénieur en chef qui en dirige l'exécution. Quelle que soit l'activité qu'on ait déployée, ce qui est fait semble bien peu auprès de ce qui reste à accomplir ; la barre, en attendant qu'elle soit vaincue par eux, paralyse grandement l'action des travailleurs.

L'ensemble prévu — dont les plans ne sont pas encore définitivement arrêtés — comprendra, vers le large, partant de la rive droite du Loukkos, une jetée ou môle de sept à huit cents mètres de longueur ; puis, sur la rive gauche, un contre-môle de deux cent

cinquante à deux cent soixante-quinze mètres, avec une entrée de cent cinquante mètres entre les deux : ce seront les deux ouvrages défensifs. Pour aménager le port intérieur qu'ils abriteront, dans l'estuaire du flauvo, on prévoit d'abord un dragage à sept mètres de profondeur au-dessous des basses mers ; puis, à l'arrière des jetées, un épi de régulation qui aidera à l'expulsion du sable et facilitera le travail de la drague ; puis encore une digue basse, sur la rive droite, permettant l'accostage ; en face, au pied de la ville, près de la place où se trouve actuellement « la Marine » embryon ridicule de port, un quai rectifiant simplement la rive ; enfin, au fond de l'estuaire, évasé en une magnifique nappe d'eau de sept à huit mètres de fond qui, n'était la barre, constituerait un port naturel admirable, les quais proprement dits, avec leurs entrepôts, leurs hangars, leurs engins de levage, leurs voies ferrées.

Le travail sera hérissé de difficultés, car on a à lutter ici contre une force peu aisée à dompter. C'est ainsi que, pour assurer à la digue une solidité à l'épreuve des effroyables coups de hélior de la barre, on devra la fonder sur des blocs de béton de 100 tonnes. Déjà, on prépare les concasseur pour la

Pierre, — qu'on a heureusement trouvée, abondante et de belle qualité, à Tchemmich, au bord du fleuve, près de l'emplacement de l'antique Lixus, à quatre ou cinq kilomètres du point où elle sera employée, — les malaxeurs pour le béton, les moules, enfin, où seront coulés les blocs; et l'on attend le wagon électrique spécial nécessaire au transport, et la grue titan, d'une force de cent trente tonnes, qui effectuera, à l'avancement, l'immersion de ces monstrueuses pierres artificielles.

Mais que de temps il faudra ! Dans l'état actuel des travaux, on emploie cent dix mètres cubes de matériaux pour avancer la digue d'un mètre vers le large. Que d'argent, aussi ! Or, les crédits attribués à l'entreprise sont de six millions, qui seront vite épuisés pour un résultat de toute évidence insuffisant. Qu'advient-il alors ? et quel sort l'avenir réserve-t-il au port de Larache ? S'il fallait en croire les Français du Maroc...

« Car ils sont pessimistes, étant des vaincus, sinon des découragés.

« Larache espagnole, c'est Larache morte ! » Voilà le glas que, de Tanger ici, j'ai entendu dix fois, vingt fois, cent fois, de bouches bien diverses.

Ils sont, à Larache, trente chefs de famille,



— je pourrais déjà dire : ils étaient, car l'exode a commencé, et l'on prévoit l'heure où ne demeureront plus que ceux qui, ayant de très gros intérêts, ne les sauraient sans grand dommage abandonner.

Cette petite colonie ne compte d'ailleurs aucun ouvrier, aucun de ces artisans à l'intelligence ouverte et à la main preste qui ont porté aux limites du monde le renom de la dextérité et du goût français, mais quelques commerçants dans la ville, des agriculteurs éparpillés dans le Gharb et le Kblot, faisant fructifier eux-mêmes, en association avec les indigènes, des capitaux plus ou moins importants; enfin, les créateurs ou les administrateurs des grandes entreprises commerciales ou agricoles qui sont en train d'assurer à cette contrée richissime le plus admirable développement économique.

Le nombre de ces grandes maisons ne dépasse pas la demi-douzaine ; pourtant ce sont elles qui donnent la vie à tout le Gharb, « le pays le plus fertile du monde », disait Augustin Bernard; elles qui assument à peu près tout le commerce de la région, et le plus merveilleux avenir s'ouvre devant elles si de maladroites entraves ne viennent pas contrecarrer leurs intelligents efforts.

Il y a d'abord, à Larache, un comptoir de la *Compagnie marocaine*, dont la direction est confiée à M. Roger. Les opérations auxquelles il se livre sont la commission et l'exportation, les achats de terrains, l'élevage.

La *Compagnie Gharb et Khlot*, dirigée par M. Vercken, et sa filiale, la *Compagnie agricole marocaine*, qu'administre M. Audéoud, s'occupent à peu près des mêmes affaires, terrains, prêts hypothécaires, agriculture. Leur domaine comprend les *azibs*, ou fermes, des Daqua, une grande famille marocaine aujourd'hui déchue de sa splendeur ancienne. On évalue à une cinquantaine le nombre des *azibs* qu'elles auront un jour à administrer.

M. Clinchant, fils du général, achète pareillement des terrains, exporte des grains et du bétail. M. de Laroche, conseiller du commerce extérieur, représentant, à Larache, de la *Compagnie de navigation Paquet*, de Marseille — vieux Marocain, puisque né à Larache, et ne faisant que continuer vaillamment la tâche commencée par son père — s'occupe plus spécialement du commerce des laines; il a eu, d'autre part, l'ingénieuse idée de faire ici du vin, du bon vin des raisins qu'on cultive sur les coteaux du voisinage; le nom d'El Araïch révèle que le sol est favorable à la

vigno. Il a installé un pressoir et se déclare satisfait du résultat.

M. de Préneuf et M. Bail, récemment installés dans la troisième boucle du Loukos, commencent à défricher et à mettre en valeur les terrains qu'ils viennent d'acquérir.

Enfin, c'est avec un sentiment de particulière sympathie que, personnellement, je suivrai désormais les travaux de S. A. R. Mgr le duc de Guise et de M. le comte Gustavo de Bernis, associés pour une exploitation agricole et commerciale à laquelle tous sont unanimes à prédire le plus beau succès. Frère de l'infortuné prince Henri d'Orléans, Mgr le duc de Guise appartient à une famille où l'esprit d'entreprise, l'audace calme et réfléchie sont légendaires. M. de Bernis lui est le meilleur, le plus précieux des collaborateurs. L'affaire, de l'avis des hommes expérimentés, est conduite avec une rare intelligence, un sens pratique très sûr. En formant des vœux pour sa pleine réussite, je ne fais que remplir le plus agréable des devoirs, car je ne saurais oublier avec quelle urbanité raffinée, quelle bonté exquise, j'ai été accueilli, obscur voyageur, et parce que Français, simplement, par Mme la duchesse de Guise, en cette villa où, sous le nom de M. et Mme Orliac, le

prince et la princesse mènent la vie la plus simple, la plus saine, la plus utile à la mère patrie, à son prestige, à son influence, et je ne penserai jamais sans une reconnaissance émue à ces quelques jours de halte délicieuse où il me semblait avoir retrouvé, moi errant, un foyer.

En dehors de ces pionniers qui accomplissent sur place la louable et patriotique tâche, bien des capitaux encore sont engagés dans des entreprises intéressant la région ; tant, même, qu'on ne les saurait évaluer approximativement. Si bien qu'on peut, sans l'ombre de vantardise chauvine, affirmer que la prospérité du Gharb est liée indissolublement à la fortune française qui seule y travaille, seule y répand ses bienfaits féconds.

Quant à l'action de notre gouvernement, elle s'est manifestée avec cette traditionnelle parcimonie qui surprend toujours si péniblement le Français qui voyage, le Parisien, surtout, tant elle contraste avec la prodigalité dont on fait montre quand il s'agit de quelque manifestation ostentatoire, avec les gaspillages dont la métropole nous offre chaque jour, à chaque pas, le spectacle.

Il y a à Larache une école franco-arabe dirigée par M. Hassen Boukli, un de ces Algériens qui nous ont été partout, au Maroc



comme en Tunisie, de dévoués auxiliaires. Faute de ressources suffisantes, elle est lamentablement installée. Le zèle de l'instituteur n'y peut rien, non plus que l'ardeur à l'étude des élèves, et le bon vouloir de l'un et des autres apparaît d'autant plus méritoire, plus touchant, qu'il n'est guère encouragé.

Il existe enfin un dispensaire, dont la prospérité, l'existence même viennent du miracle. Il fut fondé il y a cinq années, en même temps que tous les dispensaires européens du Maroc, en concurrence, ici, avec un dispensaire espagnol. Il végétait, quand, il y a deux ans, le docteur Auguste Brau, un Pyrénéen aussi énergique que séduisant, un de ces hommes doués pour réussir n'importe où, en vint prendre la direction.

Les débuts du nouveau médecin furent rudes : l'entrée même des maisons musulmanes lui était interdite par l'intransigeance religieuse. Or, j'ai vu un esclave noir lui apporter, sur ses bras, le fils de l'*amine* son maître, d'un receveur des finances. Il franchit les seuils autrefois les plus hostiles, ceux de hauts fonctionnaires, sévères gardiens des traditions ; du Pacha, qui le traite en ami désormais. Appelé en hâte par le farouche Raysouly lui-même, il demeura sept jours

chez le hautain chérif, à Arzila, et des malades lui viennent de la campagne la plus reculée, au prix de journées de marche, apportant à leurs bras, suspendue par une corde de palmier, la fiole qu'il remplira des médicaments nécessaires. Chaque jour, à l'heure de la consultation, l'antichambre du dispensaire — assez confortablement installé — s'emplit de clients bien sages : six mille ont ainsi défilé au cours de l'année; trois cent quarante ont demandé à être vaccinés, alors que la vaccine inspirait autrefois aux Arabes un effroi superstitieux. C'est un résultat qui coûte aux Affaires étrangères (direction du Maroc) 4.000 francs par an, autant dire rien.

Enhardi par ce succès rapide, le docteur Brau voulut faire davantage encore. L'ambition ne lui était-elle pas venue d'instaurer, à Larache, un règlement d'hygiène? Eh oui! dans cette ville qui n'a pas un égout, où, par exemple, le cimetière juif, à l'amont de la Marine, distille par ses drains, sur la route, les plus hideuses putréfactions, il avait — avec l'appui plus ou moins bienveillant du capitaine espagnol Ovilo, chargé de l'organisation du taber de police — déterminé l'administration chérifienne à adopter, pour l'enlèvement des ordures, des poubelles qu'emportaient

des ans; à frapper d'une amende quiconque, sur la voie publique, plumait une volaille ou jetait, même, une feuille de papier. Heureux exemple pour Paris! A raison de 1 peseta 25 pour le premier délit, de 2 peseta 50 pour la récidive, et ainsi de suite, en doublant toujours pour chaque délit plusieurs fois répété, la caisse des amendes avait réalisé en trois mois 400 francs.

Hélas ! c'en est fait. Le débarquement s'est produit. L'autorité espagnole s'est substituée à celle du Pacha. De plus belle, les plumes se sont remises à voleter au vent de mer; des papiers sales, au détour d'une rue, vous soufflent, et il serait temps, grand temps, qu'on en revint au règlement délaissé. Mais les militaires espagnols ont en tête bien d'autres préoccupations !

Quant au dispensaire, il ne peut guère espérer survivre sous un régime où toute entreprise française est délibérément traitée en ennemie. Le voilà condamné, naufragé, perdu. Dans sa claire salle de consultation où défilent les misères, le docteur Brau, si vaillant, pourtant, semble désarmé et las. L'esprit est ailleurs, plein d'amertume. Combien d'autres, autour de lui, assistent ainsi à la mort de leurs rêves !

De quelle vigueur, cependant, ils luttèrent naguère, alors que l'espérance de vaincre emplissait leurs cœurs ! alors que le désir ardent de donner à la France une belle ville de plus, et toute une région opulente, exaltait leur courage ! Ils s'étaient cru tout près du succès : la formule « zone d'influence espagnole » leur paraissait, grâce à leurs généreux efforts, écrite en mots vides de sens. Et les voilà en posture de vaincus, tristes, humiliés, et j'en sais qui ne parlent pas sans des larmes de ce soir néfaste où, après quatre jours d'attente, d'hésitation, l'*Almirante Lobo* jeta sur ce rivage, français de fait, ses cinq cents hommes. Plaignons affectueusement ces bons patriotes que trahit le sort.

Ils ont eu vraiment conscience de leur défaite ; ils ont eu l'impression nette que les Espagnols s'établissaient à Larache pour la durée d'un empire, le jour où ils les ont vus importer dans ce pays, à peine occupé, leur divertissement favori, les courses de taureaux, — déjà !

La première eut lieu quelques jours seulement avant mon arrivée. Par droit de conquête, on avait capturé dans l'*adyr*, le domaine du sultan qui commence aux portes de la ville et s'étend à vingt ou vingt-cinq kilo-



mètres de là, deux taureaux sauvages. Une *plaza* avait été improvisée dans la cour d'un fondouk où l'intendance a installé son parc. Devant un parterre où des chaises avaient été réservées au « tout-Larache des premières », des amateurs, des soldats, se livrèrent aux jeux habituels de la *muleta*, puis, à la balonnette, dépêchèrent tour à tour les deux bêtes selon les règles, très proprement, et de façon à mériter le suffrage des *aficionados*. La fête fut charmante et fort bien ordonnée. Le soleil seul y fit défaut.

Ce n'était là, d'ailleurs, qu'un délassement à des travaux plus sérieux.

La manifestation la plus nette des intentions de l'Espagne, dès l'abord, ce fut tout le soin qu'elle apporta à ses installations militaires.

Nos camps, de Fez à Rabat, donnent une autre impression de provisoire, de pauvreté, parfois, que les luxueux casernements où sont logés ses soldats à Larache et même à El Ksar.

A Tanger, à Paris déjà, auparavant, on m'avait dépeint sous des couleurs lamentables la vie des troupes espagnoles à Larache : mal nourries, mal vêtues, misérables, elles excitaient, disait-on, la commisération même

des soldats du Maghzen, — peu gâtés, cependant, comme chacun sait, naguère du moins, sous le rapport du confortable. C'est une légende puérile, et nous n'avons nul intérêt, vraiment, à nous délecter de ces mensongères illusions.

J'ai, toute une matinée durant, sous la conduite du lieutenant-colonel Miguel Vazquez, de l'infanterie de marine, commandant d'armes à Larache, visité les installations militaires espagnoles. Je garde de cette journée d'inspection la meilleure impression, et c'est en toute sincérité que j'ai pu, en prenant congé, féliciter le colonel et ses collaborateurs.

Dé la forteresse de la Cigogne, démantelée, à demi ruinée, rien à dire. C'est une demeure pleine de caractère, et voilà tout. Dans le vestibule, dans la cour gisent deux lions de marbre enroulés sous le fût, exposés à tous les outrages : ils étaient destinés à un rôle plus décoratif et devaient veiller au seuil d'un des palais d'Abd el Aziz. Pauvre Sultan déchu ! quelles épaves rappellent ici son souvenir ! Cette bastille, inhabitable, d'ailleurs, est à peu près vide ; quelques auxiliaires seulement, des ordonnances, y sont logés de sommaire façon ; des mûles, sur ses terrasses, paissent des herbes parasites.

Le château des Québivals, au contraire, abritait, quand j'y allai, toute une petite garnison, et on l'aménageait en hôpital. Au fait, entre les tourelles à coupôles, des sapeurs du génie étaient occupés à construire des bâtiments aux murailles de briques sur champ, bien minces, bien précaires sans doute, un peu inquiétantes à voir monter, à cette place exposée aux rafales. On préparait ainsi un hôpital de cent quarante lits avec tous ses services annexes, infirmerie, salle d'opérations, etc.

Mais le gros de la troupe — il y a en tout, à Larache, huit cents hommes environ, infanterie de marine, cavalerie et génie — était campé, pour l'heure, au Nador, à vingt minutes de la ville, sur un promontoire élevé et salubre. J'avais, à l'arrivée, galopant sur la plage, aperçu de loin ce groupe de tentes blanches couronnant la falaise, silhouettant sur le ciel détaillant leurs accents circonflexes.

Le colonel Miguel Vazquez, qui m'y conduisit, me fit faire halte, d'abord, au poste de radiotélégraphie, à mi-côte du camp. Il est comme blotti dans un repli de terrain. Son pylône, haut de 35 mètres, se domine, ingénieuse construction de barres métalliques qu'on monte à terre et qu'on dresse ensuite aisé-

ment, grâce à un axe horizontal. Le système, qui m'a paru extrêmement pratique, est allemand. L'ingénieur qui vient d'achever de le monter est là encore; et, comme je le complimente, il s'incline et dit : « J'ai été heureux d'aider nos amis les Espagnols. » Deux baraquements en bois, assez vastes, encadrent ce pylône : l'un, du côté du large, contient les logements des officiers et des hommes; l'autre, vers l'intérieur, abrite deux dynamos signées Siemens, actionnées chacune par un simple moteur d'automobile, d'une force de quatre chevaux, encore pourvu de son radiateur en nid d'abeilles. Le groupe est donc double, un seul élément, dynamo et moteur, suffisant aux besoins de la station cependant que l'autre demeure en réserve. Les appareils de transmission et de réception occupent une pièce voisine; ils sont des modèles les plus perfectionnés et permettent de communiquer de jour à cinq cents kilomètres, jusqu'à mille la nuit. En ma présence, le capitaine-ingénieur commandant le poste avait la satisfaction d'annoncer au colonel que, la nuit précédente, il avait pu correspondre avec Barcelone.

Le camp, à deux cents mètres plus haut, à la crête du promontoire, domine la rade et la contrée. Il est parfaitement installé et tenu.



Une batterie de quatre pièces est braquée à l'abri d'un petit épaulement, menaçant Larache. De là, enfin, on aperçoit, sur la rive opposée du Loukkos, au faite d'une colline, au-dessus de la carrière de Tchemmich, un autre camp, d'une dizaine de tentes, je crois, en communication constante par la télégraphie optique avec le Nador.

Nous sommes redescendus vers le Grand Socco, où l'on édifiait les casernements définitifs : ce sont, au pied de la Glogne, quatre bâtiments de planches qu'achevait le génie. Ils sont spacieux et bien gérés, pourvus de tout un réseau d'égouts, de puits, de fosses septiques, installés, enfin, selon toutes les règles de l'hygiène moderne. Ils n'ont que le tort d'être établis trop près de la ville et de défigurer un site bien amusant : M. Zugasti y Dickson, le très aimable consul d'Espagne à Larache, le déplorait comme nous. Mais le dédain superbe du pittoresque n'est pas, sans doute, le privilège exclusif des militaires espagnols.

Comme nous arrivions là, on sonnait la soupe. Il était midi. En plein air bouillaient exhalant d'engageants fumets, les marmites de campagne. Les soldats s'alignèrent, chacun portant son plat de fer battu, luisant

comme un écru neuf, qui bientôt s'emplit jusqu'au bord d'un appétissant « rata » de haricots et de boudins. Les portions étaient copieuses. On me fit les honneurs du premier plat. J'y goûtai. Volontiers j'eusse déjeuné là, au bon soleil, de ce moelleux brouet. Et les soldats ne paraissaient point surpris de le trouver si succulent. Ils n'avaient nullement pour moi le regard mouillé de reconnaissance qu'ils auraient bien dû à un visiteur attendu, de qui la présence leur eût valu cette aubaine. Non, et c'est évidemment leur ordinaire qu'ils engloutissaient à grandes cuillerées, de même que les petits pains blonds, bien cuits, qu'on leur distribuait sous mes yeux, étaient les mêmes que je voyais presque chaque jour, au hasard des rencontres, transporter à brouettées vers les postes par les soldats de l'intendance. Le fait est — et j'en ai recueilli l'aveu — que lorsqu'on raillait la vie moins que frugale des troupes espagnoles au Maroc, on en parlait par oui-dire. On aimait mieux, comme disent les bonnes gens de chez nous, le croire que d'y aller voir.

## A El Ksar el Kebir.

El Ksar, qui devait être la deuxième grande halte de mon voyage, n'est distant de Larache que d'une trentaine de kilomètres, une toute petite étape.

Un dimanche matin, il me fallut quitter l'hospitalière villa Orliac, où la vie avait tant de charmes. Tristesse des voyages ! S'attacher au gîte de quelques jours, de quelques heures, et ne pouvoir l'abandonner sans un serrement de cœur, quelle misère !

Le comte Gustave de Bernis voulut m'accompagner à cheval un bout de chemin, jusqu'à la forêt. Pauvre forêt ! Elle fut, paraît-il, autrefois, épaisse, ombreuse. On l'a saccagée, comme toutes celles du Maroc septentrional, hélas ! pour faire du charbon. En vain, maintenant, ses chênes-lièges s'entêtent à repousser. Les chameaux, les mules en dévo-

rent les branches tendres à mesure qu'elles se développent, et il ne reste au ras de terre qu'une broussaille rabougrie, malade. A peine quelques vieux arbres tordus, très décoratifs, survivent au désastre. Il faudrait reboiser. On n'y pense pas, ou l'on n'a pas le temps. Et l'on dédaigne même de concéder ces quelques hectares à un fermier soigneux qui se chargerait de protéger ces baliveaux de si bonne volonté, de reconstituer en quelques années la forêt ancienne.

Au delà s'étend la plaine uniforme, enclose à l'horizon de monts élégants, de bleu vêtus.

Le printemps sourit, en décembre ! Des narcisses s'épanouissent ; des soucis, orangés ou jaunes, avec de sombres cœurs, émaillent les prairies. Les premières asphodèles sont près de s'entr'ouvrir. Au ciel rayonnant, des éperviers chassent, immobiles par moment, dans la lumière, comme pendus au bout d'un fil.

Le pays que nous traversons est admirable. Quelle prodigieuse richesse ! Quelle terre de promesse ! Et quels regrets ne doit pas nous inspirer l'idée que tout cela, en conséquence d'on ne sait quelles solles manigances, passe en d'autres mains que les nôtres ! et quelles mains inhabiles, impuissantes !



Les semailles commençaient. Des laboureurs virgiliens, souples et beaux comme des figures de bas-reliefs, jetaient d'abord tout autour d'eux, à la volée, dans un espace délimité d'un trait de soc, l'orge, le blé, ou les fèves, puis, poussant devant eux leur primitive charrue, écorchaient doucement la terre, afin d'ensevelir cette semaille peu exigeante. Par places, déjà, de beaux champs verdoyaient. D'abondants troupeaux de moutons paissaient au bord de la piste, suivis pas à pas par de jolis oiseaux blancs, qu'on appelle communément des pique-bœufs, qui sont, pour les naturalistes des fausses aigrettes, fines, coquettes, familières, et qui, au crépuscule, repues, perchées sur quelque arbre dénudé, lui donnent tout à coup l'aspect inattendu d'un tulipier, un de ces arbres qui fleurissent, chez nous, avant d'avoir sorti leurs feuilles.

Nous eussions pu être de bonne heure à El Ksar, n'avait été la traversée du Loukkos qu'il nous fallut de nouveau passer à Merisa, avant d'arriver à l'étape. Le fleuve était gros, roulait des eaux troubles. Le gué était impraticable. Il fallut recourir à la *mahdia*, un radeau de joncs et de roseaux que manœuvraient, sans hâte, des nageurs de bronze tout nus. Cela nous prit une heure et demie. Si bien

qu'il fallut trotter sec pour gagner le gîte à la nuit.

El Ksar el Kebir — El Ksar le Grand — n'est plus que le fantôme d'une cité autrefois illustre.

Elle comprenait dix-huit quartiers séparés l'un de l'autre par des murs et d'épaisses portes qui, la nuit venue, au *moghreb*, les isolaient les uns des autres, à la mode arabe. Il n'en demeure plus que deux, Bah el Oquad et Chrea. Du moins, cette ombre, ce spectre est bien joli à voir de loin; et quand, au fond de la plaine grasse, la ville m'apparut dans la splendeur d'un soir radieux, allongée au milieu de ses jardins comme en une couche moelleuse, elle évoqua la vision, toute récente encore en ma mémoire, de la *Maya nue*, de Goya, orgueil du musée royal du Prado, à Madrid, si blanche, si rose, si désirable sur sa chaise de velours vert. Seulement, ce n'est là qu'un mirage, une illusion qui s'évanouit dès qu'on s'approche. La souple et verdoyante parure dont ses orangers et ses oliviers drapent El Ksar est toute bordée, à son pourtour, de tombes et de ruines. La terre, aux abords des remparts, est bosselée de tumuli sous lesquels dorment des morts et que les pas des vivants insensiblement effacent, jour à jour.

De place en place se dresse dans l'azur pâle une arcade qui achève de s'écrouler, vestige d'un tombeau plus fameux où repose quelque conquérant, un saint marabout qu'on oubliâ ; une porte, dont il ne demeure que les jambages et l'ogive, et qui, murée de briques, semble défendre encore contre l'infidèle, au delà du néant, la place où fut une mosquée ; un mur roux, basané, qui s'en retourne en poussière. Et ce vaste cimetière ceignant ce qui subsiste de l'orgueilleuse cité de jadis, cet enclos funèbre qui, insensiblement, se resserre sur El Ksar comme pour le submerger, est comme une symbolique menace.

Du bout de l'horizon, en même temps que la ville, on aperçoit un coteau qui la domine, une croupe parsemée de taches blanches dont on ne saurait dire, à distance, si elles sont des tentes ou des tombes. Les deux à la fois, car le camp espagnol est installé sur l'emplacement — on me dira plus tard à la limite — d'un cimetière abandonné. Cette invasion causa même autrefois quelque émoi.

Le premier indice que je distinguai de l'occupation militaire, ce furent, dans la terre grasse du chemin, les traces de deux roues. En ce pays où l'on ne va qu'à pied, à mule ou à cheval, de telles ornières surprennent

comme une frappante anomalie, détonnent comme une fausse note. — « Des charrettes espagnoles ! » dit avec dédain Abdallah, mon domestique et mon guide, qui les avait, en même temps que moi, remarquées.

Le socco, que, la porte franchie, nous traversâmes, était tout empli d'un joli bruit argentin de clochettes annonçant aux altérés les porteurs d'eau, leurs outres sur l'épaule; et des centaines de lumières y clignotaient, leurs flammes bien droites dans l'air immobile du crépuscule, éclairant de petits éventaires auprès desquels attendaient, tout blancs, patients, sans une invite, des marchands philosophes qui pouvaient aussi bien rêvasser d'autres choses que de négoce. C'était l'heure du marché. Mais on n'y voyait point circuler d'uniformes qui en eussent gâté la pénétrante saveur.

Les premiers m'apparurent un peu plus loin : une patrouille en armes qui s'engouffra, courant, dans une baraque de tôle ondulée, une de ces officines où d'affreux mercantis que toutes les armées traînent derrière elles, comme un bateau son sillage d'écume, sont embusqués pour vendre au meilleur compte de tout un peu, des épices et du sucre, des conserves alimentaires et des boissons variées, anisette ou *aguardiente*, — sans comp-

ter sans doute d'autres choses encore. Et cette vision rapide me donna, de la discipline espagnole, une assez peu flatteuse idée.

Je devais, ce soir-là, dormir sous un toit : la grande obligeance de M. Georges Marchand, notre consul à Larache, m'avait fait préparer la maison des chorfa d'Ouezzan. J'y arrivai de nuit et ne pus distinguer, à la lueur des lanternes, qu'un bassin endormi où se miraient de grands daturas blancs, et, à l'orée d'une allée, des orangers chargés de fruits. Aujourd'hui, ma demeure se trouva exquise, avec son décor de faïences, de *zelijs* scintillants, et les fines ciselures de ses frises. Pourtant elle se lézarde et semble condamnée à mort. C'est que, comme beaucoup de maisons de puissants, en ce paradoxal Maroc, elle fut construite à l'aide d'exactions.

Son premier possesseur, un certain Ben Saïa, était un gros fonctionnaire du Maghzen qui, en cette occasion, fit de son autorité assez mauvais usage. Désirant être dans ses murs, il réquisitionna des maçons, des briquetiers, des chaudourniers, des charpentiers, des mosaïstes et des sculpteurs, et aussi de ces batteurs de terrasses qui chantent, en travaillant, de si engourdissantes mélodies. Enfin, par des arguments convaincants, il leur

démontra que c'était vraiment beaucoup d'honneur à eux de travailler pour lui, et que ce serait de leur part un manque de tact absolu que d'ambitionner, en sus, des profits. Ils s'inclinèrent, mais sabotèrent de leur mieux leurs fournitures et leurs travaux. Si bien que la maison ainsi édifiée ne pouvait tenir longtemps. Si l'on n'y prend garde, il n'en demeurera, dans quelques années, que le souvenir. Telle qu'elle était, néanmoins, elle plut à l'un des chorfa d'Ouezzan, Mouley el Arbi, qui passait par El Ksar. Il demanda à Ben Saïa de la lui vendre.

— A aucun prix, répondit celui-ci.

— Fort bien, fit répondre le chérif. Alors tes orangiers vont se dessécher, et, après eux, toi-même tu mourras.

Or, les chorfa, saints personnages, ont tous les pouvoirs. Ben Saïa terrifié rendit gorge et céda sa maison à des conditions très raisonnables.

Lorsque j'arrivai à El Ksar, notre agent consulaire en était absent, ce vaillant M. Louis Boisset de qui l'on se rappelle l'admirable conduite, lors de la campagne des Cherarda, où sa courageuse intervention et celle du caïd Cherkaoui sauvèrent la mehalta du commandant Brémond. Il a bien un suppléant, à qui



j'étais adressé, Abdel Krimould Chaouéch ; mais celui-ci ne parle qu'arabe, et ce fut le directeur de la poste française M. Jacob L. Benchéton qui, à leur défaut, me fit avec une amabilité grande les honneurs d'El Ksar.

M. Benchéton n'a pour l'Espagnol nulle sympathie et n'en fait pas mystère ; mais l'ardeur même de ses convictions, la véhémence avec laquelle il les exprimait m'inquiétaient, me laissaient hésitant. Enfin, je me trouvai à peu près réduit aux seuls renseignements que m'allaient donner les autorités espagnoles. Elles mirent à me documenter un empressement exquis. Et que leurs sourires engageants, que leurs protestations d'amitié pour la France, d'abord, et un peu pour moi, plus tard, étaient donc persuasifs ! J'étais presque sans défense, — n'eussent été les vives diatribes de mon obligeant guide, qui me retenaient au bord du gouffre.

Il y a là surtout un consul, le señor Emilio Clara, qui est irrésistible. Il adore la France, à la lettre. C'est même, patriotisme à part, je pense, le seul culte qu'il ait, car ce qui surtout le captive en elle, c'est qu'il la juge profondément anticléricale — autant qu'il l'est lui-même, mais davantage, peut-être, qu'elle ne l'est réellement.

Après notre pays, sa grande passion c'est M. Louis Boisset. Vous verrez...

Le lieutenant-colonel Marcelino Dueñas, de l'infanterie de marine, est bien gentil aussi. Mais il ne sait pas un traître mot de français, et il n'avait, pour exprimer ses sentiments, que les jeux de sa physionomie, largement épanouie à tout moment, une bonne figure de vieux soldat, façade d'une âme sans détours, je pense, comme sans profondeur. Et, près de lui, je ne pouvais me défendre de pester contre le mauvais sort qui me faisait manquer le colonel Silvestre, volontaire, énergique, voire brutal à l'ordinaire, mais si souple à l'occasion, si accueillant, parait-il, à qui il voulait plaire, et surtout le capitaine Ovilo, malveillant pour nous avec délices, mais retors, et préparant de loin les coups les plus perfides avec une adresse raffinée, et mettant au service d'une haine cordiale une intelligence subtile et féconde en ressources ; le capitaine Ovilo, qui fut ici notre plus redoutable ennemi, sans doute, le plus résolu comme le mieux armé. Mais, dès Madrid, le général Luque m'avait prévenu : le colonel Silvestre revenait en congé « pour se reposer ». A Larache, j'apprenais le départ précipité du capitaine Ovilo, rappelé si brus-

quement qu'il n'hésita pas à lancer à travers des chemins déplorables, par un des pires temps que j'aie vus, sa femme et un enfant de santé débile.

Alors je compris que, pour les négociations prêtes à s'ouvrir, les hommes d'État espagnols avaient besoin des avis éclairés de ces deux hommes. Je souhaitai seulement que les représentants de mon pays s'entourassent de conseillers aussi renseignés. Ils ont un peu trop négligé, quand la folie les prit de signer des traités clandestins, de prendre cette élémentaire précaution. Il nous en coûte cher, on le voit aujourd'hui.

Au cours de mes conversations avec M. Canalejas, avec M. Garcia Prieto, avec le général Luque, à qui je demandais de me faciliter mon enquête dans la « zone espagnole », je m'étais présenté comme un informateur d'une entière bonne foi qui, tout en déplorant, bien sûr, avec amertume — une amertume que les constatations faites au cours de ce voyage sont loin d'avoir atténuée, au contraire — la situation créée à son pays par une série de complaisances et d'abandons, était prêt, pourtant, à s'incliner, comme devant une sorte de fatalité plus forte que les volontés, et qui proclamerait loyalement ce qu'il

lui serait donné de voir, tout disposé à reconnaître, à encourager les efforts tentés par les rivaux. De ce moment, il me sembla qu'il y avait entre nous un contrat tacite où l'honnêteté réciproque était de rigueur. Et quand j'appris que mon arrivée avait été signalée d'avance dans les termes les plus obligeants, je ne doutai pas de trouver partout une entière franchise, une droiture égale à la mienne.

Je me confiai donc au colonel Marcelino Dueñas, le brave homme ! et à M. le consul Estilio Clara, ce qui, peut-être, était autrement imprudent.

Je visitai le camp. Il couvre, je l'ai dit, une colline dont la base, au moins, est en tous sens creusée de tombeaux perceptibles à peine à de légers renflements, à la surface du sol. Car, ce qui semblerait chez nous une condamnable profanation, dans ces cimetières musulmans, que ne protège aucune clôture, on circule à loisir ; les vivants y poursuivent jusque sur la tête des morts leur passagère agitation ; des enfants y jouent, des troupeaux y paissent, et le sabot d'une mule, la *bellrha* jaune d'un passant arrachent l'un après l'autre les cailloux ou les briques qui délimitent une couche funèbre. Et donc les Espagnols, arrivant à El Ksar, ont violé une nécropole, la

faute me paraît vénielle. On atteste, pourtant, qu'elle a produit grande émotion. Il se peut. Ces musulmans nous sont si impénétrables, si énigmatiques qu'on ne sait jamais ! En tout état de cause, ce point stratégique était le seul qui dominât, qui menaçât la ville : le colonel Silvestro ne pouvait faillir à l'occuper. Toutefois, M. Emilio Clara appela, de lui-même, mon attention sur ce fait qu'aucune tombe n'émergeait de terre là où se dressaient tentes ou casernes ; qu'au contraire, on avait eu grand soin de s'installer sur la crête, au-dessus du cimetière ; qu'on était là sur un terrain affermé et régulièrement payé. Je lui répondis qu'en effet, il m'eût paru choquant qu'un pays aussi croyant que l'Espagne ne respectât pas très exactement la foi d'un peuple qu'elle doit ambitionner de s'attacher par des liens solides.

Quoi qu'il en soit, sur cet emplacement, loué ou non, pris ou non de vive force, en vertu du droit du vainqueur, on construisait des casernements superbes qui rivalisent à peu près avec ceux de Larache. Achevés, au nombre de vingt, ils devaient abriter quatre mille hommes de troupes tandis que huit autres baraquements étaient destinés aux chevaux et mulets nécessaires à la cavalerie et



aux transports. Pour le moment, la garnison d'El Ksar comprenait seulement deux mille deux cents hommes de troupes espagnoles, ce qui, avec les huit cents qu'il y a à Larache, porte le corps d'occupation de l'ouest du Maroc à trois mille hommes.

Le colonel Marcelino Dueñas me fit à fond les honneurs de son camp, depuis les pittoresques guérites qui veillent aux barrières, amusantes petites constructions faites de vaneries de roseaux qu'on fabrique à El Ksar, jusqu'au poste de télégraphie sans fil qui occupe le point culminant du coteau. Une brillante phalange d'officiers de toutes armes et de tous grades, autour de lui, rivalisaient pour moi de prévenances. Je leur en conserve un grand gré. Le temps était magnifique. Les soldats en profitaient pour mettre tout au sec, literie et équipement. Sous une tente, la musique répétait.

On me montra complaisamment les bâtiments nouveaux, l'infirmerie, l'hôpital provisoire, qui n'a pas eu à jouer un rôle important, car le nombre des malades a été restreint, et l'on n'a eu à enregistrer que six décès, m'a-t-on dit, depuis le début de l'occupation. Nous fûmes moins heureux, pour notre part.

Nous fîmes halte aux cuisines, où, comme



à Larache, il me fallut goûter au « rata ». Il était succulent encore. Je vis la batterie d'artillerie — des canons Canet, toujours; la section de mitrailleuses — des Hotchkiss.

Cependant l'heure du déjeuner était venue. Le consul me convia à le partager avec lui, avec le colonel et ses officiers. Un restaurant, galement placé sous le patronage de la *Reina Victoria*, est installé, fort engageant d'aspect. En vain je voulus résister. M. Emilio Clara expédia son propre secrétaire pour prévenir à la maison qu'il me gardait, et, afin de vaincre mes derniers scrupules, me déclara : « La maison est agréable. Très souvent mon ami Boisset et moi, nous y venons déjeuner avec ces messieurs. El Ksar n'est pas toujours amusant. Cela nous fait une distraction. »

Un vent glacial, en ce moment, passa entre nous deux. J'éprouvai je ne sais quelle impression de malaise. Cette déclaration jetée à brûle-pourpoint contrastait tellement avec tout ce que j'entendais depuis que j'avais mis le pied au Maroc; elle me révélait un Boisset si complètement différent de celui que je connaissais par les dires de ses meilleurs amis!... Notez, d'ailleurs, que rien ne me semblerait plus naturel, en ce commun exil surtout, que de voir des relations cordiales s'établir entre

deux adversaires convaincus, mais courtois. Seulement, rien de ce qu'on m'avait dit jusqu'ici d'autre part, ne laissait même entrevoir qu'il en pût être ainsi entre M. Louis Boisset et M. le consul Clara.

Je déjeunai sans entrain. Pourtant la chère était parfaite en sa simplicité, l'hospitalité infiniment courtoise. En mon honneur, on vida un verre de champagne; sans arrière-pensée je bus à la santé de mes commensaux, de ces officiers qui accomplissent ici, de leur mieux, le devoir qu'on leur a confié. Et comme je me retirais, on me demanda si je comptais rester longtemps encore « en Alcazarquivir ». Je devais partir le lendemain. On voulut bien m'en exprimer un grand regret, car quelques jours après, pour la Noël, on donnait au camp une *corrida*. On eût été heureux de m'y voir.

Voici El Ksar à son tour sacré espagnol. Du moins y aura-t-on été, pour cette petite fête sanglante, plus favorisé qu'à Larache : il rayonnait, le 25 décembre, sur les grands chemins, du moins, un soleil merveilleux.

Mais je n'avais plus l'esprit à ces bagatelles. La stupéfiante sortie de M. Emilio Clara touchant ses relations avec M. Louis Boisset m'obsédait avec persistance. De *minimo im-*

portance en soi, elle avait jeté en moi un inquiétant soupçon. Il est de ces petites lueurs qui illuminent tout à coup, comme un éclair, une situation trouble. Si, comme j'en avais très peur, le représentant de l'Espagne à El Ksar m'avait avancé une contre-vérité, toutes ses autres déclarations, d'un coup, devenaient suspectes.

Or, j'en ai désormais le cœur net : une fois, une seule, amené auprès de M. Clara par une affaire de service, M. Louis Boisset a déjeuné au restaurant de la *Reina Victoria*. Et voilà toute mon enquête auprès de M. Emilio Clara viciée dès son principe.

Cela, d'ailleurs, paraît être un mot d'ordre chez « nos amis les Espagnols », selon la formule qu'imprimaient quotidiennement, à ce même moment, les journaux parisiens, cela paraît être un mot d'ordre que de proclamer en tous lieux leur affection pour nous, d'affirmer, à tous propos et hors de propos, leurs rapports cordiaux avec les nôtres. Le premier mot du colonel Silvestro, en débarquant à Madrid, fut pour conter que, journallement, nos officiers du poste le plus voisin, d'El Arbaoua — le capitaine Vary, nommément — venaient partager avec lui et ses camarades le pain et le sel. Le colonel Silvestro se vantait ;

on m'a prié instamment de le lui dire. Jamais le capitaine Vary ne l'a vu, même, ce qui s'appelle vu. Jamais il ne l'a rencontré... Un seul des officiers de la mehalla chérifienne campée à El Arbaoua connaissait le colonel Silvestre : le lieutenant Thiriet qui lui fut un jour amené en prisonnier, par sa garde.

Enfin, parlons net : si les Espagnols nous adorent, aucun des Français que j'ai vus en route, officiers, colons, commerçants, ne le leur rend. Ils savent trop ce qu'en vaut l'aune. Ce qui m'est advenu un jour, ce mince incident sur lequel je n'insiste que parce qu'il est représentatif des façons d'être des Espagnols envers nous, c'est à chaque moment qu'ils en furent, au début, les victimes. Et de vivre ainsi perpétuellement dans une atmosphère de mensonge, et, comme disaient nos pères, de « feintise », cela a fini par les écœurer.

S'il faut des preuves nouvelles des véritables sentiments espagnols, en voici deux à point nommé : dans le temps même où M. Clara me parlait avec des trémolos dans la voix de « son ami Boisset », il profitait de l'absence de notre vaillant agent consulaire, appelé à Fez, pour tenter de le faire expulser de la maison qu'il occupe à El Ksar.

M. Boisset revint, cependant. Il eût pu n'être pas gêné par cette mesquine intrigue, car il rapportait un contrat d'achat, en bonne et due forme, d'une autre maison, que le Maghzen possédait à El Ksar et qu'il comptait faire arranger à son usage. Folle espérance ! Cette maison était occupée par un parent du colonel Silvestre. M. Clara refusa tout net de laisser son collègue entrer en possession de sa propriété légitime, du bien qu'il avait payé, colorant ce refus du spécieux prétexte que « Alcazar étant dans la zone espagnole, et les Espagnols ayant, dans leur zone, droit de premier occupant, le Sultan n'avait pas le droit de vendre cette maison ». Voilà de quelle façon se traduit, inévitablement, dans la pratique, la grande passion de nos amis pour nous.

Non, non ! aucune entente, aucun rapprochement n'apparaît possible, ici, entre deux éléments si dissemblables de caractère. Le taire, entretenir à ce sujet la moindre illusion, ce serait hypocrisie pure, duperie et faute grave ; ce serait se préparer, pour l'avenir, d'amères déceptions.

De gros, très gros intérêts français sont engagés à El Ksar, où les mêmes sociétés, à peu près, qu'à Larache sont représentées. Quel



sera leur sort ? Si les Espagnols comprennent bien leur intérêt, ils éviteront d'inquiéter ces capitaux féconds. Mais leurs façons ont déjà mis fortlement en éveil tous ceux qui ont ici la charge de quelque entreprise. On a de la méfiance !

Le seul signe tangible de notre action est l'école que vient d'ouvrir à la hâte, au commencement de décembre, l'Alliance israélite. Dirigée par M. et Mme Albert Benaroya, elle est admirablement tenue et, en quelques semaines, a enlevé à l'école espagnole, qui date de deux ans, la grande majorité de sa clientèle. Elle comptait, quand je la visitai, cent cinquante élèves, cent dix garçons et quarante fillettes à la mine éveillée, tous propres, fort coquettement tenus, les petites filles en un uniforme tricolore, sarrau bleu soutaché de blanc, un ruban rouge dans les cheveux, — car le premier soin de M. et de Mme Benaroya a été d'imposer à leurs disciples le costume européen, ce qui tend à les affranchir d'une sujétion très rude à de certains égards.

L'Espagne, elle, est en train de construire des casernes qui m'ont semblé belles, je l'ai dit. C'est la seule marque d'activité qu'ait donnée jusqu'à présent son génie.

Sous son administration El Ksar est d'une



saleté répugnante. J'incline à croire qu'il était mieux tenu sous l'autorité du Maghzen. Il existait dès lors, en effet, une taxe d'abat-toir de 3 francs par bœuf, de 0 fr. 50 par mouton, qui devait être exclusivement affectée aux travaux de voirie. L'administration chérifienne, si corrompue qu'elle fût, consacrait effectivement une partie au moins de ce revenu au nettoyage et à l'entretien des rues. Le premier soin des Espagnols, en prenant possession d'El Ksar, a été, tout naturellement, de mettre la main sur cette taxe. Quel usage en font-ils ? Est-ce la rançon de ces magnifiques travaux de casernement que j'ai visités ? On ne sait. Toujours est-il que les rues de la ville sont littéralement impraticables au piéton dès qu'il a plu. J'arrivai à El Ksar après quelques journées mauvaises. Je ne saurais décrire l'état lamentable des voies qu'il me fallut parcourir. Celle qui conduit à la charmante mosquée de Sidi Yacoub, éventée, comme d'un flabellum, par un bouquet de palmiers, me parut la perfection comme sentine, et M. Emilio Clara ne peut se former une idée du mérite que j'eus à parvenir jusqu'à son accueillante demeure, proche du socco, à travers des amas d'immondices. Contre les murailles, enfin, s'accumulent on

montagnes les débris de plusieurs siècles.

C'est merveille qu'une cité aussi ignoblement tenue ne soit pas un foyer de désastreuses épidémies. Le colonel Marcelino Duchas m'affirmait cependant, on l'a vu, n'avoir eu, en sept mois et demi, que six décès au camp. Ce qui tend simplement à prouver combien le grand soleil est un miraculeux dispensateur de santé comme de beauté ; car on n'a réellement rien fait ici, rien, pour seconder sa bienfaisante action. Toutefois, l'Européen qui songera, quelque moment, à venir se fixer à El Ksar, hésitera un peu devant de tels foyers de pestilence.

Si les Espagnols n'ont pas su s'acquérir, dans toute cette région, l'amitié des Français, ils n'ont pas mieux réussi, j'en suis sûr, auprès des indigènes. Il est une question qui m'a été posée à maintes reprises, dans les nzalas ou les douars où j'ai planté ma tente, et qui me paraît résumer l'impression double, de sympathie pour nous, de défiance à l'endroit de « nos amis » : « Quand s'en vont les Espagnols ? »

A peine installé à El Ksar dans la souriante maison des chorfa d'Ouezzan, j'y recevais, sous les orangers, deux visites, celle

d'Abd el Kader ben Addo et celle du caïd Abdesselam el Kholti.

Le premier est un ancien tirailleur qui a versé dans le négoce. Il a autrefois accompagné mon excellent ami Henri de La Martinière, un des premiers et des plus utiles champions de la « pénétration pacifique », dans ses courageuses randonnées à travers le Maroc. Donc, un ami; mais un ami tolérant, enclin à la bienveillance envers tous : « Ils ont été durs au début, me dit-il en parlant des Espagnols, mais je crois qu'ils s'adoucissent. »

Le caïd Abdesselam est plus intransigeant, et je ne crois pas que la France ait rencontré jamais un partisan plus ferme en ses convictions, plus résolu en ses desseins. Comme le caïd Ben Dahan, dont il a été parlé beaucoup plus que de lui et qui fit peut-être moins belle figure à l'adversité, il commandait, au moment de l'invasion espagnole, un labor logé dans une caserne proche du socco. Son premier mouvement fut de résister, de faire parler la poudre. Il disposait de deux cents hommes armés; les Espagnols, au nombre de trois cents, arrivaient fourbus, ayant traîné à bras leurs quelques pièces d'artillerie. Il avait, comme on dit, des chances. Le lieute-

nant Thiriet dut le calmer, le retenir, constant dans le lendemain, dans la revanche, le bon droit, ignorant des traités secrets et ne voulant pas concéder aux Espagnols, sur cette terre, le privilège du sang versé.

Le caïd s'abrita donc derrière ses prérogatives strictes. Mais dans sa caserne, pas très vaste, on logea tout le tabor amené d'El Ksar. Ni lui ni ses soldats n'en sortirent. Alors on lui imposa le voisinage de soldats espagnols qu'on y mit avec les siens. Il opposa à cet envahissement la même force d'inertie. Vainement, le colonel Silvestre s'appliquait à le conquérir, lui chantant sans cesse la gloire du drapeau espagnol « aussi haut que le ciel ». Il fallut recourir enfin, au bout d'un mois, à l'expulsion brutale et à la confiscation des armes, au nom de Sa Majesté Catholique.

Depuis lors, Abdesselam attend dans la retraite la revanche que lui doit l'immanente justice.

Sa confiance en nous ne s'est point ébranlée. Quand on lui a proposé un autre commandement, il s'est récrié : il ne veut qu'El Ksar et son ancien tabor. Hélas !... En espérant des jours meilleurs, il apprend le français aux cours d'adultes, dont il a été des premiers à demander la création, qu'a organisés M. Al-

bert Benaroya; chaque soir, après dîner, il vient, écolier de quarante ans, épeler le *ba-be-bi-bo-bu*. Brave caïd Abdesselam ! Et combien d'amis aussi fidèles allons-nous abandonner ?

Un vieux Marocain m'a expliqué en quelques mots cet état d'âme qu'il partageait, m'en a donné, plus exactement, deux raisons élémentaires, mais assez satisfaisantes, au demeurant, pour notre amour-propre national : « Nous aimons les Français, m'a-t-il dit, parce qu'ils sont justes et riches. » Or, si, dans l'histoire, nous avons toujours fait assez bon marché de nos richesses, nous pouvons nous enorgueillir de cet esprit d'équité qu'on veut bien nous reconnaître. La brutalité que les Espagnols ont montrée au début de l'occupation, leur rage, encore aujourd'hui, alors qu'ils ne sauraient invoquer comme excuse cette fièvre qui s'empare parfois des combattants et les rend quasi irresponsables, dans l'ivresse d'une victoire chèrement achetée, leur rage à traiter El Ksar en ville prise d'assaut où le vainqueur a tous les droits, même le droit au viol, — quelques jours avant mon arrivée, cinq officiers, cinq soudards plutôt, n'avaient-ils pas forcé les portes d'un bain pour souiller, tour à tour, l'enfant de la maison, une jeune juive d'une

quinzaine d'années? — tant de vexations, comme la profanation des mosquées, toutes aujourd'hui verrouillées hors des heures de prières, afin d'éviter de nouveaux outrages, tant de violences encore qu'on ne saurait énumérer ont amené aux lèvres des Marocains du Gharb cette parole que le poète prêtait au volcan mexicain :

Et j'ai dit : « Ce n'est pas la peine de changer. »

Ce n'est plus des représentants de Sa Majesté Catholique qu'ils attendent le règne de la justice. Et comme, d'autre part, la malice populaire — le Marocain est fin, ironique et volontiers frondeur — les a surnommés déjà *oulad mokta sraoul*, « les fils de l'homme à la culotte percée » on voit, ce qu'il leur reste de prestige. Raysouly lui-même, du temps peu éloigné où, afin de pouvoir causer avec son Sultan, il s'amusait à capturer des Européens, les repoussait quand on lui en amenait en captivité, sachant très bien qu'il n'avait à espérer pour leur libération qu'une rançon dérisoire. Et, méprisant, affirme la légende, il les renvoyait à leurs affaires.

Ajoutez à cela le renom guerrier qu'entretient la nouvelle de leurs échecs successifs dans le Rif !



### III

## Nos « bons amis »

Cette disette de pécune, pour parler comme Villon, que je serais bien le dernier à leur reprocher, peut expliquer dans une certaine mesure l'inertie des Espagnols, leur incapacité à faire, dans « leur zone », œuvre utile. Et vous ne devineriez jamais le plus joli de cette histoire? C'est qu'ils comptent sur nous, sur nous seuls, pour les aider.

Nous sommes si bons, — disons même, s'il vous plait, si naïfs! A Madrid, M. Canalejas entrevoyait déjà l'Espagne et la France unies pour une œuvre civilisatrice commune, — « la France si riche », ajoutait-il. Prestige du bas de laine! A Tanger, M. le marquis de Villasinda, ministre d'Espagne, me tenait un langage analogue, et à Larache, de nouveau,

**M. Zugasti y Dickson. C'est une consigne, et cela semble une gageure.**

**Ainsi, tant est grande la confiance qu'on a en notre grandeur d'âme, qu'une pétition, à mon passage, circulait à Larache aux fins d'obtenir que la ligne ferrée de Tanger à Fez, qui, aux termes du traité franco-allemand, doit être la première construite, ou du moins la première mise en adjudication, — notre ligne, tout de même, — fasse un crochet par Larache avant de rejoindre El Ksar. Prenez une carte et voyez ce détour : il représente soixante à quatre-vingts kilomètres au bas mot. C'est attendre beaucoup évidemment de notre candeur !**

**Cependant, que ferait une nation active, entreprenante, outillée pour la lutte coloniale ? Elle se hâterait de construire bien vite, — sitôt qu'elle en aurait la latitude, — le petit tronçon Larache-El Ksar. Ce serait de bonne politique, et ce ne pourrait manquer, au point de vue financier, d'être une excellente affaire. Dès que cette ligne serait construite, elle nous deviendrait d'une aide précieuse pour amener à El Ksar le matériel de notre chemin de fer Tanger-Fez ; elle nous permettrait de l'attaquer ainsi en deux points et de pousser à la fois deux tronçons à l'avancement ; de ce**

fait, elle bénéficierait dès le début d'un trafic considérable. Seulement il en faut les moyens, et l'Espagne ne saurait plus ingénument avouer que notre collaboration lui est indispensable pour mettre en valeur le domaine que, d'un cœur si léger, un de nos « hommes d'État » lui a un jour abandonné. Elle est, sans nous, condamnée à l'inéluctable impuissance. Pourra-t-elle même longtemps supporter l'effort de la guerre qu'elle soutient dans le Rif ?

Dans le même temps où l'un des aimables collaborateurs du lieutenant-colonel Marcelino Dueñas me conviait à la première course de lauriers donnée à El Ksar, un autre m'annonçait qu'on songeait à construire une ligne télégraphique de Larache à El Ksar. Or, comme j'arrivais à Fez, et devant que je pusse embrasser encore des yeux le prestigieux panorama de cette ville admirable, spectacle inoubliable, et qui au plus impavide arracherait, comme Jérusalem aux poitrines des croisés, des cris d'allégresse, l'approche de la capitale du Nord me fut soudain révélée, du haut d'une ondulation de la plaine, par un alignement de poteaux : le télégraphe ! Certes, l'apparition n'avait rien d'esthétique. M. Roger Marx, inspecteur général des œuvres d'art nationales,

ou encore M. Frantz Jourdain qui, du bout du Pont-Neuf, — et pas au coin du quai — veille avec tant de sollicitude sur la beauté de Paris, condamneraient ces pieux, à moins toutefois qu'ils ne fissent partie d'un paysage de Cézanne, auquel cas ils deviendraient magnifiques et seraient incorporés dans le dogme. Les créneaux de Fèz allaient vite me faire oublier cette impression. Pourtant, comme si j'eusse été en présence d'un chêne, d'un pommier, d'un ajonc, d'une fleurette familière du pays natal, j'eus un grand coup au cœur : je retrouvais l'œuvre française, — *gesta Dei per Francos*, eût-on dit autrefois. Plus de deux cents kilomètres de fil de cuivre se tendent ainsi de Fèz à Rabat et à Casablanca. Cependant, installée à Larache et à El Ksar à peu près à la même époque que nous à Fèz, l'Espagne attendait, pour commencer à enfoncer le premier poteau, que ses *toreros* amateurs eussent abattu leur première bête !

La situation créée par les désolants traités de M. Delcassé nous donne, en attendant, un bien fâcheux voisinage, — que ne tempère malheureusement aucune chaîne de montagnes. Ici, hélas ! il n'y a pas de Pyrénées, et

la haine espagnole pourra être à loisir agressive et malfaisante.

Je la garantis cordiale ! On la sent derrière les mensonges et les hypocrisies, derrière les faux semblants et les sourires pape-lards, empoisonnés. C'est la haine d'une parente pauvre, consite en dévotion, une rancœur incurable fondée sur l'envie, nourrie incessamment du souvenir des malheurs passés, de la malencontreuse campagne napoléonienne, de l'aversion qu'ont la plupart des dirigeants de la monarchie contre la forme du gouvernement qui nous régit, contre les idées mêmes de la Révolution. Sœur latine ! ah, bien oui !

Au Maroc, l'Espagne a pour nous lanciner des astuces raffinées de bigote. L'histoire de la maison de M. Boisset, à El Ksar, c'est à chaque pas, c'est chaque jour qu'on la retrouve dans l'histoire de nos relations avec ces ennemis intimes.

A Fez, j'allais avoir encore une nouvelle preuve, excellente, des sentiments des Espagnols à notre endroit. Le 22 janvier, un des sous-officiers de la Mission, M. William Redman, — Anglais, par bonheur, car que n'eût-on pas dit, si ç'avait été l'un des nôtres ? — pinçait en flagrant délit, dans les jardins de



Bab Ghissa, aux portes de la ville, le dentiste du Sultan, un Espagnol nommé Cortès, sa femme, un sien cousin, Bigot, Espagnol comme eux, en dépit de son nom à désinence française, au moment où ils allaient livrer à des juifs contrebandiers deux fusils de guerre et quatre cent quarante-quatre cartouches. Or, ces gens, la veille, dansaient à la garden-party offerte par le général Dalbiez et buvaient son champagne. Chaque jour ils donnaient la main à nos officiers. Que dis-je ? le matin même de leur trahison, au moment où ils allaient au rendez-vous infâme, portant ces fusils destinés peut-être à leur tirer dessus, ils saluaient du plus gracieux bonjour le capitaine Maurice Cuny, de la Mission militaire, et l'officier interprète Reynier. Bien mieux encore, quelques jours auparavant, les deux coupables accompagnaient, comme témoins, j'imagine, chez le consul de France, leur consul à eux, venu pour se plaindre, entre autres choses, que des Français, à Fez, se livrassent à la contrebande ! Que pourrait-on rêver de mieux comme impudeur, comme cynisme, comme absence de toute vergogne.

La contrebande ! Mais ce sera, au Maroc, leur principal commerce, leur source la plus sûre de revenus.

Un heureux hasard voulut que je traversasse le Gharb précisément dans le moment où l'on y guettait le passage d'un important convoi de contrebande : dix mille fusils et deux millions de cartouches, destinés, bien entendu, à nos autres bons amis des tribus rebelles, Zaïanes Zemmours, Beni-Ouaraïn, et plus spécialement, a-t-on pensé, aux Aït Youssi, alors en pleine effervescence, autour de Sefrou.

Un petit navire sans pavillon, sans nom, son tableau vide, avait débarqué cette cargaison à Sidi Bou Selam, au sud de Larache, en pleine zone espagnole, dans le propre gouvernement de l'excellent chérif Raysouly. Il faut avouer que la police de ce coin si bien administré n'est pas irréprochable.

Les chameaux et les mules qui avaient chargé sans difficultés une marchandise aussi suspecte pour l'emporter vers l'intérieur, s'éparpillèrent dans la montagne. Le capitaine Vary à El Arbaoua, le capitaine Defrère un peu plus loin, au gué du Sebou, guettaient le frauduleux convoi. La mehalla chérifienne et le service des renseignements étaient lancés à sa poursuite. On le signala un peu partout : c'était une hantise, comme il arrive en pareil cas. Les apparitions, les

pistes se multipliaient. A maintes reprises on crut pouvoir arrêter et saisir le tout. Quelle aubaine ! Mais la caravane suspecte s'était si bien divisée qu'elle glissa entre les doigts des chasseurs. On parvint seulement, m'a-t-on dit, à en cueillir une partie. Le reste, avec la connivence d'Er Remiki, déjà complice de l'agression simulée contre El Ksar qui sembla légitimer l'intervention des armées espagnoles, donc un allié ancien de Sa Majesté Catholique, s'éparpilla vers les Djebalas, tout proches voisins des Espagnols, et aussi vers le Rif, dans toute la région Nord où nous n'avons plus que faire, en vertu des traités. Juste retour, messieurs, des choses d'ici-bas.

Le commerce, au surplus, est lucratif. Un fusil du modèle 1874, — notre fusil Gras, — vaut communément 25 douros, — 100 francs ; une carabine, de 50 à 60 douros. Au Taflelt, on vend 60 douros, 240 francs, un mauser ; la carabine du même système vaut 125 douros, plus recherchée, parce que moins encombrante. Une cartouche se vend de 0 fr. 80 à 1 franc. On raconte, mais c'est évidemment une calomnie, qu'à Melilla, nombre d'élégantes dames espagnoles paient en munitions de guerre leurs acquisitions au marché.

Par le Rif encore, les armes pénètrent facilement. Un important chargement en fut récemment mis à terre à Badès, près du Penon de Velez de la Gomera. Jeu périlleux, car les armes n'arrivent pas toujours à la destination qu'on leur avait fixée, se trompent de route, se retournent contre ceux-là mêmes qui en avaient favorisé le passage, comme il est arrivé au convoi de Sidi Bou Selam. Je ne prétends pas, notez bien que les louches individus qui se livrent à ce trafic soient toujours des Espagnols. On les connaît. Il y a parmi eux un Allemand, un Suisse ; il y a même, Dieu merci ! un Français. Toutefois, leur commerce serait impossible sans certaines complaisances, sans un coupable relâchement de surveillance, des complicités vagues ou effectives. Et l'on entrevoit déjà la série de complications que nous prépare le voisinage qu'on nous impose.

Cependant on vient nous dire : « Gardez-vous d'offenser l'orgueil espagnol ! » On évoque un long et radieux passé de gloire, Mais le présent ? Ce pays à l'abandon, ce demi-désert, ces terres en friche, cette population sordide, croupissante... Un orgueil qui ne s'étaie que sur des souvenirs lointains, que nul prestige, désormais, nul mérite ne jus

tise, cela, en bon français, a un nom : cela s'appelle de l'outrecuidance. L'Espagne n'a que trop montré, dans ses présides, dans le Rif, son impuissance. Et que pourtant elle affecte de nous traiter, nous, comme nous ne traiterions pas un roi nègre, le simple bon sens dit que ce serait inadmissible s'il n'y avait encore, là derrière, quelque chose qu'on nous cache, des exigences occultes, une pression, quelque autre convention plus secrète encore que toutes les autres.

Quoi ! c'est à ce peuple qui n'a su défricher chez lui-même ni le sol, ni les intelligences, c'est à ce peuple qu'on abandonne le soin de mettre en valeur l'un des pays les plus riches, les plus commerçants du monde ? C'est à ce peuple qu'on va confier la mission d'éduquer, d'instruire, de perfectionner une race dont il est la risée ? En s'associant contre nous à ce mauvais coup, l'Angleterre a assumé sa part d'un crime de lèse-civilisation. Je sais d'ailleurs qu'elle en acceptera d'une conscience allègre la responsabilité. Quant à nous, candides sentimentaux, nous serons tout surpris, un jour prochain, peut-être, de découvrir qu'elle avait d'agir ainsi des motifs autrement puissants que ceux que nous lui supposions.

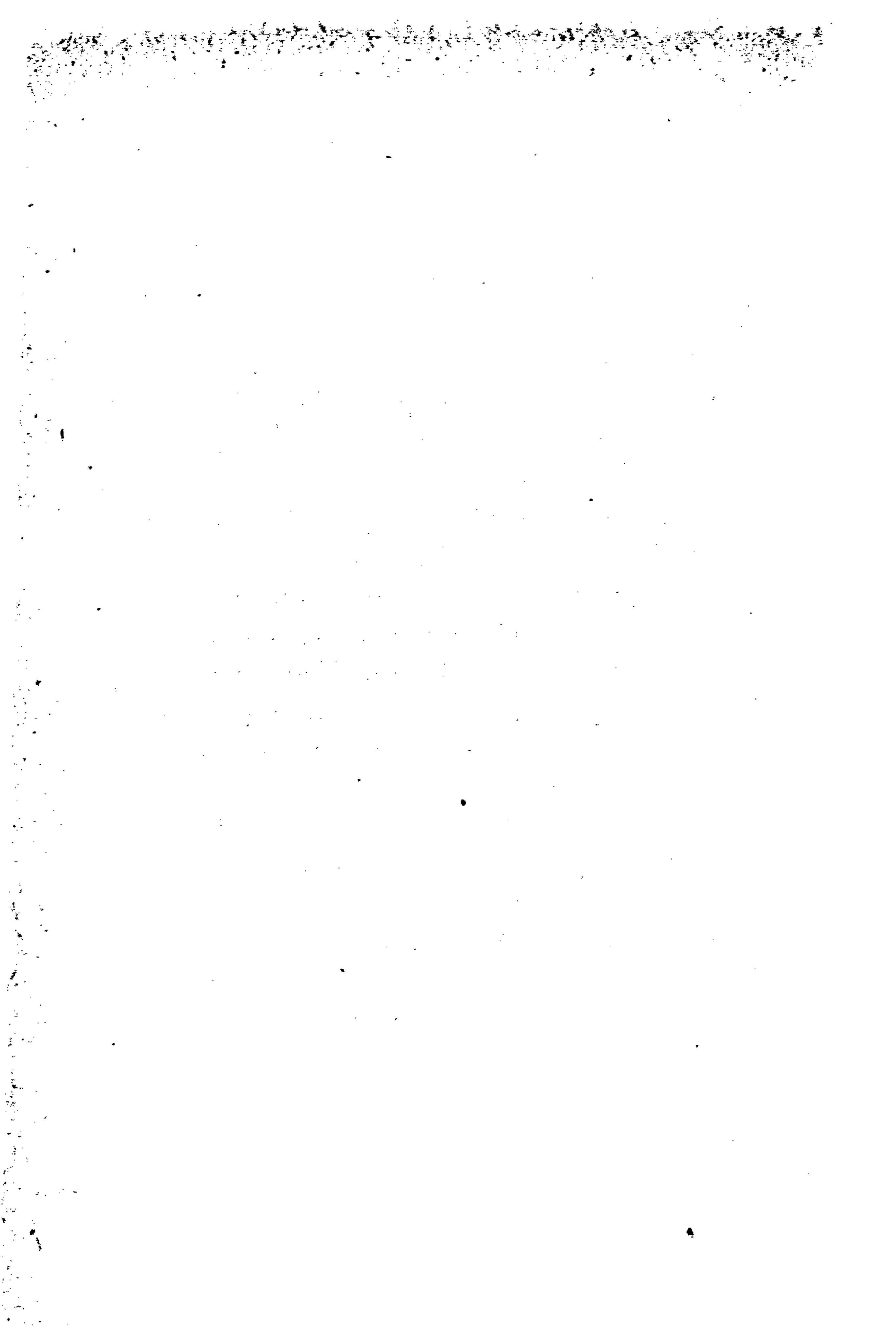


Et différents aussi, car ni la justice, ni l'amitié, ni la cause sacrée du progrès, aucune des rengaines dont on nous leurre, enfin, n'avait rien à y voir.

« C'est pour la félicité des nations commerçantes, a dit Montesquieu, que Dieu a permis qu'il y ait dans le monde des Turcs et des Espagnols, c'est-à-dire les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire. »

Nous pourrions nous contenter, comme consolation, de cet argument, et, sans impatience, attendre notre heure, si nous ne sentions bien que l'Espagne n'est au Maroc que pour garder une place, pour jouer le rôle du journal ou des gants qu'on jette dans un coin de compartiment, ou encore celui d'un de ces commissionnaires qu'aux jours des séances académiques courues les grandes dames envoient de bonne heure faire la queue devant les grilles de l'Institut.

Si nous avions voulu, pourtant ! si nous voulions encore, peut-être ! Il n'y aurait pas même un geste à faire. Seulement se croiser les bras et laisser aller...



**DEUXIÈME PARTIE**



**TROIS SULTANS**



## IV

### **Mouley Ismaïl, le Sultan qu'affola Versailles.**

**Le Maroc eut son Roi-Soleil. Il s'appelait Mouley Ismaïl et régnait à Meknès dans le même temps que le nôtre à Versailles. Et, chose étrange, il fut hanté sans trêve de la pensée de cette majesté qui rayonnait là-bas, si loin, et dont le haut renom, de bonne heure, était venu jusqu'à lui. Hanté au point qu'il rêva, comme on sait, de devenir le gendre de Louis XIV.**

**Les deux souverains étaient en relations diplomatiques. Déjà l'importance du Maghreb n'avait pas échappé à la clairvoyance du gouvernement royal. Le dommage que causait aux marines des puissances européennes l'intrépide activité des corsaires barbares-**



ques, à défaut d'autre considération, conseillait de tenter d'obtenir des garanties contre leurs entreprises. M. de Saint-Olon fut envoyé vers le Maroc, afin d'établir avec le Sultan des liens d'amitié, et, assez vraisemblablement, comme le mélancolique eunuque de *Candide*, de « conclure avec ce monarque un traité par lequel on lui fournirait des canons, de la poudre et des vaisseaux, pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens ».

Avec lui repartit de Meknès un ambassadeur marocain chargé d'une mission plus extraordinaire encore. Non seulement il allait poursuivre, à Versailles, les négociations entamées à Meknès, mais, témoignage embarrassant des bonnes dispositions de son maître, il devait solliciter pour celui-ci la main de Mademoiselle de Blois, née des amours du roi avec Louise de Lavalrière. Il avait entrevu un jour un de ses portraits. Il l'aimait. Il était alors aux environs de la soixantaine.

A la cour si policée de Versailles, la démarche de ce demi-barbare produisit grande émotion. Comme pour le mariage de la fille de Mme la princesse de Palestrine avec le beau prince de Massa Carrara, les « poètes

de quartier » s'évertuèrent à des sonnets, des madrigaux, dont très peu furent passables.

Jean-Baptiste Rousseau rimait cet impromptu connu :

Volre beaulé, grande princesse,  
 Porte les traits dont elle blesse  
 Jusques aux plus sauvages lieux ;  
 L'Afrique avec vous capitule,  
 Et les conquêtes de vos yeux  
 Vont plus loin que celles d'Hercule.

Et Périgny, poète léger, minaudait, sarcastique :

Pourquoi refusez-vous l'hommage glorieux  
 D'un roi qui vous attend et qui vous croira belle  
 Puisque l'hymen à Maroc vous appelle,  
 Parlez, c'est peut-être en ces lieux  
 Qu'il vous garde un amant fidèle.

L'ambassadeur chargé de l'audacieuse et surprenante démarche était, d'après Saint-Simon, « un homme de bonne mine et de beaucoup d'esprit, à ce qu'on dit ». Il s'appelait Ben Aïssa, et fut populaire à la cour et à la ville sous le nom de Bénache.

De son esprit il donna la preuve le jour où, l'hypothétique fiancée du « roy de Maroc, l'ez, l'assilelt, Souz, etc. » s'élonnant que son maître, déjà si riche d'épouses et d'esclaves,

souhaitât d'augmenter encore son harem, il lui décocha avec une belle révérence et un sourire ce madrigal à faire pâlir d'envie les plus subtils routiers de cour : « Madame, le Sultan de Maroc n'a eu jusqu'ici tant de femmes qu'afin de rechercher, chez elles, toutes les perfections qu'on trouve ici réunies en une seule personne. » Toute la politesse raffinée, toute la courtoisie un peu affêtée de l'Arabe est dans cette réponse fleurie.

Mais Ben Aïssa était encore un diplomate retors et qui embarrassait fort Torcy et Pontchartrain, chargés de négocier avec lui. Il échoua pourtant, malgré toute son astuce, sur la question capitale, et faillit un moment rompre toutes négociations. Enfin il signa l'accord politique, et les liens d'amitié ne furent pas brisés entre les deux monarques de l'Occident. Ils se limitèrent à la conclusion d'un traité de commerce et de navigation que les hardis marins de Salé ne durent pas toujours respecter scrupuleusement.

Cependant les regards d'Ismail demeurèrent obstinément tournés vers « le trône le plus élevé du monde ». Il rêvait de Versailles sans répit.

Victorieux, comme Louis XIV aux plus belles années, — ce fut lui qui reprit à l'An-

gleterre Tanger, aux Espagnols Larache, et il tenta la conquête de l'Algérie, — il eut l'ambition de rivaliser avec lui de magnificence, et, comme lui, de laisser aux siècles un témoignage écrasant de sa splendeur. Oui, il rêva d'avoir son Versailles.

Quelles notions eut-il sur la cour de France? L'ambassadeur qu'il avait dépêché au Grand Roi, Ben Aïssa, dut lui en décrire les fastes. Il est loisible de supposer que, pour mieux fixer ses idées, qu'il en eût ou non reçu l'ordre, il rapporta à Meknès quelques images, des tableaux, qui sait? qui pourraient bien dormir encore dans quelque coin ignoré d'un harem, des estampes probablement, quelques planches de Le Pautre, de Pérelle ou d'Israël Silvestre représentant les merveilles de Versailles. Un point intéressant, et qui fixerait nos idées, serait de savoir à quelle époque s'empara du sultan de Meknès cette rage de bâtir qui devait le posséder jusqu'à son dernier jour, une idée fixe de maniaque, une frénésie, une folie qui inquiète, épouvante quand on sait dans quelles conditions elle s'assouvit.

Un heureux hasard, — je dis heureux parce que j'en ai bénéficié largement, comme on va voir, — a apporté aux mains de M. le général Dalbiez, un délicat lettré, un érudit, un pas-

sionné numismate, un de ces hommes de qui, selon l'expression du poète, « le passé presse l'âme inquiète », un bien curieux volume. C'est la relation d'un voyage qu'entreprirent, en 1704, quatre religieux de l'ordre de la Sainte-Trinité, les PP. Robert de Valombres, Dominique Busnot, Pascal Durand et Nolasque Néant, chargés de racheter au Maroc des captifs. C'était l'époque où l'Espagne et le Maroc étaient à peu près au même degré de civilisation. On y marchait en caravane. On emportait des provisions pour vivre. Les routes de la péninsule avaient toutes les incommodités des routes marocaines, cahoteuses, torrides, et, par surcroît, elles étaient moins sûres. Il fallait s'y défendre le jour des excessives chaleurs « et toutes les nuits du grand nombre de voleurs que l'impunité y multipliait ». Le P. Busnot fut l'historiographe de l'expédition. Son livre, vénérable sous son veau plein, fut imprimé en 1714, à Rouen, chez Guillaume Behourt. Il porte comme titre : *Histoire du règne de Mouley Ismaïl, roy du Maroc, Tafilet, Souz, etc.*

Je ne crois pas que les siècles effarés aient vu passer jamais plus sinistre figure. Tous les déments, les frénétiques, tous les barbares furieux de la légende ou de l'histoire sont



dépassés de haut par cet énergumène enturbanné. Au récit de sa vie, on trouve pâles les sanguinaires fantaisies d'un Tibère ou d'un Ivan. La plus bénigne de ses colères ressemble à un accès vésanique. Ses vengeances paraissent d'invention infernale.

En vain, dans sa préface, le R. P. Busnot vante son génie extraordinaire. D'un bout à l'autre du volume, on en cherche les marques sans les trouver.

Ce prodigue, ce gaspilleur, qui devait engloutir en d'oiseuses et futiles constructions des montagnes d'argent, est en même temps d'une avarice sordide. A la férocité d'un Caligula, il joint la ladrerie du gros Guillaume de Prusse.

Il réglemente la vente des denrées et surveille strictement l'exécution de ses édits; mais c'est afin de récolter les amendes qu'entraîne la moindre infraction. Malheur, autour de lui, à qui peut être soupçonné de richesse : sa tête vacille déjà sur ses épaules. Personne n'est à l'abri de ses cruels caprices; il fera bâtonner au premier clin d'yeux, comme le plus vil esclave, son familier le plus intime, le premier de sa cour.

Il a d'innombrables enfants. Voltaire parle quelque part des « cinquante fils du sultan

Mouley Ismaïl ». Dans les trois mois seulement qui précédèrent l'arrivée des quatre missionnaires à Meknès, il en avait eu quarante. — « Et encore dans ce nombre, ajoute le narrateur, on ne compte point les filles. » Et il ajoute : « On dirait qu'il se renouvelle lui-même comme son sérail. » Ce géniteur inlassable faisait mieux, du reste, que de ne pas compter ses filles; il les supprimait à mesure de leur naissance, à l'exception de celles que lui donnaient ses quatre femmes favorites.

Notez qu'il approche de quatre-vingts ans. Il est demeuré d'une miraculeuse souplesse : il s'élançe d'un bond jusqu'à la hauteur qu'il peut atteindre avec sa main tendue, et l'un de ses divertissements ordinaires est, dans le même temps, de sauter en selle, de tirer de la main droite son sabre et d'abattre la tête de l'esclave qui lui tient l'étrier.

Ses émotions se traduisent sur son visage de sensible façon. Fils d'une négresse que, par dérision, on avait envoyée à son père, alors captif, il a le teint basané. Or, la joie le rend presque blanc. Mais, dans la colère, c'est un noir pur, un sauvage. L'effarant caméléon!

Il a des raffinements néroniens. Il harmonise à son humeur la couleur de ses vêtements.

Le jour où il donne audience aux missionnaires, il leur apparaît tout en blanc : « Bon signe, note le P. Busnot. Quand il est vêtu de jaune, tout le monde tremble : c'est la couleur qu'il prend le jour de ses sanglantes hécatombes. »

Comme Néron aussi, il a des lettres. Il tire vanité du titre de *tolba*, ou docteur de la Loi. Ce qui ne l'empêche pas d'être « honni des princes de la foi, qui le traitent avec mépris et le regardent comme un corrupteur de l'Alchoran ».

Il aime les bêtes, bien entendu, à la façon d'un César romain. C'est peut-être de lui que date, pour les Sultans du Maroc, la tradition, à laquelle sacrifie Mouley Abd el Hasid encore, après son frère, d'avoir dans leur palais une ménagerie. Il a réuni dans son palais des lions, des tigres, des ours, des loups. Et il s'amuse à les faire combattre entre eux ou contre des esclaves : survivance des souvenirs latins !

Il a toutefois, pour les animaux, des passions plus désintéressées. Il élève en liberté des autruches, et il a pour les chats l'affection, qui sait ? d'un Baudelaire. Il en a quarante, qu'il connaît chacun par son nom. L'un d'eux, un jour, mangea un lapin de sa garenne. Il le fit mander, comparaitre devant

son tribunal, le condamna à être flétri d'abord, puis décapité. Un esclave promena dans Meknès la malheureuse bête, la corde au cou, portant au dos cet écriteau : « C'est ainsi que mon maître traite les chats fripons. » Puis la sentence suprême fut exécutée solennellement. Quel portrait d'un tel tyran n'eût pas buriné Tacite !

Il n'eut, bien entendu, autour de lui que des haines. Sa postérité, innombrable comme les sables de la mer, lui causa les plus cruels soucis. Les annales de son long règne ne sont guère qu'une suite de récits de séditions noyées dans des flots de sang.

Il avait deux fils qu'il aimait entre tous, ou plutôt qu'il préférait à tous les autres, Mouley Mohammed, son favori, son premier né, alors qu'il était seulement gouverneur de Meknès au nom du sultan Mouley Archi, son frère, d'une Géorgienne ravie en mer, et Mouley Mimoun, fils de Lalla Aïcha, une négresse qui fut, tout son règne, la véritable reine. Tous deux se haïssent cordialement. Un jour, une querelle de préséances, à l'occasion de la fête du Mouton, les met aux prises. Le père ordonne qu'ils s'entretueront. Il faut l'intervention des caïds pour obtenir que le duel aura lieu seulement au bâton. Et quand

Mohammed (l'élu de son cœur d'airain, pourtant), foule, vainqueur, son frère étendu à ses pieds, le Sultan, qui préside au combat, prend sa lance et le blesse, et l'insulte : « Va, chrétien ! On voit bien que tu as du sang de Nazaréen dans les veines et dans le cœur. Va manger du cochon ! » Après quoi, il le nomme gouverneur du Taflet. Et Mohammed, refusant, obtient d'être envoyé à Fez, où il sait qu'il est adoré. On se croirait dans un asile d'aliénés.

Ces rivalités entre frères finirent par d'horribles drames. La lutte, compliquée par l'entrée en scène d'un autre enfant de Mouley Ismaïl, sur qui s'était reporté un peu de la tendresse dont il était susceptible, continua, avec des alternatives, entre ce troisième fils, Mouley Zidan, et Mohammed, devenu gouverneur du Sous, à Taroudant : « Vous vous faites déjà la guerre ! disait Mouley Ismaïl ; que sera-ce après ma mort ? » Forma-t-il l'effroyable et héroïque dessein d'assurer, en supprimant ces divisions mortelles, la survie à l'œuvre, assez loisible encore, de l'unification du Maroc que son frère, Mouley Archi, avait ébauchée et qu'il s'était efforcé de parfaire ? Voulut-il, nouveau Philippe II, immoler au salut de l'empire un don Carlos qui

avait commencé déjà à réaliser ses desseins ambitieux en s'emparant, tandis que le Sultan préparait son expédition contre l'Algérie, de Marrakech et en se constituant dans le sud un royaume? Il entreprit contre son fils devenu rebelle, une lutte acharnée.

Le plus intime collaborateur de Mouley Mohammed fut pris : El Malek. Mouley Ismaïl le condamna à être « scié en long » et, pour l'exécution, le livra aux proches d'un certain Bouchafar, l'un des meilleurs tenants du Sultan : raffinement de férocité, car, Bouchafar étant tombé victime d'El Malek, il était sûr que ses enfants seraient impitoyables. El Malek fut lié sur une planche. Les ouvriers, montés sur leur chevalet, allaient entamer leur sinistre besogne du côté de la tête, quand les enfants de Bouchafar s'avisèrent qu'ainsi ce serait bientôt fini. Et ils demandèrent qu'on retournât la planche et le patient, afin de commencer par le bas. Puis quand la scie arriva au nombril, ils firent arrêter. El-Malek demandait à boire. On lui refusa un verre d'eau. Enfin les dents de fer attaquèrent la tête....

Cependant Mouley Mohammed demeurait inattaquable dans Taroudant. Un traître se glissa dans son entourage et, par surprise, un vendredi, s'en empara comme il était à la



prière. Il fut conduit à Marrakech, puis dirigé sur Meknès.

Le Sultan alla au-devant de lui jusqu'à l'oued Beht, escorté de deux mille cavaliers et de mille fantassins, et traînant derrière lui, dans une chaudière, un quintal de goudron, autant de suif et d'huile, une charrette de bois et, dans sa suite, six bouchers, couteaux au poing.

Mouley Mohammed était arrivé de la veille. Le Sultan attendit un jour avant de l'aller voir, suivi et de ses bouchers et de sa chaudière fumante. Le malheureux captif, à cette vue, comprit. Il se hérissa d'épouvante. Il se jeta aux pieds du père. Il implora. Vaines supplications ! En sa présence le Sultan lui fit trancher la main droite et le pied gauche. On lui plongea les deux moignons dans le goudron bouillant. Et puis on le pansa, vaguement.

On s'en revint vers le palais immense de Meknès.

Quand il passa devant le seuil de la maison qu'allait habiter son enfant mutilé, Mouley Ismail descendit de cheval. Il se prosterna, baisa le sol et, une heure durant, demeura là en prière, les larmes aux yeux.

Dans son harem, il trouva des femmes qui,

informées de l'abominable drame, pleuraient à leur tour. Il les fit étrangler. D'effroi et de douleur, un des fils du malheureux supplicié se jeta du haut d'une terrasse et vint se fracasser la tête sur le sol.

Douze jours après, Mouley Mohammed mourait. Le R. P. Busnot paraît mal assuré que la gangrène seule ait fait son œuvre et qu'il n'ait pas été empoisonné. Quelques mois après, Mouley Zidan lui-même était étouffé par ordre du Sultan, au moment où, dans l'ivresse, il suffoquait, si bien qu'on ne sut jamais lequel, de la congestion alcoolique ou du coussin, avait accompli son œuvre. Lui, du moins, fut enseveli avec tous les honneurs dus à sa filiation illustre, et un marabout au toit de tuiles vertes bientôt abrita sa tombe. Le pauvre Mohammed avait été jeté à la voirie, enfoui clandestinement.

Dans toute cette histoire d'épouvante et d'horreur, une seule figure gracieuse passe, comme ces fluettes et fantomatiques princesses de Maeterlink, une petite Anglaise qu'on amena un jour captive à l'ogre. Elle avait quinze ans. Il lui fallut, dit le P. Busnot, « la supplicier pour la connaître ». Elle acheva sa vie au harem, mélancolique, résignée. Elle eût pu avoir sur cette brute quel-

que influence. Elle était la seule, avec « la Reine », Lalla Aïcha, pour qui il eût un attachement constant. Elle dédaigna cet avantage.

Pauvre Mademoiselle de Blois, que fût-elle venue faire dans cette géhenne ! Et quelles bagatelles paraissent les infidélités de Clermont, enseigne des gendarmes de la garde, les trahisons de Mlle Choin, les sermons du Roi, auprès des horreurs qu'elle aurait connues à la cour de Meknès, et ne valut-il pas cent fois mieux pour elle, malgré tout, devenir princesse de Conti que sultane « au pays de l'Extrême-Occident » ?

Le règne de Mouley Ismaïl marque l'apogée de l'histoire du Maroc, comme celui de Louis XIV la pleine splendeur de la monarchie française. Le farouche sultan disparu, commença le déclin de son empire. Mais, comme le Roi-Soleil, il laissait de sa puissance, de son faste un témoin superbe et qui, dans tout autre pays que cet anarchique et nonchalant Maghreb, eût immortalisé dans la pierre son nom : Meknès et ses palais.

L'immensité de Meknès est dès l'abord pour le voyageur un sujet d'étonnement. Il a franchi une porte. Il est arrivé, il le croit. Quelle erreur ! Pendant près d'une lieue en-

core il chevauche sous des oliveraies luxuriantes, à l'abri de murs interminables, avant d'aborder la cité elle-même. Lorsque la colonne lancée de Fez contre le prétendant Mouloy ez Zine vint occuper la ville, il lui fallut, on s'en souvient, ouvrir au canon des brèches à travers trois ou quatre remparts. On a l'impression qu'on n'arrivera jamais au but, à la halte désirée. Le camp français tout entier est comme perdu au milieu du bois d'oliviers qui l'abrite. Dans la campagne avoisinante, des murailles sautes, zigzaguant en tous sens à travers champs, semblent vouloir embrasser une province entière. D'aucunes s'avancent en éperons, puis s'arrêtent net, sans qu'on puisse bien s'imaginer pourquoi elles ont poussé jusque-là, ni pourquoi elles ne poursuivent pas leur course à l'horizon. Il y en a ainsi quarante kilomètres.

Afin de s'expliquer la folle énormité de cette enceinte, on a pensé d'abord qu'elle devait encercler, abriter une sorte de camp retranché, s'annexant des jardins, des guérets, des pâturages où l'on pouvait, sans manquer de rien, sans s'exposer aux privations obsessionnelles, en cultivant, semant, récoltant, attendre la fin d'un de ces interminables sièges d'autrefois. C'est chercher bien trop loin.

Tous ces amoncellements de mortier étaient d'inutiles, vaines manifestations de la tyrannique manie de bâtir qui possédait et dominait cet autocrate.

Quand, sous le règne de Mouley Archy, son frère, Mouley Ismail fut nommé gouverneur de Moknès, ce n'était qu'un « château à douze lieues de l'oz, mais dans le plus beau terroir de Barbarie », écrit le R. P. Busnot ; — une pauvre casbah, en somme. Il allait entreprendre de faire jaillir de ce sol luxuriant une ville, — sa ville. Dès qu'il en fut le maître, ce devint sa frénésie.

Il s'était attaché à ce délicieux pays. Il y fixa sa cour, loin de la capitale officielle, de la ville de Mouley Idriss.

Une cité se forma, hâtive, autour de son palais. Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui. Quand le P. Busnot la visita, elle croulait de toutes parts. On ne pouvait réparer les maisons : le Sultan avait, pour édifier ses rêves, accaparé les fours à chaux.

Le mortier, ce béton fait, comme aujourd'hui encore, « de terre graveleuse mêlée de chaux » qu'on moule dans des coffrages en bois, finit par lui manquer, tant il en faisait une effrayante consommation. Ses chauffourniers ne suffirent plus à la tâche. Alors, et

afin seulement de se procurer des matériaux, et que sa monomanie ne demeurât pas un moment inassouvie, il se mit à démolir avec le même entrain qu'il bâtissait. En quatre mois il fit renverser plus de quatre lieues de murailles, qu'il fit réduire en poudre pour en relever d'autres. Cela seul explique les capricieux épis arrêtés tout de go, en plains champs.

A un moment donné, ces travaux qui lui tenaient à cœur, lui semblèrent trainer. Impatient, il fit attaquer les murs par la base : ils s'écroulèrent, ensevelissant les travailleurs. L'actuel Sultan, Mouley Abd el Hasid, se remémorait-il ce souvenir, ce jour assez récent, où, pressé d'agrandir sa ménagerie, il demanda au commandant Brémond d'abattre à coups de canon le mur qui séparait son palais du Mellah, du quartier juif de Fez ?

Parfois, on a l'impression qu'il bâtit sans but, uniquement pour employer ses esclaves. Les pavillons succèdent aux pavillons, des kiosques croulent pour laisser place à d'autres kiosques. Il n'a pour guide que son caprice effréné. Le palais se transforme de jour en jour, pareil à un décor de théâtre à chaque acte changé. Cela tient du sortilège, à tel point qu'une légende prend naissance, qui



survit jusqu'aujourd'hui : Mouloy Ismaïl avait, par pacte, asservi le diable, devenu son grand architecte et le docile et puissant exécuteur de ses fantaisies.

Il y avait, à une vingtaine de kilomètres de Meknès, une ville romaine, Volubilis, sans doute, à cette époque, à peu près intacte. Ce fut la carrière magique où s'approvisionna le royal maçon : les pierres y étaient toutes prêtes, fûts au galbe élégant, chapiteaux d'acantho, architraves aux moulures savamment profilées. Le palais de Meknès est rempli des épaves de ce pillage. La porte principale, Bab Mansour el Eulj — la glorieuse porte du Renégat — construite par quelque esclave apostat, doit le plus sûr de sa beauté aux deux magnifiques colonnes corinthiennes qui encadrent son tympan de scintillantes faïences. Comment, avec les moyens rudimentaires dont on pouvait disposer à cette époque, Ismaïl parvint-il à faire transporter, de pareille distance, des blocs de ce volume et de ce poids ? C'est un grand sujet de surprise. Toujours est-il que, lorsqu'il mourut, il avait presque épuisé l'amas formidable de matériaux qu'avait dû constituer Volubilis.

Sa mort surprit pourtant ses manœuvres en plein travail. On voit en  e sur la route de

Volubilis, à mi-chemin, environ une douzaine de blocs épars, à demi enterrés, rongés de mousses. Les paysans les appellent : « les pierres du Diable », ressouvenir lointain de la légende. Et ils content que le jour du trépas de Mouloy Ismail, Satan fut si heureux de reconquérir enfin sa liberté, d'être délivré des excédantes corvées auxquelles il était astreint par l'insatiable Sultan, qu'il laissa choir, dès qu'il apprit l'événement, les pierres qu'il emportait à Meknès. Il dut y avoir, en effet, ce jour-là, des soupirs de délivrance, mais ce furent très probablement des esclaves chrétiens qui, à la première nouvelle qu'ils eurent de la disparition du frénétique bâtisseur, se déchargèrent ici de leurs fardeaux écrasants.

Aujourd'hui, même délabré, même en ruines le palais de Meknès revêt encore un caractère de réelle grandeur.

Je le visitai une après-midi grise, dont la douceur voilée ajoutait à son charme de chose morte et délaissée. Dans cette pâle lumière, les tuiles d'émail des toits, les frottements d'or des mosquées miroitaient à peine, prenaient je ne sais quel aspect usé, fané, éteint.

Dans la première cour, s'érige la sépulture du fondateur de ce chaotique amoncellement

de constructions; c'est un vaste marabout aux toits verts, aux murs fauves. Le toit qui abrite le tombeau domine tous les autres, et quatre boules dorées le surmontent, enfilées l'une au-dessus de l'autre, sur une tige, comme les grains d'un chapelet. Des excavations sombres, mystérieuses, inexplorées, s'ouvrent sous les pas; on distingue des réduits aux voûtes de briques : les ergastules où, leur rude journée achevée, les esclaves du despote venaient goûter quelques heures d'un précaire sommeil. La ville royale commença là.

Dès le seuil on retrouve des débris du pillage de Volubilis: des fûts de colonnes, polis, achevés, ou seulement épannelés, vouts de leurs chapiteaux et ravalés au rôle de marches, de bordures, de balustres. Ça et là, un chapiteau finement ciselé pour réjouir d'autres yeux que ceux du barbare qui le réduisit à cette déchéance, git dans l'herbe ou la boue.

On suit longtemps une voie interminable d'une largeur qui surprend, dans ce pays de ruelles. De hautes murailles la bordent qui la font paraître plus longue encore, des murailles nues, mornes, que troue de loin en loin une porte de faïences, encadrée de colonnes romaines.

Des flaques d'eau croupissent dans ces cheminsjadis augustes, créés pour des défilés de cortèges, dans ces cours désolées et silencieuses. Des pierres s'effritent sous le lent travail des plantes parasites. C'est partout l'abandon, la décomposition. Ce palais fabuleux s'en retourne au néant.

Voici pourtant, à droite d'une longue esplanade, un coin habité, par miracle. C'est tout un quartier de cette ville momifiée, un quartier énorme et désordonné, avec des minarets, des marabouts aux toits d'émail, des pavillons blancs, bleus et roses, d'aucuns inachevés encore, plantés comme au hasard parmi des cyprès et des palmiers, au milieu de jardins embaumés de jasmins. Mouley ez Zine, le prétendant que nos troupes capturèrent, tint là sa cour. Ces quelques petites niches, là-bas, sous un portique à colonnade, c'étaient les *benikas* où ses vizirs donnaient audience. Quelques esclaves, des *mokhaznis* veillent, en jouant aux dames et en buvant du thé, à la porte où il vint se rendre prisonnier, car ses femmes sont encore ici, recluses, comme en exil, cependant que lui est captif au palais de Fez, et l'entrée de leur asile est soigneusement défendue.

On pourrait marcher des heures, en rêvant,

parmi ces kiosques qui s'écroulent, ces minarets qui penchent et semblent osciller au vent comme les noirs cyprès de ce cimetière de ruines. Puis, tout à coup, les murs cèdent. Une porte est béante sur les champs, des cultures d'orge ou de blé, une olivette. C'est la campagne, où de petits pâtres en haillons, avec des yeux vifs dans des frimousses bassées, nerveux de membres et fins d'attaches, gardent des bœufs étiques ou des chèvres noires. Mais peut-être, pendant quelques mois s'éleva là l'un des palais fugaces, de faïences et de stucs, de l'ancien soupirant de Mademoiselle de Blois.

Et puis de nouveau, des bâtiments amoncelés à plaisir ; des bâtiments massifs, aux murs de forteresse troués de hautes fenêtres où s'agrippent des figuiers défeuillés, et par où l'on aperçoit des voûtes de briques, de sveltes arceaux lancés dans l'espace d'un jet audacieux d'ogives : c'étaient les écuries du Chérif, la merveille, l'orgueil de son palais. Le P. Busnot en a donné une description enthousiaste. Elles formaient deux galeries parallèles, au milieu de chacune desquelles courait nuit et jour un ruisseau d'eau limpide. Il n'y avait ni auges, ni râteliers, mais les chevaux y recevaient leur orge « dans des sacs en

forme de muselières ». Il y avait là, dit encore le bon religieux, six cents chevaux d'élite que le sultan visitait chaque jour. Et ceux qui étaient allés à la Mecque étaient devenus sacrés, inviolables. On se réfugiait entre leurs pieds comme on un lieu d'asile. Je parlais, tout à l'heure, de Caligula...

La masse robuste de cet édifice se reflète dans l'eau calme d'un bassin rectangulaire qui peut bien avoir deux cents mètres de long, sur une cinquantaine de large, margé tout autour de dalles de grès : voilà l'imparfaite copie de la pièce d'eau des Suisses. Mais quelle déchéance !

De noires lavandières y font, à un bout, la lessive ; des roseaux envahissent les bords ; on sent, à quelques joncs qui pointent, se former au milieu un flot. De frêles sarcelles, bien sûres de n'être inquiétées jamais, voguent d'un air évaporé sur ce morne miroir sans ride, où leur fine carène, leur cou souple, serpentin sont la seule note de vie.

Au delà, des vergers encore, des champs, des prés le long desquels nous chevauchons longtemps avant de parvenir à l'Aguedal.

C'est une plaine véritable, herbue, traversée de canaux d'irrigation, ceinte de deux côtés de murailles, bordée, des deux autres, de palais encore : Dar Beida, la Maison Blanche.



Un troupeau d'autruches vit là en liberté, les descendantes, peut-être, de celles qu'amena Mouley Ismail, — des oiseaux déflants, redevenus sauvages, qui, dès que nous avons fait mine de galoper vers eux, ont pris leur course vertigineusement, vers le coin le plus reculé de leur domaine. Il faudrait un quart d'heure pour les aller relancer !

Dar Beida dut être, certes, la partie la plus séduisante de cette cité chérifienne. Quel est son âge ? et date-t-elle du fou bâtisseur ? On m'a dit qu'elle était seulement de Mouley Abdallah, le second successeur d'Ismail. De fait, elle est d'un art plus mièvre, plus précieux : on croit voir du Louis XV, élégant, fleuri, mais moins majestueux que le Louis XIV. C'est le Petit Trianon de ce pseudo-Versailles. Hélas, ses somptueuses mosaïques sont en péril, celles de ses cours usées, celles de ses murs en vingt endroits ébréchées, arrachées, damier à damier, par le couteau de nos soldats, désireux d'envoyer à la famille, aux camarades de France, un souvenir de là-bas. Et pareillement, le vieux carrosse d'Abderrhaman, le vaincu de l'Isly, fut mis à sac, et il n'en reste plus que le train, avec ses ressorts énormes et ses sangles. La caisse a disparu en entier.

Car Dar Beida est une caserne, désormais,

— une caserne et un cimetière : c'est là, dans un coin des jardins ombreux, à l'abri des myrtes funèbres que reposent ceux qui sont morts, à Meknès, par la cause française. D'aucuns n'y ont qu'une demeure provisoire.

Des fosses sont béantes, auxquelles on vient de reprendre leurs hôtes, et dans une cour, chargés déjà sur des arabas, s'allongent de lourds et funèbres colis : des cercueils qu'on rapatrie et qui attendent le prochain convoi prêt à partir pour la côte.

Une autre cour forme un curieux musée d'artillerie. Des canons démodés, frustes, leurs bronzes usés à l'air, l'oncombrent, hétéroclite assemblage où se coudoient des pièces venues de tous les pays d'Europe, cadeaux de souverains, bien entendu, ou d'États ; car il est de bonne courtoisie envers une puissance à demi barbare, que de lui fournir les armes avec lesquelles elle vous combattra, le jour où lui en viendra la fantaisie ; et c'est ainsi qu'au milieu de ces dons illustres, j'aperçois une mitrailleuse surannée dont l'affût porte, gravée sur une plaque de cuivre, cette inscription : « La République française à Sa Majesté l'Empereur du Maroc. »

Nous sommes revenus vers la ville par un chemin de ronde qui longe l'enceinte de Dar

Beida, à laquelle s'accotent de petites cellules en ruines : les chaumières des laboureurs qui, pour nourrir la population immense de cette ville quasi sainte, qui enfermait déjà vingt mille captifs pour le moins, cultivaient jadis les champs que borne, tout près de l'horizon, une autre muraille encore.

Le ciel, au crépuscule, s'illuminait de chaudes braises, de changeantes flammes roses, mauves, écarlates, bleuâtres. Les laboureurs que nous croisions semblaient, en leurs draperies blanches, autant de patriarches lents et graves. Le Versailles d'Ismaïl s'endormait en splendeur, comme on voit quelquefois, à l'automne, le Versailles du Roi-Soleil, son modèle, s'empourprer au couchant, se draper d'un royal manteau. C'était un de ces soirs indicibles dont on ne saurait effacer jamais de sa mémoire le souvenir, un soir émouvant, avec de la poésie, de la beauté partout éparse, au ciel, dans l'air, sur les gazons qui se mouillent, et dans les âmes. Et s'il vous en souvient, mon bon et cher docteur Coullaud, mon guide si affiné, si artiste, les mêmes vers nous montèrent aux lèvres à tous deux en même temps :

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.  
Tu réclamais le Soir; il descend; le voici...

## **Mouley Abd el Aziz, Sultan sans trône.**

Trahi par le sort — et un peu par nous, — vaincu, ses soldats en fuite, Mouley Abd el Aziz se retira d'abord au camp de Casablanca, sous la protection des armes françaises qui l'avaient si peu servi au moment décisif.

Il demeurait autour de lui quelques amis que son infortune n'avait pas rebutés, et, au premier rang, le caïd Si Mohammed ould Bouchta el Bagdadi, vaillant soldat, chef adoré et grand honnête homme. Or, Si Mohammed apprit tout à coup que Mouley Abd el Hafid, installé à Fez, proclamé solennellement à Mouley Idriss, cherchant de toutes parts de l'argent pour continuer la guerre et, s'il était besoin, achever sa victoire, avait fait appeler sa femme, lui avait demandé de révéler

où, dans quelle cachette étaient enfouis les trésors dont il supposait riche le serviteur dévoué de son frère, et, sur son refus, avait ordonné qu'on la jetât en prison.

Si Mohammed tomba aux pieds d'Abd el Aziz. Il protesta de sa fidélité inébranlable; mais, ému à la pensée du péril que pouvait courir sa compagne, il suppliait celui qu'il considérait toujours comme son maître de lui permettre de courir à Fez. Là, il verrait Abd el Hafid, lui démontrerait aisément qu'il ne possédait aucun bien, ayant toujours, contrairement à l'usage immémorial des hauts fonctionnaires et des grands chefs du Maghzen, dédaigné de « faire suer le burnous », de rançonner, de pressurer ses frères en Allah, afin de thésauriser. Il pensait que sa loyauté, appuyée sur la réputation de probité et de justice qu'il s'était acquise, convaincrail aisément le sultan de Fez. Il espérait donc obtenir sans peine la mise en liberté de son épouse. Mais s'il fallait absolument un otage, il se substituerait à elle. Sinon, si Mouley Abd el-Hafid le laissait libre, il reviendrait reprendre auprès de Sidna, son Seigneur, sa place de courtisan du malheur.

Abd el Aziz le releva et le laissa partir.

Mais quand il se fut éloigné, le vaincu de

Sidi Rahal médita. Combien d'autres, peut-être, parmi ceux qui lui demeureraient attachés, allaient souffrir de cette fidélité touchante, de ce dévouement si rare à une cause désormais perdue ? L'âme bienveillante du Sultan s'attendrit, se révolta à l'idée d'accepter ce suprême sacrifice, et le vendredi suivant, à la mosquée où il était venu, sans parasol de pourpre, sans fanfare, n'ayant pour tout cortège que le petit groupe de ceux qui lui restaient attachés jusque dans l'adversité, après qu'il eut prié, il parla à ces fidèles. Il leur exprima toute sa gratitude pour la constance qu'ils venaient de lui témoigner ; il en était touché au plus profond du cœur. Mais, évoquant l'exemple de Bouchta el Bagdadi, victime de son respect pour la parole jurée, de son attachement au maître de la veille, il ajouta qu'il ne voulait imposer à aucun d'eux un pareil sacrifice et que, si quelques-uns se trouvaient, à son insu, dans un cas analogue, il les relevait de leurs serments de fidélité et les autorisait, sans arrière-pensée, à le quitter si les circonstances le voulaient.

Alors, tous ces hommes qui avaient partagé avec lui les périls du combat, les affres de la déroute, fondirent en larmes et, d'une seule voix, jurèrent de ne point l'aban-



donner dans sa détresse. A quelques semaines de là, observant sa promesse, Bouchta el Bagdadi, que le nouveau Sultan avait en vain essayé de gagner à sa cause, revenait se joindre à eux. Il ne devait accepter de servir Mouley Abd el Hafid que lorsque les circonstances lui en eurent fait un devoir, et alors que tout espoir de revanche était définitivement abandonné par Mouley Abd el Aziz.

Cette touchante abnégation de familiers qui avaient pu, dans la fortune, connaître sa sincère bonté, et qui s'étaient à ce point attachés à lui, ce fut sans doute, pour le Sultan déchu, la suprême consolation de ces mauvaises heures. Des soucis plus mesquins et autrement cuisants allaient l'assaillir.

La partie irrémédiablement perdue, il s'agit de régler sa situation. La France, mandataire de l'Europe, fut chargée d'y pourvoir. Elle ne montra dans les négociations délicates qui s'ouvrirent, nulle coquetterie de générosité, dédaigna d'affecter nulle vaine galanterie. En son nom, M. Gaillard offrit à cette ombre de souverain, qui avait disposé des trésors d'un immense et fécond empire, cent mille francs de rente annuelle. Très digne, il objecta que ce n'était pas là seulement de quoi nourrir ses femmes.

— Eh bien ! tu les vendras !

— Comment ! toi, le représentant d'un pays qui abolit partout l'esclavage, c'est toi qui me donnes ce conseil ?

On eut honte vaguement. On alla, de marchandage en marchandage, jusqu'à cent soixante-quinze mille. Et, pourvu de cette sportule digne d'un roi nègre, le fils bien aimé de Mouley el Hassan se retira à Tanger, porte de l'Europe, comme avait fait dans la disgrâce Si Mehedi el Menebhi, son ancien vizir.

Du pont du steamer qui vous amène, on vous montre la maison qu'il habite. Elle est neuve, massive, de silhouette étrange, et empoisonne, de loin, le style viennois. Mais elle s'érige dans un décor superbe, blottie dans la verdure au flanc de « la Montagne », d'où l'on découvre et la ville blanche et bleue, et la mer scintillante, emplissant d'azur limpide la conque de la baie, et tout au loin, dans la buée changeante, la côte espagnole, et Tarifa déjà arabe.

Abd el Aziz mène là une vie recluse, discrète et mélancolique, recevant peu, à l'exception de quelques intimes, admettant difficilement l'étranger à franchir son seuil, non par sauvagerie, misanthropie, inhospitalité, — il est

de sa nature, au contraire, accueillant et confiant, — mais parce qu'il dédaigne de se mêler aux agitations du dehors, qu'il se garde des racontars, des commérages de la ville et que, très sagement, il tient à éviter de compromettre la modeste tranquillité dont il jouit.

La modicité de ses ressources ne lui permet pas grand faste. Fidèle à une des premières passions de sa jeunesse fortunée, que lui communiqua, je crois bien, mon bon ami Gabriel Veyre, il fait de l'automobile : c'est son seul luxe, la meilleure de ses distractions. Il n'a point ici, comme jadis à Foz, à Marrakech, la puissance de faire barrer des quartiers, ouvrir des portes, bâtir des murs afin de pouvoir, à l'abri des regards étonnés des croyants, se livrer à son sport favori. Mais, respectueux des préjugés mêmes, et soucieux d'éviter aux âmes simples le scandale, il part avant l'aube, descend, par quels prodiges d'adresse ? le raidillon cahoteux, hérissé de rocs qui descend vers Tanger, et avant que la ville soit éveillée, file d'une allure rapide dans la campagne.

Scrupule charmant, mais bien inutile. Touchés de ses malheurs immérités, ses anciens sujets ont oublié tous les griefs qu'ils croyaient avoir contre lui. Notre ennemi c'est

notre maître: Abd el Aziz n'est plus, dans l'empire d'Abd el Hafid, qu'un Chérif en disgrâce.

Lui de qui la ville de prédilection était Marrakech, où s'écoula, insouciant, son adolescence, où il s'éveilla à la vie, il s'ennuie à Tanger. Mais il y est captif, ou à peu près. Et c'est en vain qu'il aspire à retourner à Fez, où demeurent encore de vieilles parentes de son père, peu heureuses non plus, qu'il aimerait à secourir et à reconforter. C'est de tous ses rêves le plus irréalisable, sans doute.

Un après-midi très doux, par un ciel voilé, dolent, je suis monté vers cette lourde villa toute blanche au flanc des coteaux verts. La route qui y conduit est l'une des plus agréables des environs de Tanger. Le paysage qu'on y contemple en se retournant s'élargit et se magnifie à mesure qu'on monte.

C'est le quartier de plaisance de Tanger, le quartier des villégiatures estivales. Des villas partout s'y blottissent à l'ombre, enguirlandées de rosiers en fleurs, de bougainvillées mauves; les jardins rutilent de géraniums, et les haies des chemins sont fleuries, en décembre, de clématites et de fleurs.

La route — un vrai sentier de chèvres,

ou presque — est étrangement abrupte et rocailleuse. Qu'une automobile puisse, sans se disloquer et se rompre, s'aventurer sur ces cailloux pointus, dans ces fondrières, c'est à confondre !

Le jardin où nous pénétrons, descendus de cheval à la grille, comme au seuil d'un palais, est inculte encore et présente tout le désarroi d'un chantier récemment abandonné, creusé en tous sens d'ornières ; pas de parterres encore, et seul un mimosa étoile d'or la feuillée pâle des oliviers.

J'ai, comme introduction auprès de Mouley Abd el Aziz, une lettre de mon brave et excellent ami le chérif Abd el Hakim, le plus Français des Marocains, qui fut, à l'heure des revers, l'un des amis indéfectibles de l'ancien sultan. Un esclave en livrée rouge, à peu près tel que je verrai plus tard, à Fèz, les serviteurs du palais impérial, se charge de la remettre à son maître.

Cependant nous attendons un moment dans le jardin, parmi les gravats. La maison elle-même est achevée à peine. Elle eût pu être une délicieuse retraite. Il suffisait, au milieu de ce parc échevelé, dans cette solitude, sur ce belvédère admirable, d'édifier une demeure arabe avec une terrasse, quelque véranda

dominant la baie, les monts bleus de l'horizon, la côte déchiquetée de l'Espagne, tout ce calme et délectable paysage qui nous entoure. Des maçons arabes, j'imagine, s'en fussent chargés. Mais on a affublé le malheureux Sultan d'un architecte, — un architecte européen... français, peut-être, et « diplômé du gouvernement ! », et il a, comme c'était fatal, superposé à des colonnes bien bêtes de niais balustres, et coiffé chaque fenêtre d'odieux frontons triangulaires. Ah! le... ! Mais non, pas de colères, et laissons-nous doucement gagner par la sagesse musulmane, par la sérénité de mise en un pareil lieu, au voisinage de la majesté déchu.

Mouley Abd el Aziz est venu au-devant de nous jusque dans une pièce de proportions bien bourgeoises, meublée à peine d'un canapé, de quelques sièges. Des rideaux de soie bleue, avec leurs galeries, gisent à terre, en désordre, tandis qu'aux murs nus et froids courent quelques stucs fouillés au ciseau, peints et dorés, qui font, avec ce mobilier à l'occidentale, un bien singulier voisinage.

Le Sultan est debout, tout blanc dans une djellaba de fine laine dont le capuce retombe jusqu'au bord sur son tarbouch de feutre rouge. Je songe au temps, déjà si loïn,



où, dans ses palais de Marrakech et de Fez, ce délicat, ce raffiné changeait chaque matin de costume, de la coiffure garance aux *bell-rhas* de maroquin citrin, ne remettant jamais deux fois, suprême coquetterie ! le même vêtement, et abandonnant aux esclaves la djellaba, la feragia, le caftan, la chemise même qu'il avait portés la veille !

Il demeure d'aspect étonnamment jeune, et, même au milieu de l'indigent décor, conserve une allure souveraine, de la race, de la majesté. Les yeux sont magnifiques, larges, vivants ; le regard est d'une indicible douceur, le sourire puéril, mais charmant, et toute la physionomie, enfin, rayonne d'intelligence. Mais le menton fuyant qui en termine, au bas, le fin ovale, trahit un tel manque de volonté, d'énergie, qu'on sent les dons les plus précieux gâtés irrémédiablement par cette défaillance du caractère.

L'entretien fut bref, — bref et banal. En vain, enhardi à l'idée de la confiance que devait inspirer à Abd el Aziz l'ami sous l'égide duquel je venais d'être introduit près de lui, en vain j'essayai d'amener la conversation sur le terrain de la politique sentimentale, si je puis dire, déplorant le peu de sympathie, de loyauté même, que nous lui avions

témoigné dans le moment où il aurait dû pouvoir compter sur nous entièrement, sur nous qui avions, en définitive, précipité sa catastrophe. Se défit-il de l'interprète qui m'accompagnait, et qu'un de ses fidèles, aussi, comme Abd el Hakim, avait accepté de bon gré ? Il ne fit point écho à mes condoléances, mais demeura seulement un instant pensif, ses grands yeux sombres baissés vers le parquet.

Et l'on parla d'autres choses, de riens sans intérêt... Abd el Aziz semblait ailleurs. Son regard mobile voltigeait, papillonnait pour ainsi dire autour de lui, et j'avais l'impression d'un bon grand enfant qui, brusquement dérangé au milieu d'une partie passionnante, n'aurait qu'un désir, qu'une hâte : s'évader, s'enfuir et retourner à ses jeux favoris. Mais Abd el Aziz n'eut-il pas toujours un peu, devant la vie, cette attitude ? J'en fus pour ma brève émotion.

Je sais pourtant, par un de ses familiers, qu'il n'est pas sans éprouver quelque amertume, alors que sa pensée se reporte vers le passé ; quand il songe à la chance qui sourit à son frère et l'oppose au sort contraire acharné contre lui ; quand il envisage en face l'isolement, la quasi-gêne où il vit, lui

qui, conscient ou non, fit tout ce qu'il fallait, vraiment pour préparer la situation actuelle, oreiller à souhait pour son indolence.

Sa destinée fut singulière, et peut-être, à tout prendre, injuste.

Porté au souverain pouvoir, au mépris de tout droit, par l'omnipotente volonté d'un ministre ambitieux, enlevé du harem à l'âge où l'on commence à peine à faire des projets et jeté dans le plus magnifique et le plus inespéré des rêves, avec son caprice pour tout guide, sans autre préoccupation que de satisfaire toutes ses fantaisies, pourvu qu'il ne se mêle pas d'autre chose que de sourire aux heures qui passent, il semble n'avoir à aucun moment l'illusion que cette féerie peut durer. Il en jouit avec une sorte de frénésie juvénile, la hâte d'un enfant pressé de saisir à pleines mains, à la fois, tous les papillons qui dansent au soleil sur la prairie en fleurs. De la sagesse du Coran, il a recueilli surtout l'épicurisme. Il en est comme imprégné. Sans le connaître, il suit à la lettre le conseil d'Horace :

*Carpe diem, quam minimum credula postero.*

Le lendemain ? Il y croit si peu qu'il se hérisse à l'idée de laisser après lui une posté-

rité. Il a comme la prescience qu'il sera le dernier Sultan du Maroc, le dernier vrai Sultan, absolu, tout-puissant. Alors, n'est-ce pas ? « après nous le déluge ! » comme disait jadis un sultan de France.

Et il s'amuse ! Oh ! à des divertissements bien innocents. Il n'est ni Néron, ni Elagabale, encore qu'on ait tout fait pour l'avilir.

Dans le palais de Marrakech, dans celui de Fez, plus tard, il s'est réservé une « cour des Amusements » où, avec quelques confidents de son choix, il prend ses innocents ébats, tour à tour séduit par la photographie, l'électricité, la bicyclette, l'automobile, passant d'une turlutaine à l'autre avec une versatilité puérile. Il faut lire, dans le livre si vivant de Gabriel Veyre, *Dans l'intimité du Sultan*, le tableau de ces journées de récréations sans fin.

La mort du grand vizir Ba Ahmed, maire du palais de ce souverain futile, le secoue un moment, l'éveille, le met en présence de réalités plus graves que ses habituelles préoccupations. C'est une stupeur.

Il s'attendait si peu à la disparition de ce vieillard, il avait si bien espéré que ce Mentor assumerait jusqu'à la fin des âges les profita-

bles soucis du pouvoir pour ne lui en laisser que les charmes, que ce trépas lui fait l'effet d'une défection.

Il n'est pas inintelligent, certes, et pourrait, tout comme un autre, gouverner dans le calme et la paix. Mais rien ne l'a préparé au rôle qu'il lui faudrait remplir en des circonstances graves, au moment où le trône du Maghreb, de toutes parts assailli par les convoitises, chancelle, prêt à crouler. Aussi, dès qu'il croit avoir trouvé en Si Mehedi el Menebhi un remplaçant possible du vieux Ba Ahmed, il s'en retourne en hâte vers la cour des Amusements, — tout comme il brûle de faire dans le moment que je cherche en vain à éveiller en sa cervelle légère une pensée plus virile.

Et derechef il se laisse vivre, fâché seulement et boudeur lorsqu'un incident diplomatique quelconque l'arrache un moment à ses distractions sans fin, qu'une « frégate » mouille au port de Tanger, ou qu'il faut donner audience, pour une semonce, au consul de France, magister ennuyeux et grognon.

Il aimerait assez la France. C'est à elle qu'iraient plus volontiers ses préférences, parce que les Français qui l'entourent sont d'aimables, et souriants, et gais compagnons.

A de certains tournants, il souhaiterait l'alliance avec elle, son appui, sa protection. Il semble qu'il ait entrevu, même, la solution à laquelle nous venons d'aboutir, et qui lui eût assuré la tranquillité, la continuité de cette vie facile et engourdissante qui lui convenait. Mais tout cela, il l'a désiré confusément et sans ardeur. Ses préférences oscillent, tournent au moindre vent, comme girouettes sur les toits. Que le représentant de la République le sermonne, — et Dieu sait s'il s'en arrogeait le droit ! — il se jette aux bras des Anglais, pour revenir ensuite à nous dès qu'un de ses amis français lui a apporté quelque beau joujou neuf.

Une diplomatie avisée eût profité, sans doute, de cette facilité d'Abd el Aziz à se laisser gagner. Celle de l'Angleterre ne s'en fit pas faute, secondée à merveille dans ses entreprises par l'ascendant qu'avaient pris au Palais et le caïd Mac Lean et le docteur Verdon. La nôtre n'eût pas de soin plus pressant, de préoccupation plus chère que d'écarter tour à tour, de parti pris, quiconque de ses ressortissants avait conquis la confiance du jeune Sultan et eût pu, grâce à la faveur dont il jouissait, la servir. Ce fut une tradition, une doctrine à laquelle, jusqu'au bout,



elle devait demeurer fidèle ; car dès qu'elle l'eut découverte, elle la considéra comme le fin du fin, le dernier mot du génie politique. Il n'a pas dépendu d'elle que cette ingénieuse tactique n'eût pour nous de plus désastreuses conséquences.

C'est ainsi que, ballotté de l'un à l'autre en son indécision, Mouley Abd el Aziz, le jour où l'Angleterre fit semblant de se désintéresser du Maroc, se trouva sans appui, et, livré à ses propres forces en face d'un rival résolu, perdit jusqu'au bénéfice des velléités de bienveillance qu'il nous avait montrées à maintes reprises. L'inévitable qu'il avait entrevu s'est produit. Un autre en profite, si tant est que ce soit une heureuse fortune, cependant que lui, en cet exil parcimonieusement doré, expie la faute d'avoir été bon, mais faible, incertain et léger.

Et maintenant, du haut du degré de sa villa, jusqu'où, souriant et amène, il nous reconduit, il peut apercevoir, sur la baie grise où se reflète au crépuscule un ciel mélancolique, quelques-unes de ces « frégates » étrangères dont naguère nos consuls le menaçaient, quand il n'avait pas été aussi sage, aussi docile qu'on l'eût souhaité : notre *Du-Chayla* et le croiseur espagnol *Cataluña*,

guettant comme des héritiers au seuil d'une chambre mortuaire, pour se partager, suivant leur appétit, l'héritage des Chorfa, — et, un peu à l'écart, arrivés du matin, deux autres navires dont les noms ont fait dans le monde quelque bruit : le *Berlin* et l'*Eber*, retour d'Agadyr.

## VI

### **Mouley Abd el Hafid, le Sultan du protectorat.**

Le sultan Mouley Abd el Hafid — dont, par une singulière coïncidence, une sorte de prédestination, le nom arabe signifie « le Fils du Protecteur » — m'apparut pour la première fois un vendredi magnifique de décembre, comme il se rendait à la mosquée. C'est la présentation classique. De même qu'à Constantinople aucun voyageur curieux venu d'Occident ne saurait, sans enfreindre les rites, se dispenser d'assister au moins à un Solamlik et de s'y incliner au passage de Sa Hautesse — il en était ainsi, du moins, sous l'ancien régime — de même, à Fez, il convient, si l'on désire entrevoir le Sultan, de se rendre au palais un jour de prière.

Pour gagner la cour retirée que doit tra-

verser le Souverain allant de ses appartements à la mosquée, il faut suivre un long dédale de ruelles si étroites, que deux mules ont de la peine à s'y croiser : *Per angusta...*

On longe tantôt de grands jardins interdits dont les figuiers, les oliviers haussent, au-dessus de la crête des grands murs de pisé, leurs branches tordues ou leur panache argenté, tantôt la façade aveugle d'une demeure plus mystérieuse encore ; tantôt on coupe l'ombre effilée d'un minaret. Et l'on parcourt ainsi une grande partie du Dar el Maghzen, du palais impérial, vaste comme une ville, calme comme une nécropole, cité dans la cité, ayant même ses *souks*, son marché de petites boutiques qui déversent dans l'atmosphère leurs senteurs faites d'épices et de parfums, agglomération si curieuse, enfin, de patios, de kiosques, de logis silencieux et bien clos, qu'on peut se demander s'il est homme au monde, esclave, eunuque, qui, nourri dans ce sérail, en connaisse vraiment tous les détours : on a bien conté que, naguère, une vieille servante révéla à ce même Sultan que je vais voir, alors qu'il était, à Marrakech, Khalifa de Mouley Abd el Aziz, vice-roi révolté déjà contre son maître et son frère et tout près de prendre le chemin du trône, qu'il existait, dans un coin

abandonné du palais qu'il occupait depuis des années, une chambre, de tous, sauf d'elle, inconnue, et dont il devrait bien faire ouvrir l'huis depuis si longtemps fermé. Il écouta ce conseil. Sur la porte, une main sans doute maintenant décharnée, avait écrit d'énigmatiques mots : *Chambre au soufre*. Non sans peine, on ouvrit, on viola cette retraite oubliée. De grands coffres y étaient rangés. Quand, impatientement, on en eut fait sauter les couvercles, on les trouva remplis de doublons d'or anciens, aux effigies des rois espagnols d'autrefois. Ce fut son trésor de guerre pour conquérir l'empire.

La cour où nous arrivons est vaste, blanche sous le soleil, de ses arcades brisées à son pavement, mais sans grand caractère. Une seule porte, au fond, grand arc outrepassé, décoré de *zelijs* qui miroitent, a quelque air de solennité et de mystère : c'est par là que doit arriver *Sidna*, — Notre Seigneur. A quelle heure ? Son bon plaisir en décidera. Mais les troupes sont commandées pour midi chaque semaine, et, en attendant le caprice du maître, les fantassins bleus du Maghzen causent, accroupis, auprès des fusils en faisceaux, en pendant avec la garde nègre vêtue d'écarlate, alignée de l'autre côté de la cour.

La foule qui circule entre leurs rangs est familière : ce sont des serviteurs, des fonctionnaires du palais. Des enfants, de petits esclaves jouent à la toupie sur les dalles qui tracent, au milieu du pavé, un beau passage. Leurs instruments déposés en un coin, les musiciens du Sultan, en des castans aux couleurs violentes, des jaunes, des verts, des orangés, des violets sans discrétion, vont et viennent par deux ou trois ; et, dans la grande lumière, mêlés à de soyeuses *djellabas* blanches, à des burnous presque indigents, ces voyants oripeaux deviennent harmonieux, — d'une harmonie un peu vibrante, voilà tout, comme sera tout à l'heure la musique qu'exécuteront ces décoratifs artistes. Déjà, cela a tout autre air que la cérémonie analogue aux rives du Bosphore : toute la supériorité d'allure qu'ont, sur nos hideux accoutrements, les belles draperies ondées d'ombres chaudes. Mais quand, sur un signal annonçant l'approche du Sultan, à l'ordre qu'a donné un officier français de la mission — c'est ce brave et charmant lieutenant Guillaume, irréprochablement sanglé dans son dolman azur de tirailleur — les troupes se sont alignées, et qu'à l'extrémité de la cour, instantanément déblayée, s'est formée, en un majestueux



groupe immaculé, la *benika*, vizirs, hauts dignitaires de la maison du Sultan et de la cour, le tableau prend vraiment très grand caractère.

La haute porte a tourné sur ses gonds. De l'arceau mystérieux, de l'arceau d'ombre qu'elle formait débouche un cortège ordonné, réglé par une étiquette séculaire, et sur lequel on sent peser très despotiquement encore une tradition de grandeur et de force, planer le reste d'un prestige près de s'évanouir. Le noble groupe de la *benika* s'est incliné, lentement, et, en face, plus près de nous, les « caïds du fusil » l'ont imité, symbolisant en leur geste la soumission, au chérif tout-puissant, de la force guerrière. Est-il au monde un autre souverain de qui l'apparition donnerait une telle impression de majesté ? Façade, peut-être, certainement, même, mais façade très imposante.

Des fanfares éclatent. Les beaux musiciens versicolores s'époumonent à la gloire de leur maître, avec une ardeur qui participe du fanatisme, s'efforçant, dirait-on, de vouloir couvrir le fracas que font, en face d'eux, les clairons, les tambours, les *raïtas*, ces petits galoubets aigrelots, du *labor* de service de la « mehalla française ».

Voici, tenus en mains par des palefreniers noirs, les chevaux d'armes du Sultan, caparaçonnés de pourpre et d'or, harnachés d'argent ; puis le porte-lance de Sa Majesté, évoquant le souvenir des lointains ancêtres, des Chorfa conquérants d'autrefois, des fondateurs de la dynastie ; voici le Caïd Méchouar, l'introducteur des ambassadeurs, le chef du protocole, masque sombre au milieu de ses voiles blancs ; et voici enfin Sidna, le Seigneur, le Sultan, dans une petite voiture laquée vert, rehaussée de bronzes dorés, armoriée aux portières, un cocasse équipage de faux vernis Martin, faux Louis XV, attelé d'un cheval que mènent par la bride deux esclaves.

Derrière, toute la maison impériale suit, les vizirs, l'*Ajib*, ou grand chambellan, grand maréchal de la cour, si l'on veut, les officiers de tous ordres et de tout rang, et jusqu'aux fauconniers, portant au poing leurs oiseaux coiffés du chaperon.

Ce n'est qu'une vision, ... très orientale, très belle, très impressionnante, mais trop brève pour qu'on ait le temps d'en bien jouir : on n'a fait que l'entrevoir, et le cortège chérifien déjà s'est engouffré, à l'autre extrémité de la cour, dans un angle, sous la petite porte qui conduit à la mosquée.

Il est des détails, pourtant, qu'on aimerait mieux ne pas distinguer : le massif cheval qui traîne ce carrosse, mal soigné, le poil long et touffu comme une toison, est disproportionné à l'équipage de féerie du Châtelet qu'il traîne. Ce carrosse lui-même, qu'on prétend venir en droite ligne de Paris, mais que je me refuse à imputer à charge à l'industrie de mon pays, est purement hideux, à voir de près, quand on le ramène au milieu de la cour, un instant plus tard, le laissant en proie à nos curiosités, avec sa caisse d'un ton citrin, acide, ses bronzes sans finesse et sans art, ses capitons verts et vieil or, ses rideaux de soie cerise ; de même, les ciselures d'argent des harnais, à les bien détailler, sont grossières aussi ; mais il ne faudrait à ce tableau que peu de retouches pour en faire un chef-d'œuvre accompli.

C'est à cheval, et dans tout l'appareil souverain, que le Sultan va sortir de la mosquée. Tout blanc, à l'ombre du parasol de velours pourpre, doublé de bandes alternativement vertes et violettes qui est l'attribut même de son pouvoir, comme autrefois, pour nos rois, le sceptre, la couronne et la main de justice, tout droit sur un cheval sombre dont deux serviteurs éventent les naseaux de leurs

écharpés de mousseline, une bête trop robuste encore, sorte de gros genêt d'Espagne qui semble descendu d'une toile de Velasquez, — l'infant Balthazar-Carlos, le duc d'Olivarès, du Prado, montent deux destriers pareils, — c'est l'émir des strophes romantiques, c'est le khalife des contes ou de la légende, hautain, impénétrable, impressionnant.

Et ce n'est pourtant plus qu'une ombre prête à s'évanouir au tournant de l'histoire, de même que sa blanche silhouette se perd dans l'ombre du haut arceau lent à se refermer sur les fauconniers qui ferment son cortège.

Le lendemain, — le jour était radieux encore, — je m'engageais de nouveau à travers l'inextricable réseau des venelles qui découpent en zigzag l'immense Dar el Maghzen. Mais cette fois, j'avais pour guide à travers ce labyrinthe et pour introducteur au palais M. Louis Mercier, gérant, à ce moment, du consulat de France. Nos bonnes mules nous menaient, l'une suivant l'autre, au Méchouar, la cour des réceptions, où je devais, très officiellement, être présenté à Sa Majesté Chérifienne.

Je n'emportais, d'ailleurs, nullement, en allant à cette audience, l'illusion que j'y allais connaître le Sultan. Je sais trop tout ce que les convenances diplomatiques imposent

de réserve aux fonctionnaires du département des Affaires étrangères. Du moins était-ce une entrée.

Ce Méchouar, où enfin nous mêmes pied à terre, est lui-même si vaste qu'on s'y sent perdu. D'autres mules, déjà, attendaient, patientes sous leurs *serijas*, leurs larges selles arabes, violettes, rouges, lie-de-vin. Dans leurs petits bureaux, leurs *benikas*, les vizirs avaient commencé à recevoir les solliciteurs. Seule demeurait close la plus haute de ces cellules, celle du grand vizir, Hadj Mohammed el Mokri étant absent, envoyé, comme vous savez, depuis deux ou trois ans en ambassade extraordinaire à Paris, où M. Regnault, depuis le même temps accouru tout exprès de Tanger, était venu le rejoindre pour traiter avec lui des affaires marocaines. Nous les retrouvâmes un peu plus loin. Tout un troupeau de petits veaux étiques paissaient et folâtraient, sans façon, au fond de l'immense esplanade, jusqu'au moment où la fugue d'une mule fantasque les vint épouvanter et mettre en fuite.

Le décor, autour de nous, n'était guère enthousiasmant. A part le pan de hautes murailles crénelées, superbement recuites par les soleils, au pied duquel, minuscules, révas-



saient ou rumaient nos domestiques et nos montures, c'était une indigente architecture trop neuve, sans passé comme sans beauté. Le pavillon où reçoit le Sultan est une merveille de mauvais goût. Il eût pu reproduire quelqu'un des kiosques du palais de Dar Beïda, à Meknès, par exemple, ou emprunter à l'une ou l'autre des mosquées d'ici, à un vieux palais mauresque, de nobles éléments. Mais non. Ouvre d'un Italien redoutable, le major Campini qui, depuis quelques années, répand par la lascive et captivante Fez, avec une inquiétante fécondité, d'injurieuses bâtisses, il est de style arabe italianisé, et partant hideux. Il jure avec les décoratifs remparts qu'il avoisine. Un escalier de grange le précède.

Au milieu de l'esplanade se dresse un socle grossier dont rien ne laisse deviner le rôle ni l'utilité : c'était le piédestal d'ignominie sur lequel, chaque jour de sa captivité, et jusqu'à sa mort encore mystérieuse, on hissait le *Rogui* Bou Hamarà, dans sa cage. Et ce vaincu demeurait là jusqu'au soir, en butte aux insultes de

La crapule du corps de garde et des cuisines.

Cependant de grands cris ont retenti.



Sous la galerie couverte qui entoure la salle d'audience, au rez-de-chaussée de l'affreux pavillon italien, des hérauts, devant des baies closes, saluent l'entrée du Sultan qui vient de pénétrer du palais au Méchouar. La porte centrale s'est ouverte à deux battants. Des gens qui attendaient patiemment, à l'écart, se sont précipités et se prosternent : des officiers du palais, les « calds du fusil », les faiseurs de thé, des chambellans vagues. Ils profèrent à haute voix des salutations à Sidna, et d'autres acclamations répondent aux leurs. Enfin, les vizirs, le Cald Méchouar, l'*Ajib*, quelques seigneurs d'importance viennent à leur tour se prosterner et saluer, à dix pas du pied de l'escalier, leur maître. L'audience va commencer.

Notre attente, à partir de ce moment, n'a pas été longue. Bientôt, à la gauche de M. le consul Mercier et à son imitation, je fais les révérences rituelles : une au pied des degrés, la seconde au milieu, une dernière, enfin, au seuil du « divan ».

Le Sultan est assis à l'arabe, les jambes repliées sous lui, sur un grand canapé de style Louis XV, — du pur « faubourg Antoine », bois empâtés et dorés, habillés de soie de Lyon.

Ce n'est pas le Sultan tout blanc en ses voiles que des photographies nous ont montré et que je m'imaginai rencontrer, le Sultan des jours de prière et des solennités : par-dessus le caftan et la transparente *seragia* qui le recouvre, par-dessus une première djellaba blanche, il porte une autre djellaba de soie bleue, d'un bleu rompu, verdâtre, infiniment doux et harmonieux, dont le capuce tombe jusqu'au bord du traditionnel tarbouch rouge.

Et, dès l'abord, je suis frappé de la ressemblance profonde de Mouley Abd el Hafid avec son frère Abd el Aziz. C'est le même teint bronzé, mais non pas noir ; ce sont les mêmes lèvres sensuelles, les mêmes yeux très doux, très grands, magnifiques, le même air de distinction, d'affabilité. Et comme les deux frères ne sont pas fils de la même mère, ils doivent tenir cette ressemblance de Mouley Hassan, leur père. Mais Mouley Abd el Hafid a hérité du dernier Sultan fort les caractères d'énergie qui faisaient si terriblement défaut à Mouley Abd el Aziz, et, avec des traits dans le détail très ressemblants, diffère de lui profondément, quand on y regarde, par une expression virile qui manque absolument au débile détrôné : si le sourire reste charmant,

le bas du masque est volontaire, impérieux. Évidemment celui-là ne saurait être un enfant qu'on amuse.

Aux pieds de Sidna, Si Taieb el Mokri, ministre des finances et grand vizir par intérim, est assis, blond, pâle, le regard voilé, énigmatique.

Sur un guéridon de marqueterie Louis XVI, un meuble ancien, m'a-t-il semblé, et qui dut être élégant avant qu'un accident lui valût un fâcheux pied de cèdre de pur style arabe, un réveille-matin égrène son tic-tac. Aux murs nus, de banales étagères de bois blanc, à peine amenuisé.

La conversation, par l'intermédiaire obligé de M. Louis Mercier, arabisant distingué, fut, ainsi que je l'avais prévu, prudente, réservée, diplomatique — au total, oiseuse — de notre part surtout. Car je sentais le Sultan désireux d'interroger, de se renseigner, d'apprendre. Mais il y avait des questions que le traducteur refusait de « trahir » si j'ose dire.

Il ne me resta, de trois quarts d'heure d'entretien en tiers — avec Si Taieb, personnage muet, à l'écart — que l'impression d'un homme curieux, d'un esprit éveillé, à l'affût de toutes choses pour lui nouvelles, mais

mal à l'aise, mais paralysé pour s'enquérir.

Il était surtout préoccupé de son prochain voyage à Paris, qui réaliserait évidemment un rêve de longtemps caressé. Il s'inquiétait aussi de Marseille, qu'il désirait connaître pour en avoir beaucoup entendu parler ; de Lyon, où il aimerait à voir tisser ces fastueuses soieries, objet de la convoitise de tous ces musulmans raffinés et voluptueux, orgueil de leurs harems. Et il me demandait l'âge, les titres de noblesse de ces vénérables cités, leur ancienneté sur Fez, la capitale de Mouley Idriss.

Il me posa, entre temps, une bien amusante question. N'avait-il pas envisagé l'éventualité de venir à Paris « habillé comme tout le monde » à l'européenne, — en général, peut-être, comme le bey de Tunis ? Et il me demandait conseil ! Je juge superflu d'indiquer ma réponse. Je mis dans ma protestation toute la véhémence compatible avec l'étiquette sévère du lieu.

La politique, visiblement, l'eût intéressé fort. Et particulièrement M. Cruppi, l'instigateur de la marche sur Fez, son sauveur, disait-il, autant que M. Mercier voulut bien me le faire entendre. Seulement, c'était là le terrain le plus périlleux ! Et les yeux du Sultan

allaient, interrogateurs, de mon aimable interprète à moi, devinant bien les hésitations, les réticences.

Enfin, comme je lui rappelais que jadis, — dans un article publié par *l'Illustration*, — j'avais beaucoup parlé de lui, et que, le premier, vraiment, dans la presse française, j'avais prédit son succès, son avènement, il interrogea :

— Tu avais, donc un correspondant ?

— Oui, répondis-je, *Ouafi*, — ce qui est la prononciation arabe du nom de M. Ernest Vassier, qui fut pour Mouley Abd el Hafid le confident, l'ami des mauvaises heures et qui, justement, m'avait permis d'étayer solidement ces prédictions sitôt réalisées.

Je reverrai longtemps l'air effaré du consul. De toutes les questions qui ne devaient pas être posées, la « question Vassier » était la plus interdite. J'en avais été prévenu avant l'audience. Et voilà que le Sultan lui-même — j'incline, encore aujourd'hui, à croire que ce ne fut pas fortuitement — l'évoquait comme à point nommé !

Au contraire, la physionomie du Sultan s'était éclairée, adoucie encore. Il tendait vers moi des yeux souriants. Il me sembla que, de cet instant là, je n'étais plus pour lui un étran-

ger, un visiteur quelconque. Il se sentait assez mal à l'aise pour me faire poser par les lèvres officielles des questions aussi séditeuses. Pourtant il tint à s'enquérir de cet ami dévoué des anciens jours, de qui l'on m'avait dit qu'il ne voulait jamais plus entendre parler : « Que fait-il ? que devient-il ? » Et sa voix se faisait affectueuse, toute sa figure attentive.

Aussi, quand, un quart d'heure plus tard, M. le consul Mercier, qui s'était attardé auprès du souverain pour traiter quelques « affaires de service », me vint retrouver et m'assura que j'avais plu infiniment à Sa Majesté, je n'en fus pas autrement surpris. Bien vite ma décision fut prise de revoir Mouley Hafid hors de lisière, et sans tutelle administrative.

Le lundi 1<sup>er</sup> janvier, à 3 heures, au sortir d'un déjeuner charmant auquel M. Mercier nous avait conviés pour fêter dignement le renouvellement de l'année, je pénétrais, par les petites portes, au Dar el Maghzen. J'ose espérer, encore que je connaisse mon monde, que, dans le moment où l'on vient de constater, avec une expression de regret, que « nous n'avons pas à Fez de représentant ayant suffisamment d'influence sur Mouley Hafid » pour



lui faire comprendre le mal fondé des allégations hostiles à la France, on n'en voudra pas au docteur Murat, médecin en chef de l'hôpital français de Fez; à cet admirable Français si dévoué aux intérêts de la mère patrie, si ferme champion de son influence, d'avoir été, en cette occasion, mon guide à travers les cours encombrées de canons et de mitrailleuses, les passages silencieux, les jardins verdoyants, les olivettes argentées, et, un peu plus tard mon interprète amical. Que si l'on désire vraiment trouver quelqu'un ayant la confiance du Sultan, inutile de chercher plus loin.

Un eunuque finit par nous conduire, après toutes sortes de détours, jusque dans la cour des Lions, lieu fixé pour notre rendez-vous.

C'est un immense enclos fleuri de parterres, égayé de jets d'eau, avec un grand bassin miroitant au centre et bordé, sur presque tout son pourtour, de cages en arcades solidement grillagées, d'aucunes vides, d'autres habitées par des tigres indolents, des lions ennuyés, des hyènes, des chacals. Dans des écuries spacieuses, d'énormes éléphants se dandinaient, enchaînés au sol par leurs larges pieds pareils à des colonnes; un esclave noir dressait un zèbre. C'est la ménagerie du Sultan.

Ce serait là qu'au dire de la légende, il aurait livré aux bêtes, repues d'ailleurs et dédaigneuses de cette proie, Bou Hamara. Mais je ne me porte point garant de ces racontars de palais.

Sur un banc de faïence, à l'ombre d'un minaret guilloché, serti, de la base au faite, de clairs émaux, nous attendimes quelque temps. Des massifs fleuris de rouges géraniums, des esclaves accroupis arrachaient indolemment quelques herbes. L'air était d'une grisante douceur, et les ramiers bleus qui, de temps à autre, en vols tumultueux, s'élançaient dans l'azur pâle, semblaient courir au-devant de sa caresse. L'aimable endroit pour jacasser et pour rêver!

Cependant le Sultan tardait. D'une main molle, le serviteur qui nous avait reçus heurtait en vain une porte close, hérissée de gros clous. Enfin, à contre-cœur, il lui fallut bien se dévouer et, lentement, par des corridors sans fin, s'en aller chercher dans quelque asile, son maître, oublieux des heures comme tout bon musulman.

Et Mouley Abd el Hafid parut à la même entrée que nous avions franchie.

Il portait la même djellaba d'un bleu meurtri que je lui avais vue à l'audience officielle,

et, dans sa main droite, tenait un mince carnet, un bloc de quelques feuilles et un crayon. Il n'était accompagné que d'un eunuque et de sa vieille nourrice, une négresse ridée, au teint de cendre décoloré et comme blanchi par l'âge, l'*Arifa*, — « celle qui sait ». Et nuls mots ne sauraient traduire la sollicitude, l'attentive tendresse de cette femme pour cet homme jadis élevé à son sein, son fils, presque. Quand, avec le consentement du Sultan, je braquai sur son nourrisson de quarante ans bientôt, mon objectif, la pauvre vieille, superstitieuse, eut le geste, le cri d'effroi d'Andromaque se voyant ravir Astyanax. Ce n'est qu'un détail; mais il me semble que l'homme qui, après tant d'années, a su conserver près de lui ce dévouement, cet amour, peut bien difficilement être le barbare féroce qu'on a dépeint.

Le Sultan n'ignore pas, d'ailleurs, quelle réputation peu édifiante on lui a faite; et il mit à m'en démontrer l'iniquité toute la coquetterie imaginable. Je doute qu'il ait jamais manifesté à aucun visiteur plus de bonne grâce. Je le trouvais gai, souriant, plein d'entrain, d'humour même, autant que j'en pus juger à travers les fidèles mais difficiles traductions que me donna de notre longue

conversation le docteur Murat. Quand je lui demandai de poser pour quelques clichés, il tint, en manière de protestation, à figurer devant l'objectif ses tablettes et son style à la main, en lettré qu'il est, auteur déjà d'une demi-douzaine de volumes. Un peu plus tard, à peine fûmes-nous assis dans le petit kiosque de fatences et de vitrages où, trois heures durant, nous allions causer en confiance, ce fut par le chapitre de la calomnie, si je puis dire, qu'il entama la conversation. Il ne s'indigne pas, il déplore ; et il comptait beaucoup alors sur son voyage projeté, sur ses conversations avec nos hommes politiques pour remettre les choses au point.

Les données qu'avant de le voir, avant d'avoir de lui je ne dis pas une opinion, mais au moins une impression, j'avais recueillies, sont assez contradictoires.

Et d'abord nul ne lui conteste une grande bravoure. Pendant les heures les plus tragiques du siège de Fez, alors que les rebelles, à bonne portée, tiraient des collines voisines sur le Méchouar où il tenait ses audiences, il demeurait impassible, maître de lui, dans son pavillon. Pas une fois, alors qu'un prétexte eût toujours été facile à trou-

ver, pour un couard, pas une fois il ne s'abstint d'y venir.

Il fut, en 1909, je crois, l'objet, au Mèchouar encore, d'une tentative d'assassinat. Un fou, un fanatique l'aborda pour le poignarder. Il défendit qu'on fit mal à cet homme. Il ne voulut pas même qu'on l'emprisonnât, ordonnant qu'on le laisserait, chaque matin, vaguer dans cette cour où il avait tenté son crime, afin qu'il put bien voir, comme un vivant reproche, celui qu'il avait prémédité d'assassiner. Ce fut sa seule vengeance. Il s'en rapportait à la conscience du criminel, au remords, incertains justiciers. Au bout de quelques jours, il le fit jeter hors du palais. Ce n'est pas d'amis à lui que je tiens l'anecdote.

Or, d'autre part, on dit qu'au moment critique de la tourmente où il faillit être emporté, l'an dernier, alors que les attaques des assiégeants se multipliaient et se resserraient, que, les munitions manquant au colonel Mangin et à ses troupes, Fez, à tout moment, était menacée d'être prise et saccagée, il faisait tenir chaque nuit, à chaque porte du palais, des mules sellées, pour la fuite. Et alors, on ne comprend plus...

De même, je ne crois pas qu'il ait pour son frère Abd el Aziz une affection profonde. Ce-

pendant, un jour, quelque flagorneur de la fortune heureuse proféra devant lui : « Abd el Aziz... »

— Qui donc? demanda le Sultan, qui donc, Abd el Aziz?

— L'ancien Sultan..., répondit le bélière.

— Mais c'est mon frère, et il s'appelle Mouley Abd el Aziz.

Et il appuyait sur ce « Mouley » — le titre de noblesse des chorfa, — son titre. Et tout cela n'est pas inélégant.

On a pu, depuis mon retour, l'ambassade illustre de M. Regnault étant en route vers Fez, on a pu, sans que personne prît sa défense, imputer à Mouley Abd el Hasid les plus vilains calculs. Il menaçait, disait-on, d'abdiquer, afin d'intimider la France et d'obtenir de son éminent ambassadeur — comme si l'on « roulait » M. Regnault! — une liste civile supérieure à celle qu'on projetait de lui attribuer. Il faut noter, au reste, que M. Regnault n'était chargé, — le ministre des Affaires étrangères l'avait attesté à la tribune de la Chambre des Députés —, que de faire signer par le Sultan le traité de protectorat, qu'on eût aussi bien pu envoyer par la poste et qui eût été retourné « par courrier », comme on dit dans le négoce, revêtu du sceau



chériffien. Mais l'avarice est un des innombrables vices capitaux que la diplomatie française au Maroc a toujours attribués à Mouley Abd el Hafid. Même dans son entourage, le Sultan passe, m'a-t-on dit, pour aimer assez violemment l'argent. Mais comment contrôler, encore, ces allégations? On le représente comme un homme d'affaires consommé, une manière de Léopold II en selam et en tarbouch pointu, à la mode de Fèz, aussi pratique, aussi retors que l'autre, celui qui se coiffait dans l'intimité d'un képi usé et déteint. On racontait dans sa capitale, tandis que j'y étais, toutes sortes d'histoires d'achats de terrains qui auraient fait l'admiration des « marchands de biens » les plus habiles de chez nous. Mais dans ce cas, alors, et à moins de lui supposer une rapacité sordide qui semble peu dans son caractère, Mouley Abd el Hafid ne serait-il pas assez au-dessus d'une question de liste civile?

Enfin, nous parlâmes politique, — librement, cette fois — et je m'en excuse auprès de nos diplomates.

En cette matière, le Sultan me parut apporter un bon sens un peu simpliste, mais irrécusable, de la sagacité, en somme. Sans doute, il ne comprenait pas grand'chose à

tous nos traités secrets. Il lui semblait un peu étrange, blessant même, — comme à quelqu'un qui, ayant fait à son ami un présent de prix, le verrait repasser au voisin une part de ce souvenir d'amitié — que nous rétrocédions à l'Espagne l'un des meilleurs territoires de son empire. Et pareillement, il manifestait quelque surprise de ce que nous nous soyons donné tant de mal pour obtenir un protectorat que lui-même demandait, dit-il, bien avant le siège de Fez; qu'il eût accepté même alors que, sur le chemin du trône, il dépêchait au général d'Amade des envoyés, — que conduisait M. Ernest Vassier, — chargés de lui obtenir la paix, avec notre amitié; qu'il a sollicité depuis, je le sais de bonne source, sous le ministère de M. Aristide Briand, et qu'on dut, à regret, décliner alors. Et j'ai vraiment bien ri quand j'ai vu, plus tard, exalter dans les feuilles la finesse, le tact, l'énergie, l'éloquence, la diplomatie, enfin, pour tout dire d'un mot, que dut déployer l'ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République, ayant d'obtenir qu'un soir, l'Ajib, le grand chambellan, garde du sceau chrétien, vint, au Méchouar, en timbrer les paperasses diplomatiques ! Quelle comédie, tout cela ! Et faut-

il, mon Dieu, que nous soyons bon public pour l'applaudir ! Ah ! quel régal sera, pour les dilettantes, l'histoire des relations diplomatiques de notre Maghzen avec l'autre, si d'aventure la fantaisie vient de l'écrire à quelque désœuvré de belle humeur !

Le Sultan, maintenant, affirme sa vieille sympathie pour nous et notre civilisation. Il en atteste son attitude à Marrakech, où il était khalifa de son frère, lors de l'assassinat du docteur Mauchamp ; les efforts qu'il fit en ces circonstances dramatiques pour arrêter l'effusion du sang, sauver les Européens ; la démarche que, plus tard, il fit faire auprès du général d'Amade pour terminer une guerre qui lui était odieuse ; les amitiés françaises, enfin, qu'il sut grouper autour de lui chaque fois qu'il en rencontra sur sa route. Et je sens dans sa voix, son geste, son regard, un tel accent de sincérité que vraiment je ne puis lui marchander ma confiance.

On lui a opposé les sentiments tout francophiles de son frère. « Mais, dit-il, vois le siège où je suis assis ; vois tout ce qui nous entoure ; tout cela est anglais, — et dans tout le palais c'est ainsi. Pourquoi donc Mouley Abd el Aziz, s'il aimait tant la France,

n'achetait-il pas ses meubles chez vous ? » Et il donne de douter de cette amitié tant vantée d'autres raisons : la prépondérance au Dar el Maghzen, autrefois, du caïd Mac Lean et de l'élément britannique, les bizarres associations d'aujourd'hui, à Tanger, l'attitude, au milieu de nos embarras, des amis et alliés du Sultan d'hier, le tout récent refus par El Metebhi, l'ancien ministre de la Guerre, de prêter son palais pour loger le général Dalblez, attendu à Fez. A quoi, il est vrai, j'aurais pu répliquer que notre diplomatie — toujours elle ! — avait féellement fait tout son possible pour arriver à ces beaux résultats. Si elle n'a pu réussir aussi brillamment avec Mouley Abd el Hafid, ce n'est vraiment pas sa faute.

Elle s'est appliquée à l'isoler, à éloigner de lui quiconque avait eu la fortune de gagner sa confiance, dans le même temps qu'elle le compromettait aux yeux de son entourage. Ses vizirs le trompent, il le sait, il en souffre. Il n'a personne autour de lui à qui s'abandonner, — sauf le docteur Murat qu'il aime, qui lui est affectionné et dévoué, mais qui, hélas ! ne peut guère autre chose pour lui que le consoler à l'occasion, et le plaindre. Parce qu'il avait retrouvé l'ami d'un ami.



fidèle, parce qu'il devinait ou pressentait en moi la loyauté, la sympathie respectueuse, il se confiait tout entier, il se livrait sans réticences, il allégeait son cœur, allègrement. Mais je me garderai, de peur d'accroître ses ennuis, de rapporter ici toutes ses confidences.

Et tandis qu'il parlait, un peu triste maintenant, penché vers moi dans une pose lasse, les coudes aux genoux, l'œil voilé de mélancolie, la lèvre amère, j'oubliais soudain la dignité chérifienne dont il était revêtu et le prestige dont elle le parait. Ce n'était plus l'émir blanc que, l'autre jour, dans l'apothéose d'une radieuse après-dînée, je voyais passer, auguste, pontife et roi tout à la fois sous l'égide du parasol de pourpre. Je n'avais devant moi qu'un pauvre homme, pitoyable comme tous les autres, douloureux d'être seul, perdu, abandonné et craint, sans un ami, sur ce faite chancelant où il vacillait.

Et mon respect n'en était point entamé, au contraire. De tout mon cœur compatissant, je l'écoutais confesser sa détresse. Car je suis prédestiné, hélas ! à comprendre l'amertume du terrible *Væ soli*. Oui, elle a raison, l'amère sagesse de l'Ecclésiaste : « Malheur à qui est seul quand il tombe, car il n'a personne pour

le relever. » Et, pour ne pas criber alors de douleur et d'effroi, il lui faut une âme triplement cuirassée d'orgueil, de haine et de mépris.

Cependant, le crépuscule était venu. Dans le kiosque de verre et de zélys que l'obscurité, par degrés, emplissait, l'eunuque sombre avait apporté un *fendak*, une de ces grandes lanternes découpées, ajourées, égayées de vitraux, dont le balancement, le soir, aux mains des passants attardés, donne tant de pittoresque aux rues marocaines. Et c'était un saisissant contraste, que cet indigent luminaire, à deux pas du palais ruisselant d'électrécité, éclairant les confidences de cette Majesté à cet hôtel de hasard, à l'étranger que j'étais.

Déjà, à deux ou trois reprises, j'avais voulu me lever, prendre congé; chaque fois, un geste engageant du Sultan m'avait retenu.

Il questionnait toujours. Sur nos hommes politiques, maintenant, dont aucun ne lui est inconnu: sur M. Clémenceau, M. Aristide Briand, M. Caillaux, alors président du Conseil, M. Pichon, M. Cruppi, qui tient décidément dans sa reconnaissance une grande place; et puis sur nos projets, formant des vœux pour que cette collaboration de la France



et du Maroc, cette tutelle de notre pays fut pour le sien féconde.

Enfin il fallut bien se rendre à la raison. Il était nuit close, une nuit bleue, laiteuse, constellée. Nous étions debout, mon amical guide et moi. Mouley Hafid, à son tour, se levait du canapé où, durant toute cette causerie intime, il s'était tenu assis à l'européenne, cette fois, loin qu'il était des regards des conseurs de sa cour. Dans ces demi-ténèbres où tremblotait la flamme dorée du fanal, la haute silhouette du Sultan se dressait, indécise, comme noyée par l'ombre.

Nous étions inclinés, sachant qu'il ne pouvait même nous toucher les doigts, à nous autres infidèles : le dogme le lui interdisait. Pourtant je le vis tendre vers moi sa droite, la main qui commande et qui frappe, et distribue les grâces, quand il lui plaît. De cette rencontre qui, voulut-il bien dite, l'avait charmé, il m'avait fait demander de lui permettre de me laisser un souvenir. Et il me présentait l'anneau, tout blanc, qui le moment d'auparavant scintillait à sa main gauche, avec lequel, pendant toute la fin de notre conversation, ses doigts musaient, distraitement : un diamant vraiment impérial, grésillant d'agrettes irisées, à la clarté douteuse de la cire.

D'un mouvement je déclinai. L'énormité de ce présent me troublait. Et lui demeurait là, surpris, interrogateur. Murat lui dit mon scrupule, et que le moindre objet serait à ma mémoire fidèle le meilleur des souvenirs.

— Dis-lui, répondit Mouley Hafid, dis-lui qu'il l'accepte comme il accepterait une épingle que je lui donnerais.

Il ajouta encore :

— Dis-lui que l'amitié, c'est comme le tonnerre : cela éclate tout d'un coup. Je suis sûr d'avoir en lui un ami sincère.

Et cordialement, honnêtement, je fis le serment qu'il ne se trompait pas.

Du seuil de la cour, en nous retournant pour un dernier salut, nous vîmes « Sidna » sa fidèle nourrice à son côté, toujours, suivant la lueur balancée du fanal que portait devant lui l'esclave, s'en aller d'un pas souple vers la haute porte verte à laquelle, des heures plus tôt, nous avions heurté en vain. Puis, par les jardins baignés de la clarté lunaire, sous l'ombre légère des oliviers, nous reprîmes le chemin de la voûte lointaine où attendaient nos montures, échangeant des impressions pareilles sur cet homme intelligent, cultivé, si séduisant; confiants tous deux dans sa droiture, dans ses bonnes intentions,

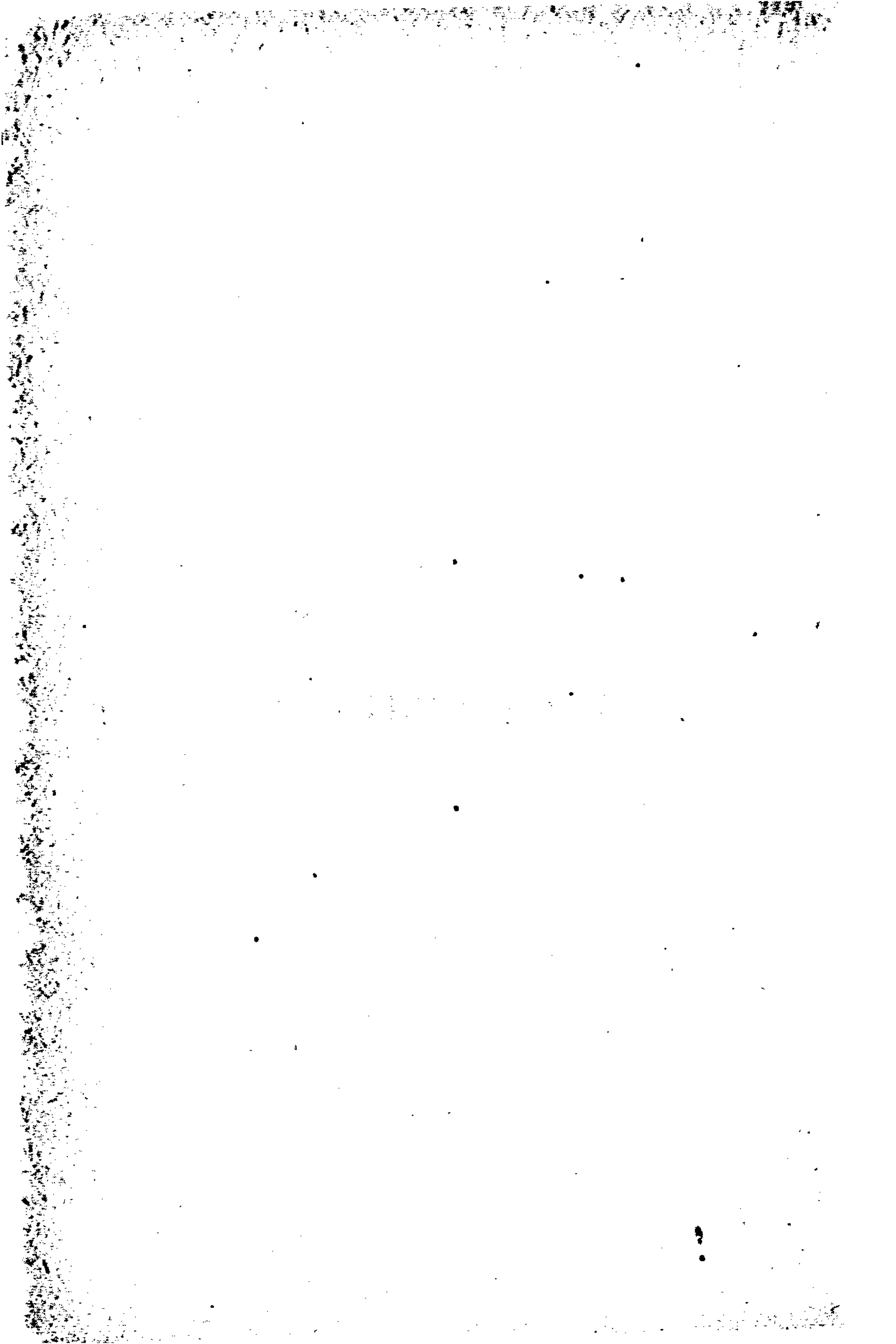
**et souhaitant, dans l'intérêt des deux pays, entre lui et ceux-là qui, demain, représenteront auprès de lui la France, une collaboration étroite et toute loyale, sans laquelle nous ne pourrions accomplir, au Maroc, qu'une besogne imparfaite.**



**TROISIÈME PARTIE**

---

**L'ACTION MILITAIRE**





## VII

### La mission française et l'armée chérifienne.

10 avril.

La mission militaire que, depuis 1877, la France entretient auprès des sultans afin d'instruire les soldats de l'armée chérifienne, a été l'un des meilleurs instruments de notre influence au Maroc. Elle fut demandée par le Sultan Mouley el Hassan, père de Mouley Abd el Hasid et de son prédécesseur Mouley Abd el Aziz, qui, en guerre perpétuelle avec les tribus, — toute l'histoire du Maghreb, depuis son origine, n'est guère qu'une longue énumération de dissensions intestines, — avait éprouvé le besoin d'une armée presque régulière, moins amorphe, en tout cas, que la tourbe à laquelle ses caïds et lui-même avaient commandé jusque-là. Et la France

considéra cette avance comme un gros succès diplomatique. Elle en fut jalousee.

Le rôle de la mission militaire fut pourtant, jusqu'à l'an dernier, bien effacé. L'intrusion, un peu plus tard, à l'instigation du « caïd » Mac-Lean, cet ancien sous-officier de Gibraltar auquel devait sourire la plus extraordinaire fortune, d'une mission envoyée par l'armée britannique, rendit longtemps sa situation fort délicate. Elle a d'autant plus mérite de notre gratitude qu'elle a conduit enfin son œuvre à bien, à travers des embûches et des difficultés de toutes sortes. Maintenant, le plus beau rôle lui est dévolu, je l'espère, si nous voulons suivre les voies de la sagesse.

Au lendemain de la conclusion de l'accord franco-allemand, l'un des premiers soucis du gouvernement français fut d'envisager les conditions dans lesquelles nous allions pouvoir poursuivre l'occupation effective et la pacification de l'empire chérifien, base essentielle de notre action protectrice.

Nous avons à l'heure actuelle au Maroc, répartis entre les confins algéro-marocains, la Chaouïa, Meknès, Fez et les postes de la ligne d'étapes entre la capitale et la côte ouest, près de 40.000 hommes de troupes métropolitaines ou coloniales : ce serait insuffi-

sont pour tenir le pays, au moins pendant la première période de l'occupation. Or, c'est déjà pour notre armée une lourde charge, que nous ne pouvons songer à accroître, que nous devons chercher plutôt à alléger, afin de garder nos forces disponibles à toute éventualité. Et, en dehors de la mission confiée au colonel Ch. Mangin d'aller, en Afrique occidentale, recruter des troupes noires, le ministre de la Guerre a dû se préoccuper de réorganiser l'armée chérifienne, afin de la mettre en mesure de coopérer utilement avec nos soldats à l'œuvre que nous allons entreprendre. C'est à présent chose faite. Avant même l'acceptation par le Sultan du traité qu'il vient de signer, ce fut notre premier acte de protectorat.

L'armée chérifienne ne date, à proprement parler, que de quelques mois. Car c'était faire beaucoup d'honneur que de les grouper sous cette appellation martiale, aux *mehallas* maghzen affamées, misérables, vêtues de vilains haillons, devant lesquelles vous remontaient inévitablement à la mémoire la mot royal fameux sur les troupes des Deux-Siciles : « Habillez-les en vert, habillez-les en rouge!... » Mais les efforts des instructeurs, anglais aussi bien que français, qui, depuis l'appel de Mour-

ley el Hassan, avaient assumé la tâche ingrate d'éduquer et de discipliner un peu ces bandes, avaient tour à tour échoué devant l'indifférence profonde des sultans, l'incurie et la corruption de leurs caïds, jusqu'au moment où Mouley Abd el Hafid, installé sur un trône instable, obligé à son tour à de fréquentes actions contre les tribus turbulentes, finit par comprendre la nécessité de pouvoir leur opposer, enfin, une force cohérente, solide. Ce fut long à lui faire entendre, et l'on ne saura jamais, peut-être, ce qu'il fallut au lieutenant-colonel Mangin, chef de la mission militaire française, de ténacité et d'éloquence persuasive pour convaincre d'abord le Sultan, et, plus tard, d'énergie, d'opiniâtreté, de ténacité, pour entreprendre la tâche qui lui était ainsi dévolue.

En février 1911, enfin ! une lettre chérienne ordonnait aux caïds commandants des tabors de ne rien faire sans consulter les instructeurs français qui, jusque-là, avaient mission d'instruire les officiers, sous-officiers et soldats, sans avoir toutefois le droit de les commander. La décision du Sultan équivalait à remettre aux mains de nos officiers l'incertaine autorité dont jouissaient les chefs marocains. Ils allaient l'étendre et la resserrer



singulièrement, jusqu'au point d'arriver à faire de cette troupe, disciplinée à peine, une vraie force.

Les troupes chérifiennes commençaient à peine à prendre quelque tenue, quand se précipitèrent les événements qui aboutirent au siège de Fez. Mais déjà, dans la campagne des Cherarda, elles firent bonne figure : le commandant Brémond, qui, à mon passage à Fez, assumait la direction de la mission en l'absence de son chef, en témoigne avec une conviction communicative.

Le calme revenu, on se remit à la besogne. Au moment de la première expédition contre Sefrou, en septembre dernier, où ils marchaient à côté des troupes françaises, les soldats du Sultan n'eurent pas trop à souffrir de la comparaison. Quant aux résultats obtenus à l'heure actuelle, que j'ai pu, tout à loisir, apprécier et admirer pendant les quelques semaines que j'ai vécu au milieu de la « mehalla Brémond », ils sont positivement surprenants. Au surplus, j'en puis prendre pour garant un juge excellent, M. le général Dalbiez, qui, à la suite de l'opération conduite, en janvier, en plein pays berbère, sur Immouzzér, écrivait dans un ordre :

« La mehalla chérifiennne, déjà en grands

« progrès en septembre dernier, s'est montrée,  
« pendant la récente période d'opérations,  
« l'égale des troupes régulières. Mieux enca-  
« drée aujourd'hui, ses aptitudes à la ma-  
« nœuvre et au combat se sont développées,  
« Disciplinée, bien entraînée, ayant un bel  
« aspect sous les armes, elle fait honneur aux  
« officiers qui l'ont dressée et qui la comman-  
« dent. Les quelques journées pendant les-  
« quelles elle vient de marcher et de com-  
« battre côte à côte avec les troupes françaises  
« lui ont acquis l'estime de ces dernières et  
« ont développé la camaraderie de combat  
« entre ces deux troupes. Le général sera tou-  
« jours heureux d'avoir la mehalla chérifienne  
« sous ses ordres dans les opérations fu-  
« tures. »

On ne saurait rendre à de braves soldats meilleure ni plus complète justice.

Je pris contact avec l'armée chérifienne au poste d'El Arbaqua, aux confins du Maroc français et de la zone espagnole que je quit-  
tais. Là, je n'étais point attendu, comme à Laracho ou à El Ksar. Je trouvai la mehalla dans son activité de tous les jours. Le camp, que je parcourus guidé par le capitaine Vary, chef de poste, était presque désert. Il ne tarda pas à s'animer. Une section rentra, du tir,



précédés des fanions-signaux. Le poste prit les armes avec une rapidité, une correction parfaites. Un peu après, nous vîmes, dans la plaine où, sous le commandement du lieutenant Thiriet, il manœuvrait, le reste de la petite garnison se former en colonne et, clairons sonnant, tambours battant, les *raïtas* nasillant leurs notes aigrettes, se diriger en ordre parfait vers les tentes. La tenue, l'allure de ces soldats aux masques bronzés eussent fait honneur à plus d'une troupe d'Europe, et en présence de ces résultats obtenus par nos officiers, j'éprouvais quelque satisfaction à me rappeler certaines patrouilles croisées, ou passage, dans les rues d'El Ksar,

A Foz, campé tout d'abord à la *kachla* de Bab Segma, la caserne de l'un des *labors* de cavalerie et de la compagnie des *hanrabas*, ou compagnie d'instruction qui prépare des sous-officiers, je vis de près, dans l'intimité, pour ainsi dire, le soldat marocain tel qu'en moins d'un an l'avaient façonné les officiers de notre mission ; j'admirai avec quelle exactitude, quel empressement ces hommes rendaient à leurs chefs les honneurs dus, la coquetterie avec laquelle, au moment de sortir, ils s'apprêtaient, leur tenue parfaite, leur discipline, cet

amour-propre, ce zèle, cette passion, pourrait-on dire, qu'ils apportaient dans l'accomplissement de leurs devoirs militaires.

Ils campaient alors sous la tente, et l'on pouvait voir, au milieu de la vaste enceinte, les réduits souterrains, habitat autrefois de lépreux, où ils avaient logé naguère. Mais, au pourtour de la kechla, les ouvriers du capitaine Normand, du génie, attaquaient la construction de bâtiments spacieux, hygiéniques, où désormais ils doivent être installés : c'étaient, tangibles, les trois étapes du progrès.

Puis j'allai voir les *askris* sur leur champ de manœuvre, au bord de la route de Meknès. Il y avait là de nouvelles recrues qui commençaient leur éducation par les classiques mouvements d'assouplissement ; plus loin, les *harrabas*, les fantassins accomplis du lieutenant Melzinger, *maouns*, ou caporaux, de demain, pivotaient avec une précision irréprochable ; et enfin, comme la question a été si souvent posée par les techniciens de savoir si le soldat arabe est apte aux armes savantes, le lieutenant Oddou fit manœuvrer devant moi ses artilleurs, les fit mettre en batterie un canon démontable de campagne, lequel, en sept minutes, montre en main, fut descendu, affût et pièce, des sept mules qui

l'amenaient, monté et très exactement pointé sur le but. Enfin, les cavaliers du capitaine Cuny et du lieutenant Poissonnier, des gens du sud, Haouz ou Sous, pour la plupart, en vestes rouges, étendards au vent, évoluaient plus loin, dans la plaine, non dans le pittoresque et puéril tourbillonnement d'une fantasia, mais en bel ordre, alignés comme le plus correct des escadrons. Et j'eus l'impression de soldats excellents, sur la voie de la complète perfection.

Ceux qui les commandent, qui les connaissent bien et les estiment très haut, ne tarissent pas d'éloges sur leur compte, et c'est avec une absolue confiance qu'ils vont au feu avec eux. J'en devais avoir sous les yeux la preuve, à quelques jours de là, au cours de l'expédition d'Immouzzar.

D'abord, ces hommes aiment leur métier. Ils le faisaient — plus ou moins bien, mais enfin le faisaient — même alors que, mal habillés, pas payés, on les lançait, pareils à des hordes, contre les tribus. Ils s'y passionnent maintenant que, vêtus d'un uniforme seyant et pratique, bien armés, ils touchent régulièrement leurs 80 centimes par jour, qu'ils voient leurs chefs français attentifs à leurs besoins, à leur santé, équitables, bien-

veillants, braves à l'action, où ils dirigent leurs coups et partagent leurs périls.

De leur enthousiasme à marcher, j'ai eu vingt preuves. Avec quelle furia ils s'élançaient, à chaque prise d'armes, à la distribution des cartouches ! Au moment des départs, des hommes qui, la veille, s'étaient fait porter malades, qui étaient plus ou moins légèrement blessés, venaient supplier qu'on ne les laissât pas à la caserne. Je fus un jour, au bivouac, témoin d'une scène violente et qui fallit tourner à la rixe, entre deux soldats, l'un prétendant obliger son camarade, cordonnier, à réparer sur l'heure un de ses souliers, si mal en point qu'il craignait, à la marche du lendemain, de ne pouvoir suivre.

Et quant à leur ardeur du combat, elle est superbe : il me souvient encore de ce combat d'Aïn Dalid, où l'on eut quelque peine à les retenir de s'aventurer à la chasse de l'ennemi en déroute, que nous n'avions plus le temps de poursuivre. Leur endurance est au-dessus de toute épreuve. À travers des terrains violemment accidentés, rocailleux, vraiment durs, tantôt par une chaleur excessive, tantôt par un froid assez vif, les opérations au sud de Sefrou, en janvier, furent réellement pénibles : les soldats chrétiens n'eu-



rent pas un moment de défaillance, et plus d'une fois, avec leurs officiers, nous nous émerveillâmes de les voir conserver, au milieu de si rudes fatigues, tant de belle humeur et d'entrain.

C'est une troupe d'une rusticité merveilleuse, n'ayant, quant au confort, aucune exigence, s'accommodant de gaillard cœur de toutes les circonstances. La vie n'est pas douce, au Maroc, aux pauvres hères, et ils n'ont pas été gâtés dans leur jeunesse, pour la plupart.

On est, il faut le dire, extrêmement sévère dans leur recrutement. Le médecin qui les examine ne laisse passer aucune tare, aucune cause d'infériorité physique. Sur cent vingt hommes que présenta, en un mois, à la visite, l'un des chefs de labors, le lieutenant Guillaume, trente-huit seulement furent déclarés « bons pour le service » et enrôlés.

On a raillé parfois leurs chefs indigènes. Il est certain qu'à voir, par exemple, dans la garde du palais, tel vétéran des anciennes mehallas, doré sur toutes les coutures, en veste et culotte de couleur tourterelle surchargées de passementeries, et, avec cela, les jambes à l'air et les pieds nus dans des bell-rhas de maroquin jaune, on est tenté de

sourire. Mais il ne sied peut-être pas de regarder les choses de là-bas avec des yeux de boulevardier narquois et enclins à la blague. Dans les labors, au point de perfectionnement où ils sont arrivés déjà, ces *kébirs* habillés en singes d'hippodrome ont disparu. Tous les officiers arabes ont le même uniforme très correct, dolman noir et culotte rouge. La plupart produisent l'impression de très braves gens, appliqués à leurs devoirs, soucieux de leur dignité, — d'aucuns même, par exemple tous les *caïds reha*, ou chefs de labor, demeurés fidèles au costume mauresque, à la djellaba blanche et au selam sombre, vraiment distingués. Au fur et à mesure des mises à la retraite, on supprimera tous les officiers à quatre galons, ou *khalfas kebirs*, et les Marocains demeureront confinés dans les grades subalternes, jusqu'à celui de lieutenant inclus.

On ne saurait nier, d'ailleurs, sans injustice, les services réels que rendent, dans la période actuelle de transition, les officiers indigènes. Ils sont un lien souvent précieux entre les instructeurs français et leurs soldats; ils suppriment toute friction, expliquent les intentions, prêchent la discipline. Ils facilitent grandement, enfin, le recrutement, et



beaucoup de recrues ne viennent s'engager que pour servir sous les ordres de tel caïd originaire de leur tribu, ou de qui la réputation de bonté, de justice ou de vaillance leur est connue.

La réorganisation de l'armée chérifienne à laquelle il vient d'être procédé est conforme au plan qu'avaient étudié de concert le lieutenant-colonel Mangin et son fidèle collaborateur le commandant Brémond. On ne pouvait mieux faire que de s'abandonner en toute confiance aux suggestions de ces deux excellents conseillers, sagaces, expérimentés. Elle est basée sur ce principe, qu'a énoncé un jour à la tribune M. Millerand, ministre de la Guerre : « Comme on a fait l'Afrique occidentale avec les Sénégalais, il faut faire le Maroc avec les Marocains. »

Le Maroc, plus étendu, plus peuplé que l'Algérie, plus accidenté aussi, sera plus difficile à occuper. Il y faudra des forces plus considérables. Ce n'est pas à l'armée métropolitaine, ni même à l'armée d'Algérie qu'on peut demander de fournir, en officiers et en hommes, l'effort qui sera nécessaire. Au contraire, il faut, aussitôt que ce sera possible, se mettre en mesure de rendre disponibles les soldats actuellement détachés au Maroc,

voire plus tard ceux au Sénégal, et donc faire appel aux ressources propres du Maroc.

Les auteurs du projet se sont soigneusement gardés de copier le type des goums chaouïa, — quelque excellents services qu'ils aient rendus. Ils ont l'inconvénient d'exiger des cadres trop nombreux, que nous ne pourrions arriver à fournir. Ils ont aussi le grave inconvénient de coûter fort cher : M. Réginald Kahn, dans une solide étude qu'il consacrait récemment aux *Réformes militaires au Maroc*, nous affirmait qu'alors que le goumier chaouïa revient à 700 francs par an, environ, le soldat chérifien ne coûte guère que 350 francs, — la moitié ! S'inspirant d'une expérience qui réussit fort bien autrefois aux Romains; le colonel Mangin et le commandant Brémond ont donc conçu les troupes chérifiennes comme des auxiliaires quant au début, au moins, des troupes régulières.

Chaque tabor ou bataillon constituera lui seul une petite unité appelée à se suffire par elle-même et composée de trois compagnies d'infanterie, d'une *mia* de cavalerie de vingt-cinq chevaux, d'une section de mitrailleuses et d'une section de transport, mulets et convois.

C'est donc une formation toute nouvelle, très particulière, et quant à l'organisation intérieure, et quant à la nature même de la troupe. Aussi apparaîtra-t-il logique qu'un corps tel que l'armée chérifienne, — la *me-halla*, pour continuer à lui donner son nom habituellement usité — ait ses cadres spéciaux, habitués à la manier. Car si l'on en renouvelait, d'après une liste de services, au hasard des désignations, le commandement, il faudrait aux officiers nommés, en arrivant, s'habituer à connaître leurs soldats, s'adapter à un milieu nouveaux, se refaire, en somme, toute une éducation, avant d'avoir réellement bien leur monde en main. Mais leur chef, — c'est maintenant cet énergique et entraînant général Brulard, — demeurera placé sous les ordres du général en chef du corps d'occupation, ce qui assurera l'unité de vues et de direction. Déjà, dans la petite expédition de Sefrou, en janvier ; dans celle de septembre auparavant, où le commandant Brémont collaborait avec les troupes régulières sous les ordres du général Dalbié, on a fait l'expérience des conditions dans lesquelles fonctionnerait cette organisation. Les résultats ont été parfaits.

Le type des labors actuels, avec des cadres

sensiblement renforcés, mais peu importants, même par comparaison avec ceux des troupes algériennes ou métropolitaines, répond parfaitement, assurent les spécialistes, aux besoins de l'action qu'on aura à exercer, la guerre marocaine ne présentant pas de difficultés bien sérieuses, de l'avis des militaires, dès qu'on dispose d'effectifs de trois à quatre mille hommes.

En temps de paix, les troupes chérifiennes se verraient confier, par exemple, les postes avancés, les plus directement en contact avec les tribus — ainsi Sefrou, El Hajeb, actuellement — et certaines besognes de police. Dès à présent, un tabor nègre assure la garde des portes de la ville de Meknès, déchargeant les soldats du général Dalbiez d'une besogne vraiment fastidieuse. Enfin elles auraient aussi mission d'occuper les postes de la ligne d'étapes, de fournir aux convois, de Fez à Casablanca, leurs escortes, service harrassant, vraiment pénible à nos troupes qu'il énerve et fatigue. En cas d'expédition, les soldats marocains coopéreraient avec les colonnes mobiles régulières, sous la direction unique du commandant de ces colonnes.

Le Sultan, dans la nouvelle organisation, n'a plus aucune part au commandement,

plus aucun contact, même, avec l'armée ainsi créée. Mais, afin de sauvegarder son prestige et de veiller à sa sécurité personnelle, on lui constitue une garde, qui existait par avance à l'état embryonnaire, et qui, sous le commandement d'un chef de bataillon ou d'un chef d'escadrons français, assisté d'un caïd, se composera, comme infanterie, d'un bataillon nègre à deux compagnies et de deux bataillons à quatre; comme cavalerie, d'un escadron nègre à deux pelotons et d'un escadron à quatre pelotons; comme artillerie, d'une batterie de 80 de montagne de quatre pièces, de soldats d'administration et d'infirmiers; enfin, de la fameuse musique du palais, aux castans versicolores.

Quant à l'armée elle-même, elle va comprendre: neuf bataillons d'infanterie; cinq de cavalerie; quatre batteries d'artillerie; un bataillon du génie à deux compagnies; une compagnie du train des équipages, des troupes d'administration et un service de santé.

En principe, on a décidé de recourir au recrutement par voie d'appel — la conscription devant être imposée aux tribus au fur et à mesure de leur organisation, en compensation de la suppression des charges qui les ac-



cablant actuellement, et pour prix de la paix, de la tranquillité que nous allons leur garantir — mais avec faculté de remplacement; on abandonnera, dès qu'on le pourra, le procédé des engagements, qui a donné pourtant des résultats excellents et qui ne pouvait qu'en donner de meilleurs encore à l'avenir. Toutefois, dans la période de transition qui court, les engagements volontaires continueront à être reçus jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1913.

Que nous devions, dans un délai sans doute bref, former ainsi une armée digne de toute estime, je n'en veux pour garantie que cette attestation du commandant Brémont :

« Le Maroc nous donne, art-il écrit, des  
« soldats de premier ordre. Plus intelligent,  
« plus maniable que l'indigène algérien, le  
« soldat marocain est pourtant moins vigou-  
« reux et a le défaut de boire davantage en  
« route. Son pays est trop bien arrosé pour  
« qu'il soit habitué à la soif. Au feu, il est  
« d'une bravoure incontestable et il a la pré-  
« cieuse qualité d'avoir peu de nerfs, en quoi  
« il ressemble au nègre; mais, au contraire  
« de celui-ci, il est plein d'à-propos et très  
« léger à remuer. Il est studieux et en peu  
« d'années il n'y aura pas un gradé marocain  
« qui ne sache lire et écrire, si l'on veut s'en



« occuper. Il est attentif et plein d'amour-  
 « propre. Mais il est susceptible de ces mou-  
 « vements d'opinion imprévus et irrésistibles  
 « communs au nègre et au Berbère ; il faut  
 « donc le manier avec doigté. »

La question s'est posée longtemps de sa-  
 voir s'il convenait de former jamais de ces  
 soldats des corps qu'on appelle les armes  
 spéciales, les « armes savantes », artillerie,  
 génie, pontonniers. Ce n'était pas qu'on crai-  
 gnit qu'ils ne fussent aptes à comprendre,  
 Mais on redoutait qu'une fois trop bien  
 instruits, ils ne retournassent contre nous  
 les moyens de nuire que nous leur aurions  
 mis en mains. On a vu qu'ils faisaient dès à  
 présent de très bons canonniers. Voici mainte-  
 nant — que ceci apparaît donc paradoxal ! —  
 qu'on songe à leur apprendre le maniement  
 du télégraphe sans fil ! Leurs officiers profes-  
 sent, en effet, qu'il n'y a là aucun risque à  
 courir, puisque, même dans le cas où ils com-  
 plèteraient de mettre au service de quelque  
 rébellion les connaissances dont on va les dor-  
 ter, ils n'auraient à leur disposition aucun des  
 engins perfectionnés nécessaires à la réalisa-  
 tion de ce dessein hostile, pas de canons, pas  
 de machines électriques !

Et puis, de leur loyalisme personne plus

ne doute. Ils en ont donné la preuve lorsqu'une souscription fut ouverte pour élever, à Séfrou, un monument à l'infortuné lieutenant Prioux, tué en septembre. Les soldats marocains de la garnison de Fez donnèrent 65 douros — 260 francs — sans qu'on eût exercé sur eux la moindre pression. La plupart allaient jusqu'à sacrifier un *grich*, 20 centimes, — le quart de leur solde journalière !

On a pu récemment s'inquiéter de l'assassinat, à Fez, par un de ses soldats, du lieutenant Guillausse, de la mission. Il n'y avait là, je le tiens de source sûre, que l'acte d'un déséquilibré, d'un fou. Les officiers, s'ils ont été péniblement émus de cette disparition dramatique de l'un des leurs, n'ont attaché au crime en lui-même aucune signification fâcheuse ; ils n'y ont vu aucun symptôme inquiétant.

« Mes hommes », m'écrivait récemment l'un d'entre eux, brave comme son épée, plein de foi, de ferveur, pourrait-on dire, une des âmes les plus délicates et les plus séduisantes que j'ai rencontrées, « mes hommes m'enthousiasment ! Je les aime de plus en plus « pour leur docilité et leur volonté de faire « parfait, pour leur chic et leur amour de la « cocarde ! Leur cœur bat en français, s'ils

« ne savent encore que bégayer notre langue.  
 « Mes troupiers m'aiment bien aussi : chaque  
 « jour m'en apporte des témoignages exquis;  
 « et cette chaude confiance dans l'intense vie  
 « militaire qu'est la nôtre, atténue les sépara-  
 « tions, fait oublier l'énorme distance qui  
 « nous sépare de ceux qui nous sont chers. »

Pour s'attacher solidement leurs humbles collaborateurs, nos officiers n'ont rien négligé. Ils les sentent avides de s'instruire, comme l'indiquait le rapport du commandant Brémond : ils leur font depuis quelques mois des cours de français qui obtiennent le plus vif succès et les résultats les plus satisfaisants ; et, indice vraiment encourageant pour nos espoirs, il arrive journallement que des gamins se glissent sous la tente, et, tapis, bien sages, dans un petit coin, s'appliquent à profiter de la leçon faite aux *askris*.

Notre œuvre au Maroc aura donc là, on n'en saurait douter, d'excellents auxiliaires. C'est grâce à eux que nous la pourrons parfaire sans qu'à aucun moment elle soit pour la France une cause de faiblesse, si même il n'arrive pas un jour où ils apporteront à notre puissance militaire une force de plus.

A l'heure où la décisive étape vient d'être franchie, où va commencer une collaboration

qu'on peut espérer devoir être féconde, ce serait manquer à un devoir élémentaire de gratitude que de ne pas adresser un hommage reconnaissant à ceux de qui les persévérants, les intelligents efforts ont préparé à l'action française au Maroc cet efficace concours, à tous ces officiers d'élite de la Mission militaire qui assumèrent une tâche naguère si ardue et si ingrate.

## VIII

### Le tragique réveil.

30 avril.

Je n'ai pas voulu changer une virgule au chapitre qu'on vient de lire.

Pourtant, quel démenti les faits semblent avoir donné à tant d'optimisme ! quelle réponse à tant de confiance ! Et si je dis « semble », c'est qu'à l'heure qu'il est nous ne savons rien encore des causes réelles de cette sédition de Fez, qui nous éveilla si brutalement de la béate sécurité où nous nous endormions, bercés par les dépêches triomphales de l'ambassadeur envoyé par la République pour faire agréer au Sultan un protectorat qu'il souhaitait depuis si longtemps, engourdis par les fumées de l'encens que brûlaient, au bas de chaque colonne, au point



final de chaque télégramme, les correspondants attachés à l'ambassade.

Non, rien en vérité. Car les confuses et insidieuses sornettes qui constituent censément le compte rendu de l'enquête ouverte par M. Regnault sur cette brutale révolte ne sauraient, comme le disait *Le Temps* en les enregistrant, « donner le change ». Il convient d'attendre.

Sur les événements mêmes qui, quatre à cinq jours durant, ont mis à feu et à sang la capitale chérifienne, nous n'avons non plus que des renseignements incomplets. Et mieux vaut peut-être, pour ceux qui ont perdu dans ces sinistres « Vêpres marocaines » quelque être cher, ne connaître jamais par le détail les scènes atroces dont la molle et captieuse cité fut le théâtre.

Le 17 avril, une rébellion militaire éclatait avec une soudaineté déconcertante.

Vers midi — c'était après l'heure du rapport, où, de mon temps, tous les officiers de la Mission se réunissaient autour du commandant Brémond à la kechla de Bab Segma, installée dans l'ancien casbah des Cherarda — les deux tabors logés dans cette caserne, dont était la compagnie des *harrabas*, ou compagnie d'instruction dont j'ai parlé plus

haut, déléguaient au Dar el Maghzen, après s'être concertés, une quarantaine des leurs, chargés de porter au Sultan leurs doléances.

Ils avaient à se plaindre, a-t-on dit, de certaines modifications qu'on projetait d'apporter au règlement qui les régit, et qu'ils considéraient comme contraires aux clauses de leurs engagements. Notamment ils redoutaient qu'on les obligeât à porter le sac, alors que, jusqu'à présent, ils n'ont pour toute charge que la petite tente tombeau sous laquelle ils campent, et se plaignaient d'une diminution de solde.

En réalité, depuis quelque temps, les chefs de la Mission militaire se préoccupaient d'améliorer le sort matériel de leurs hommes.

Jusqu'à présent, ceux-ci touchaient, je l'ai dit, une solde journalière d'une peseta hasani — 80 centimes — avec laquelle ils devaient se nourrir et pourvoir à toutes leurs dépenses personnelles. Or, le soldat, même marocain, n'est pas toujours bien raisonnable. Les jours de prêt — de *mouna*, disent ceux-ci — la solde était gaspillée en quelques heures de fête ; le lendemain, et jusqu'à la *mouna* suivante, on vivait comme on pouvait, de peu, de rien, et c'est souvent le ventre creux qu'on accomplissait les mar-

chez les plus pénibles. Mauvaise condition pour rendre un bon service, que de n'avoir pas mangé.

Les officiers avaient donc songé, afin de remédier à des habitudes dont souffrait souvent le service, à prendre un peu en tutelle ces grands enfants, à les soigner, à leur assurer une vie matérielle plus saine, mieux appropriée à la tâche souvent pénible qu'ils avaient à remplir. Ils avaient décidé d'établir le régime de « l'ordinaire ». Ils y arrivaient en prélevant sur la solde une retenue ; mais, dans leur sollicitude attentive pour leurs hommes, et afin que cette diminution ne leur fût pas trop sensible, ils augmentaient un peu d'autre part le prêt, si bien que la diminution d'argent liquide qui résultait du régime nouveau était, à chaque mouna, insignifiant.

Il semble impossible que des hommes intelligents, compréhensifs comme le sont en général les askris marocains n'aient pas senti et la bienveillance de ces mesures, et l'augmentation de bien-être qui allait en résulter pour eux. Ce serait d'autant plus étonnant que le régime qu'on leur voulait appliquer fonctionne déjà dans les tabors de police. Je l'ai vu notamment en vigueur au camp d'El Arbaoun, et le capitaine Vary me déclarait que

ses soldats s'en trouvaient admirablement.

Toujours est-il que ceux de Fez avaient des réclamations à formuler. Au Palais, ce fut El Mokri, grand vizir, qui les reçut, Il ne réussit pas à les calmer. D'ailleurs, c'était le Sultan lui-même qu'ils voulaient voir. Mouley Abd el Hasid consentit à accueillir quatre d'entre eux, et à son tour essaya de leur faire entendre raison. Il ne fut pas plus heureux que son premier ministre. A peine sortis du Dar el Maghzen, les askris couraient à la kechla, soulevaient leurs camarades et tuaient un capitaine ; on n'a pas daigné encore nous dire lequel, et toutes ces cachotteries, tant de précautions qu'on prend pour nous livrer par lambeaux la vérité, ne sont guère pour nous induire à la confiance.

On a entrevu, par les brefs récits des journaux, par quelques dépêches un peu plus circonstanciées envoyées depuis le rétablissement de l'ordre apparent, ce que dut être cette révolte.

Les askris rebelles se répandirent par la ville en tumulte et soulevèrent derrière eux la populace, la lie, l'écume de la grande ville. Suivant une tradition constante, à laquelle ne dérogeant jamais les émeutiers, les portes des prisons furent ouvertes ; un flot nouveau de

malfaiteurs se joignit aux fauteurs de trouble. D'abominables drames, des scènes de sauvagerie furieuse durent se dérouler dans ces rues étroites, si propices aux trahises, dans ces maisons envahies par une tourbe ivre de carnage. La narration qu'on a donnée de la mort de quatre employés de la télégraphie sans fil, assiégés chez eux, se défendant avec courage jusqu'au moment où les forcenés, afin de les capturer, ouvrirent une brèche dans leur terrasse, y jetèrent des brandons inondés aussitôt de pétrole; enfin, les malheureux ainsi traqués s'entretenant afin de ne pas tomber vivants aux mains des bourreaux, ce récit ouvre devant l'imagination d'effroyables gouffres.

Les rebelles, attaqués par la pauvre petite garnison française du camp de Dar Debibagh — douze cents hommes, contre eux qui étaient plusieurs dizaines de mille, peut-être — résistèrent pendant quatre jours. Il fallut reprendre l'un après l'autre chaque quartier — chaque maison, sans doute, à la fin. Il y eut, de notre côté, des prodiges de valeur, et comme toujours, en pareil cas, quand donnent nos soldats, une merveilleuse dépense de sang-froid, de courage, d'héroïsme. Mieux eût valu, hélas! un peu plus de prévoyance.

Un point d'interrogation se pose dès l'abord,



Où ces hommes avaient-ils pris des munitions ? Ils n'en ont pas dans les périodes calmes, mais seulement quand une colonne est mise en marche, pour quelque opération, on distribue, au moment du départ, les cartouches nécessaires.

La contrebande ? C'est possible. On a vu qu'elle se pratique au Maroc sur une vaste échelle, et comme ce sont le plus souvent les juifs qui en sont les intermédiaires, ce doute me permet de réserver, quant à présent, ma pitié à l'égard des victimes du Mellah de Fez.

Nous avons, quant à nous, assez de morts à pleurer : soixante-dix victimes au moins, officiers, soldats, civils.

Parmi les officiers, trois de mes bons camarades, de mes amis, oserai-je dire, car je leur avais voué une si cordiale sympathie, une si profonde affection qu'il était impossible que je ne fusse pas un peu payé de retour : le sous-intendant Paul Lory, lieutenant-colonel à quarante-quatre ans, le capitaine Jacques de Lesparde, le capitaine Maurice Cuny, trente-six ans, trente et un an. — Et puis le capitaine d'artillerie Maréchal, que j'avais vu à l'œuvre en colonne ; les capitaines Rouchette, Avril, de Lavenne de la Montoise, artilleurs aussi ; le lieutenant Rossini, de l'infanterie...

Je tremble encore, à l'heure où j'écris, qu'on n'ait pas donné tous les noms !...

Parmi les civils, en sus des quatre malheureux télégraphistes, MM. Miago, Ricard, Rebout et Decanis, un religieux, le R. P. Fabre, un bon franciscain que nous avions vu, vers la Noël, arriver à Féz, un peu dépaysé, timide, mais plein de zèle et de confiance, et puis un charmant homme, bon journaliste à l'occasion, M. Bringau, ingénieur de Sa Majesté Chérifienne et chef de son laboratoire de radiographie, assassiné avec sa jeune et charmante femme par leurs domestiques, probablement, au moment où ils se mettaient à table, dans leur calme maison de Féz-Djedid, avec deux convives, M. Bengio et l'officier interprète Renand.

Et l'on prétendrait nous faire croire qu'un tel massacre ne fut pas préparé de longue main ? Mais la plupart de ces malheureuses victimes furent assaillies dans leurs demeures, soigneusement reconnues d'avance, et dont peut-être, comme celles d'Israël en Égypte, la nuit qui précéda la Pâque, on avait marqué d'une croix sanglante les seuils.

« Aucun indice, affirme M. Regnault, n'avait permis de pressentir la révolte avant qu'elle éclatât. »

Non, pour ce myope, aucun indice, et son excuse est qu'il a bien peu pratiqué le Maroc. Mais un homme qui a l'expérience profonde des choses de l'islam, M. le docteur Weisgerber, correspondant du *Temps*, écrivant à son journal, à la date du 12 avril — cinq jours avant le coup de foudre — terminait sa lettre, où il constatait l'agitation croissante manifestée par les tribus et notait toutes les raisons que nous eussions dû avoir de trembler, par cette observation qu'au lendemain du drame effroyable, on ne lut pas sans frissonner de toutes ses moelles :

« A Fez même et dans les tribus voisines, les dispositions de la population à notre égard sont moins bonnes qu'au lendemain de l'arrivée de nos troupes. Il s'est produit quelques attentats isolés commis par des fanatiques, et — symptôme plus significatif — les enfants dans la rue recommencent à insulter les passants européens. Or c'est par la bouche des enfants que l'on apprend la vérité sur les sentiments des parents. »

Ce mécontentement latent que signalait le docteur Weisgerber, les envoyés de la République française ne firent rien pour l'apaiser, puisqu'ils voulurent l'ignorer.

Au contraire : alors qu'on venait d'obtenir

de la résignation du Sultan l'acte qui consommait le définitif sacrifice de l'indépendance marocaine ; dans des circonstances où il fallait être discret, prudent ; où le Chérif lui-même demandait qu'on ne divulguât pas le traité de protectorat avant qu'il en ait pu faire expliquer à ses peuples la portée, et qu'ils eussent compris quels bienfaits pouvaient en résulter pour leur pays et pour eux-mêmes, on voulut un voyage en tralala, avec dames et fanfares, et manifestations ostentatoires.

Sous les remparts de cette ville dont jamais, par une pusillanimité d'ailleurs absurde, probablement, on n'avait voulu faire franchir les portes à nos soldats, soigneusement dissimulés à quatre kilomètres de là, à Dar Debibagh, on s'offrit le divertissement d'une parade militaire, bien superflue, comme si l'on avait voulu se dédommager de l'excessive prudence qu'on avait montrée dans le passé par une témérité hors de propos.

Enfin, on fit proclamer *urbi et orbi* qu'on allait emmener de Fèz le Sultan, que M. Renault désirer traîner derrière son char de triomphe jusqu'à Rabat, au moins. Après le déploiement de forces auquel on venait d'assister, la chose avait tout l'air d'un enlèvement. Les Fasis ne le comprirent pas autre-

ment. Et ces citadins frondeurs, si volontiers enclins à se plaindre de leur Seigneur, voire à se mutiner contre lui, se trouvèrent soudain prêts à lui témoigner leur attachement profond et leur secret dévouement en l'enlevant, sur la route d'étapes, et avec lui ses ravisseurs, faisant ainsi coup double. Pour une pauvre fois que, depuis deux ou trois ans, M. Regnault s'aventurait au Maroc, il s'en fallait de peu que cette audace grande ne lui réussit mal. C'eût été l'un des plus piquants épisodes de l'histoire mouvementée de l'empire du Maghreb et de ses relations avec la France.

Au moins, que si l'on voulait essayer de la politique d'étourneaux, fallait-il prendre, contre ses conséquences toutes précautions. Mais non.

Il y a, dominant Fez, la menaçant au Nord et au Sud, deux fortins construits tout justement jadis — par Mouley Abdallah, si mes souvenirs sont fidèles — pour maîtriser et réduire vite la capitale en cas de sédition. Ils demeuraient, depuis le siège, armés de canons, celui du Sud, en tout cas. Mais ils étaient confiés à la garde de soldats chérifiens !

Que n'allait-on voir, à Larache et à El Ksar,



comment sont installés les Espagnols, et de quelle façon leurs camps tiennent sous leur canon les deux villes ? Cela me semblait d'abord un peu ridicule, mais les événements de Fez viennent de montrer combien il sied d'être défiant, au milieu de ces musulmans impénétrables.

Ces révélations touchant le projet d'enlèvement du Sultan sur la route de Rabat, qu'accueillirent les journaux les plus soucieux de n'imprimer que des informations sûres, parurent quelques jours avant que fût connu l'in vraisemblable rapport de M. Regnault. Elles en infirmaient par avance les assertions.

Quant à moi, je persiste à ne pas croire à une sédition militaire spontanée.

Il me paraît impossible que ces officiers d'élite que j'ai vus à l'œuvre, en admettant même qu'ils aient un peu facilement accordé une confiance exagérée à leurs troupes, se soient mépris au point que l'on voudrait nous faire croire, sur les véritables sentiments d'hommes au milieu desquels s'écoulait leur vie journalière, dont ils avaient partagé les fatigues, les périls. Il me paraît impossible aussi que les askris aient eu la duplicité profonde qu'on leur prête si généreusement.

Quoi, ces soldats, qui versaient de si bon

cœur leur obole pour le monument du lieutenant Prioux à Sofrou, n'étaient que des fourbes raffinés ? Quoi, ces simples que j'ai vus en campagne si braves, si prévenants, si dévoués, auraient, pendant des mois et des mois, joué une comédie indigne, sans jamais une défaillance, avec une telle perfection qu'à aucun moment leurs chefs, dont certains, depuis de longues années, vivaient en pays d'Islam et croyaient connaître les plus secrets replis de l'âme musulmane, n'auraient pu surprendre le plus léger indice de leur trahison ? Quoi, d'un côté tant de candeur, de l'autre tant de dissimulation, de fermeté dans le mensonge et l'hypocrisie ?

J'admets encore que tels des officiers qu'on avait tout récemment envoyés à Fez pour compléter les cadres de la Mission n'aient pas connu suffisamment le caractère des gens auxquels ils allaient commander, qu'ils aient manqué, au début, de ce doigté nécessaire, d'après le commandant Brémond, pour conduire comme il convient ces troupes ; mais ces soldats se fussent allés plaindre aux officiers qui, de longue date, avaient leur confiance !

Non, il doit y avoir eu quelque autre chose qu'on nous cache, des imprudences, des étourderies, des fautes qu'on voudrait dissimuler et

que nous finirons bien par connaître, pourtant.

Mais de quelles forces cet horrible drame de Fez aura privé ceux qui vont maintenant assumer la difficile tâche de réparer le mal, de reconquérir les confiances, d'assurer la paix aux hommes de bonne volonté ! et quel combat, depuis notre arrivée sur cette terre marocaine, pourtant si largement arrosée de sang français, nous a coûté aussi cher que cette abominable révolte ?

## IX

### Une quinzaine « sur le sentier de la guerre ».

Sefrou, à laquelle la mort du lieutenant Prioux, en septembre dernier, a donné un renom tragique, joue, au sud de Fez, le même rôle que Kasbah El Hajob au-dessous de Meknès : ce sont les deux sentinelles avancées de notre pénétration vers l'intérieur du Maroc, toutes deux exposées, à chaque instant, à l'attaque de l'une ou l'autre des tribus berbères. Sefrou est, de plus, au nœud de l'une des grandes routes de Taza, mystérieux et désirable objectif dont on vous désigne au loin la direction, au delà d'un col échancré entre deux monts bleus, et qu'il faudra bien, quelque jour aborder enfin. Et sur les conseils du commandant Brémond, — qui, en l'absence du colonel Mangin assumai très heureusement la direction de notre Mission militaire, — je

comptais bien voir Sefrou. Mais, primitivement, ma visite devait se borner à une simple excursion de deux jours, sous la garde d'une escorte de cinq ou six cavaliers. Le hasard bienveillant allait corser singulièrement l'intérêt de cette promenade.

Le 1<sup>er</sup> janvier, vers neuf heures du soir, le commandant Brémond s'annonçait en personne, de sa claire et franche voix, à la porte du réduit où je développais le dernier cliché de la journée, et, bientôt après, souriant messager d'une bonne nouvelle, m'annonçait que, si je voulais prendre part à une opération intéressante, je devais me trouver le lendemain, avec mes bagages — aussi restreints que possible — et ma monture d'armes — une placide mule — à Bab Ftou, l'une des portes de la ville. La majeure partie des forces chériennes en garnison à Fez étaient envoyées à Sefrou pour se mettre aux ordres du capitaine d'Ivry : la compagnie des *harrabas*, ou compagnie d'instruction des gradés indigènes, sous le commandement du lieutenant Metzinger, deux tabors d'infanterie, commandés respectivement par les lieutenants Justinard et Guillaume, les deux tabors de cavalerie du lieutenant Poissonnier et du maréchal des logis Bertin, placés sous les ordres du capi-



laine Cuny, commandant de la cavalerie chérifienne; enfin, de l'artillerie, un tabour, sous le lieutenant Oddou. J'étais, pour ma part, incorporé, si j'ose dire, au tabour du lieutenant Justinard. La route, sous la garde vigilante du capitaine Cuny et de ses rouges cavaliers, s'accomplit sans incident. Le soir, les uns chez le capitaine d'Ivry, commandant d'armes à Sefrou, les autres chez le lieutenant Hugot-Derville, dont les deux tables hospitalières nous accueillèrent, nous avions, en l'honneur de *l'achoura*, le carnaval arabe, un divertissement de masques dont quelques soldats du tabour de Sefrou firent les frais avec une verve comique tout à fait réjouissante : le camp du maréchal de Saxe n'était pas plus gai. Mais, c'est à la guerre surtout qu'il faut suivre le conseil de l'adage latin et saisir au vol les jours qui passent...

Le lendemain, 3 janvier, vers deux heures, comme nous sortions de déjeuner, toujours répartis entre les deux mêmes accueillantes maisons, un soldat accourait essoufflé, nous annoncer que, du fort Prioux, on venait de tirer le canon d'alarme. Une attaque imprévue, inouïe d'audace, venait de se produire. Il n'y eut nul affolement, mais seulement une surprise qui rapidement s'apaisa.

D'abord, on ne crut pas à une agression bien sérieuse. Les assaillants, pensions-nous, ne pouvaient ignorer l'arrivée des troupes venues de Fez, et savaient donc que nous étions très en force. Que cette considération ne les eût pas arrêtés, cela était pour étonner même les mieux édifiés sur la bravoure, la témérité des Berbères. En tout cas, on ne doutait pas de venir à bout promptement, et sans grand dam, d'une entreprise aussi folle.

Cependant, le fort Prioux était confié à la garde d'une seule compagnie, qui ne s'attendait nullement à ce soudain assaut. C'est un robuste ouvrage, édifié sur les indications du commandant Brémont et encore inachevé, mais qui, même en l'état, occupé seulement par une poignée d'hommes réfugiés à l'abri de ses murs, serait inexpugnable. Seulement, la petite garnison était en partie dehors, occupée à divers travaux. Le temps de la rassembler, et l'ennemi était là, sur la place même. Le sergent Mazucca, de la légion étrangère, et le maréchal des logis d'artillerie Lacassaigno, très vaillamment soutinrent le choc. Il leur fallut attendre une demi-heure les premiers renforts, dans une situation des plus critiques. En effet, si le fort commande de très haut la ville qu'il a charge de protéger,

ce qui devait retarder l'arrivée des troupes de secours, obligées de gravir, sous les balles d'ennemis dissimulés dans les jardins, des pentes très abruptes, il est, d'autre part, dominé en avant par des crêtes plus élevées encore que le plateau qu'il occupe. Ce fut un rude moment, et on s'expliqua sans peine, le soir, quand on les connut, les pertes qu'eut à subir la brave petite troupe : un dixième de son effectif, tant blessés que tués.

Enfin le capitaine d'Ivry parvint au pied du fort, suivi bientôt du lieutenant Guillaume avec son tabor, et du lieutenant Derville, prévenu le dernier de tous, tandis que les cavaliers du capitaine Cuny fouillaient les jardins et, peu à peu, remontaient vers les hauteurs. La lutte n'en fut pas terminée pour cela, contre notre attente. Personne des nôtres ni des autres ne voulait lâcher pied. On se fusillait à cinquante mètres au plus, et c'est à moins que cela que le capitaine d'Ivry reçut, à la gorge, une balle qui devait le tuer net, si, par miracle, il n'avait eu à ce moment la tête tournée pour donner un ordre, de sorte que le projectile traversa seulement le cou, en avant de la pomme d'Adam. Le capitaine n'en dirigea pas moins jusqu'au bout le combat, sanglant, mais admirable de tran-

quillo énergie. Le soir, j'avais l'honneur encore de dîner à sa table. Récomment pansé, il présidait, au haut bout, la tête enveloppée de son *cheich* de mousseline immaculée, alerte, de belle humeur, ses yeux bleus grésillants; et il fallait entendre de quelle verve spirituelle il contait cette dernière rencontre avec les « salopards » — un mot qui fut lancé, je crois, par M. Paul Adam, dans *la Ville inconnue*, et qui a trouvé ici une brillante fortune — et surtout la pimpante entrée en scène du lieutenant Derville débouchant, en grande tenue, dolman bleu ciel garni d'astrakan, le temps ayant été frais le matin, sur la plate-forme qu'éventait la rafale de plomb.

— Je lui dis : « Derville, mon petit, vous devriez enlever cette belle pelure. Il fait très chaud, ici. » Mais alors, tous mes « salopards », qui, jusque-là, n'en voulaient démordre et s'entêtaient à ne pas reculer, nous tirant dessus à bout portant, se disent que quelque chose de grave se passe, et que ce brillant dolman ne peut couvrir qu'un grand chef : ils lâchent pied. C'est la débâcle... Et j'ai compris, alors, le triomphant prestige de ces beaux uniformes d'autrefois...

Moi, dans ce moment, je voyais très bien ce séduisant causeur et ce brave soldat ca-

racolant au front d'un régiment de l'ancien temps, blanc et bleu, blanc et rouge, blanc et vert, ses manchettes de dentelles flottant au vent : « Messieurs les gardes, veuillez assurer vos chapeaux. Nous allons avoir l'honneur de charger !... » Un pays qui enfante, au jour le jour, des hommes pareils à celui-là, à Mazucca, à Lacassaigne, à tous leurs camarades, ce pays-là, on peut être fier d'en être.

J'avais, pour ma part, assisté au combat d'un peu loin. Je l'ai regretté. Mais, tout cela s'était produit si soudainement que je n'avais pu suivre le mouvement des tabors. J'avais pris place, au front de notre camp, aux côtés du lieutenant Oddou qui balayait de ses obus les pentes du ravin où nous voyions s'agripper, désespérément, les combattants en burnous blancs dont les balles ricochaient jusqu'à nous. L'étrange bruit qu'elles faisaient ! Deux jours après, il me sembla le réentendre, comme je traversais les jardins de Sefrou : c'était, sous les oliviers gris, une volée d'étourneaux qui prenait son essor.

On entendit encore la fusillade presque jusqu'à la nuit. Les officiers qui prirent part à cette affaire étaient unanimes à dire que jamais ils n'en virent une plus acharnée, une où l'ennemi eût fait preuve d'une plus sau-



vage énergie. Elle nous coûtait cinq morts, et nous avions quinze blessés, parmi lesquels le sergent Mazucca, dont deux encore devaient succomber aux suites de leurs blessures. Quant à nos agresseurs, des Ait Ioussi, pour la plupart, on connut plus tard les noms de quarante-trois d'entre eux qui avaient trouvé la mort en cette journée; il y avait, notamment, les deux frères de Sidi Raho, notre farouche ennemi, le « chef de guerre » qui conduisait l'attaque : l'un, Hassan, était tombé au combat; l'autre, Saïd, blessé grièvement, expira le lendemain. Si bien que de quatre frères qu'ils étaient, un seul avait péri en septembre, Raho demeure seul pour continuer son œuvre d'indomptable haine.

Si complète avait été la déroute des Berbères qu'ils avaient abandonné, en fuyant, contrairement à tous leurs usages, cinq morts sur le champ de bataille. Il fallait qu'ils eussent été terriblement talonnés. On ramena le soir à Sefrou, avec un lot de quelques prisonniers, les dépouilles de ces braves. On les exposa sur un tertre, près de la porte nord de la ville, entre notre camp et les murailles; et quand nous regagnâmes nos tentes, la nuit, nous vîmes se silhouetter sur le ciel laiteux, scintillant d'étoiles, leurs bras tendus

en des gestes strapassés, violents, arrêtés net. Un seul était calme : un gamin de quinze ans à peine, un tout petit, tout fluet, qui avait voulu, comme l'enfant grec, « de la poudre et des balles ». Son bras droit pendait le long du corps ; sa main gauche était repliée sur la poitrine ; un mince filet rouge, visible au magnifique clair de lune, rayait sa joue penchée vers l'épaule. Comme tous les autres, il était vêtu à peine de haillons sordides : c'est sous un uniforme de misère que ces gens vont au combat, quand ils n'y courent pas tout nus. Celui-là, pourtant, était un des heureux de son douar, un fils de « grande tente » de la tribu des Ait Arfa, et le lendemain, sa pauvre mère en pleurs venait offrir, pour ravoir sa dépouille, 100 douros — une somme : plus de 400 francs ! On dut lui refuser cette consolation suprême, — car la guerre, abhorrée des mères, doit être inhumaine, ou n'être pas.

Une autre chose, en dehors de l'acharnement du combat, frappe en cette aventure : comment une telle attaque avait-elle pu se produire à l'improviste, sans que rien fût venu la faire prévoir, l'annoncer ? Étant donné que nous avons, ou sommes censés avoir dans la région des amis, cette soudaine surprise était

pour confondre. Le capitaine d'Ivry n'allait pas tarder à apprendre qu'il avait été, en cette circonstance, assez proprement trahi. La veille de l'agression, quarante-huit de nos adversaires, en armes, en route vers le point de concentration qui leur avait été fixé, passaient la nuit à Bahlil, à cinq kilomètres de Sefrou. Ils ne furent pas sans y parler de leurs projets. Pourtant, le jour venu, on les laissa aller, à l'exception de huit, de pauvres diables qui n'eurent pas de quoi payer leur écot — de quoi on les punit en les venant livrer au pacha de Sefrou, sans révéler, toutefois, ce qu'il eût été pour nous si intéressant de savoir. Mais le caïd de Bahlil, Kacem, qui se dit notre dévoué, était absent ; il n'arriva de Fez que le 3, jour de l'attaque. Il put donc se laver les mains de l'aventure. Pourtant, dès le soir même, le capitaine d'Ivry lui enjoignait d'avoir à se trouver, s'il voulait se disculper de tout soupçon, le lendemain, 4, à Sefrou, à l'aube, avec deux cents hommes, afin de participer à l'opération projetée pour ce jour-là. Il fut fidèle au rendez-vous.

Tout cela est l'indice d'une situation étrange, un peu troublante. De penser que, parmi ces passants blancs qui, le matin même de l'attaque, nous dévisageaient à l'angle des rues,

dans les souks, impassibles, dédaigneux de montrer sur leur visage animosité ou sympathie pour l'étranger, nous avons croisé peut-être, en notre promenade, l'un de ceux qui, deux ou trois heures plus tard, nous tiraient dessus, trouaient nos tentes et brisaient nos verres, cela incite à des réflexions. Sefrou, cette petite ville quelconque d'aspect, juive en grande majorité, est en réalité assez inquiétante. Chacun des israélites de son Mellah, ou à peu près, est le correspondant, l'associé d'un ou plusieurs Berbères de la montagne avec qui il entretient des relations d'amitié, non désintéressées, bien entendu. Il les héberge quand ils viennent à la ville ; il est leur fournisseur habituel, et, éventuellement, leur recôleur après quelque fructueux pillage. Pour qui faisaient des vœux ces hommes en calottes noires, désertant leurs échoppes, ces femmes aux voyants atours qui suivaient des terrasses les péripéties du combat du 3 janvier ? L'énigme ! Il ne se passe rien, à Sefrou, que, par ce canal, l'ennemi qui nous guette n'apprenne vite. Au cours des marches et contre-marches que nous avons accomplies dans la région, à une ou deux reprises nous avons eu la preuve que les dispositions du départ, nos formations de route étaient con-

nues d'avance, et autrement, sans doute, que par les feux allumés aux flancs des collines. Mais par quel intermédiaire ? Voilà qui déconcerte, et seuls des efforts intelligents, persévérants, du temps, et aussi quelques coups de force, nous assureront de la neutralité, bienveillante ou non, des hôtes du Mellah de Sefrou, comme de la résignation de leurs associés de la montagne.

Le lendemain de cette journée du fort Prioux, le 4, à cinq heures du matin, nous étions en selle. La sotte agression des Ait Ioussi et de leurs amis avait eu pour effet de précipiter la démonstration que projetait le capitaine d'Ivry, et qui avait pour but de lui « donner de l'air » autour de Sefrou. Si nous avions tous assez peu dormi, réveillés sans bruit à quatre heures, le capitaine, lui, ne s'était pas même étendu. J'aurais voulu, pourtant, que vous vissiez, quand je le rencontrai, l'allure de ce blessé, plus vivant, plus élégamment crâne que jamais !

Je n'ai pas souvenance d'avoir vécu un plus merveilleux matin. Le ciel était d'une ineffable pureté. Vénus y pointait, radieuse, au-dessus des remparts crénelés de Sefrou, versant tout droit ses rayons pâles sur le tertre où gesticulaient, figés, les cinq cadavres.



Quand, l'instant d'avant la mise en marche, les troupes furent réunies, immobiles sur les rangs, un silence religieux plana. Un ordre sévère interdisait aux soldats de chanter, comme ils font d'ordinaire, l'invocation à Allah ou à Mouley Idriss, cette psalmodie pareille à une supplication lancée du fond de l'abîme que j'avais entendue bien souvent déjà, depuis le jour où mes muletiers la gémissaient dans la tristesse du crépuscule, à Larache, et qu'ils psalmodient aux moments où la vie les inquiète, leur apparaît plus âpre et plus menaçante. Mais, comme, à travers un défilé sinueux, hérissé, propice aux trahisures, nous arrivions au premier plateau, un chant religieux, de la ville assoupie encore, s'éleva jusqu'à nous : les muezzins, du haut des minarets de Sefrou, lançaient leur appel à la prière matinale, longue et mélancolique clameur, rythmée comme un balancement de cloches, éveillant en nos cœurs à nous, au moment de ce départ pour la problématique aventure, le nostalgique ressouvenir des angélus lointains.

J'e me retournai pour écouter mieux : derrière nous, dans la clarté limpide de la nuit, tout n'était que blancheurs candides, la cauteleuse petite cité, les tentes que nous quitions, et, tout au loin, à l'horizon, les cimes des mon-

tagnes des Beni Ouaraïn, couronnées de neiges fraîches tombées.

Par instants, au sommet d'une crête, un groupe de nos cavaliers d'avant-garde apparaissait en silhouettes sombres sur l'azur lunaire. Alors c'étaient, retrouvées, d'autres très anciennes sensations : l'écran bleu du Chat Noir, et, sur ce fond de mystérieuse clarté, le défilé épique des inoubliables escadrons de Caran d'Ache, grand artiste, décidément, puisqu'il évoqua, avec une force et une vérité qui les devaient graver pour toujours dans les mémoires, ces héroïques visions de guerre.

Nous allions vers l'Ouest. Notre démonstration avait pour but la zaouïa de Kandar, juchée sur un piton au flanc du djebel Kandar, à une dizaine de kilomètres de Sefrou. C'est un foyer permanent d'agitation, que cette pieuse maison, et nous n'avons guère de pires ennemis que ses hôtes, affiliés à la zaouïa de Kenatsa, près de Colomb-Béchar. Ce sont, toutefois, des ennemis prudents. Il n'était douteux pour personne qu'ils eussent trempé fortement dans la préparation de l'attaque du fort Prioux. Mais, le coup fait, et bien décidément manqué, ils s'étaient sagement conflués derrière leurs murs. Nous ne les

rencontrâmes point ce matin-là et ne devions non plus les rencontrer dans nos randonnées ultérieures. Pas plus qu'eux ne se montrèrent les Ait Ioussi, ni les Ait Ainagen, ni aucun de leurs amis que nous cherchions.

Arrivés à 9 heures devant la zaouïa, très hautaine d'allures, à distance, égayée d'un beau toit vert — couleur sainte ! — nous la trouvâmes calme, comme endormie. Nous en étions à portée de canon, et quelques obus... Il n'y eut pas un seul coup de feu tiré. Après une demi-heure de halte, nous revenions vers le territoire des Ait Ainagen, puis rentrions à Sefrou sans avoir, en cette promenade militaire de vingt-cinq kilomètres environ, croisé âme qui vive. Pourtant, de place en place, des feux allumés, hors de notre atteinte, nous indiquaient que, de chacune des hauteurs, nous étions épiés.

Cependant nous ne pouvions demeurer sous le coup de l'insulte. Encore que l'assaillant eût éprouvé un échec grave et qui devait le laisser assez déprimé, à en juger par son attitude au lendemain du combat, il nous fallait lui montrer, par des représailles assez rudes, par quelques exécutions équitables, que nous avions et la volonté et la force d'en

finir, quand il nous plairait, avec ces perpétuelles hostilités. Il importait que Sefrou, sans cesse sur le qui-vive, pût goûter enfin quelque repos. Le commandant Brémond le comprit et fut assez heureux pour faire partager son opinion au général Dalbiez, qui commande à Meknès les forces françaises. En quelques heures, grâce au télégraphe sans fil qui joua sans relâche entre Féz, Meknès et Sefrou, une action d'ensemble fut arrêtée ; puis, tandis que le général se mettait en route par les pistes les plus directes, le commandant, rassemblant toutes les troupes chrétiennes dont il pouvait disposer et ne laissant à la garde de la capitale qu'un insignifiant détachement, gagnait Sefrou dès le 5. Notre mehalla, ainsi grossie, quitta l'emplacement qu'elle occupait depuis son arrivée, pour aller camper au sud de la ville, au delà des jardins. Le 8, enfin, le colonel Gafiot amenait de Dar Debibagh, le camp français de Féz, un contingent de tirailleurs qui se joignait, au camp installé au nord de Sefrou, à la colonne Dalbiez. Tout cela réuni composa un corps de quatre mille hommes, avec canons, capable de parer sans grands risques à toutes les éventualités.

Et d'abord, le premier acte du comman-



dant Brémonci, au débotté — avec cette énergie et cette décision qui sont deux de ses qualités maîtresses, avec, aussi, cette connaissance de la psychologie indigène qu'il a acquise à force de fréquenter, plus souvent en face que coude à coude, les Marocains — fut de faire arrêter et de confier aux soins du pacha de Sefrou, en attendant son transfert à Fez, le *khalifa*, le lieutenant du caïd Kacem, coupable de la trahison que l'on sait. En même temps, Bahlil, malgré que ses deux cents hommes eussent fait bonne contenance au cours de la sortie du 3, moitié à l'avant-garde, moitié à l'arrière de notre petite colonne, était frappé d'une amende de cinquante moutons, qui fut payée sans trop de mauvaise grâce.

Le 10 février, à sept heures du matin, nous levions le camp de Sefrou. L'aube d'un jour splendide se levait. La ville, derrière nous, parmi ses oliviers, semblait une blanche cigogne au nid. De l'allégresse était partout éparse dans l'air. Par tous les pores on savourait la joie de vivre. Quo si l'on m'eût demandé à ce moment quel était le plus beau spectacle que pût contempler l'œil humain, j'aurais, sans hésiter, répondu : « La guerre — oh ! petite guerre, je sais, mais avec sa part de hasards, tout de même, qui double le prix



de la vie — la guerre dans un calme et noble paysage, par une aurore ensoleillée ! »

Nous nous en allions vers l'inconnu. En deux ou trois heures de marche, nous allions gagner un pays où jamais nul Européen n'avait mis le pied, un pays que nulle curiosité étrangère n'avait violé encore.

Nous suivions, vers Mezdra ej Jorf et la vallée de Chorhana, des pistes visibles à peine, tantôt à flanc de coteau, tantôt au fond de ravins, coupant au plus court à travers des champs pierreux, ingrâts, et cultivés pourtant, où germaient, d'un vert tendre, les premières orges. De l'eau partout, en ruisselets, en oueds, murmurante, cascadante, plus loin presque endormie, toujours admirablement répartie, distribuée en tout sens, à volonté, par des *séguias* primitives, mais savamment tracées. On nous vante à tout propos l'art souverain des Romains à irriguer les champs qu'ils défrichaient. Ils me semblent avoir laissé, en cette Mauritanie Tingitane, des élèves pas trop indignes d'eux.

Avec nous, parfois à notre tête, parfois à gauche, parfois à droite, s'attardant, puis nous dépassant au galop de son cheval bai brun, sellé et harnaché d'amarante, marchait le représentant du sultan à la mehalla, Si Mo-

ammed ould Bouchta el Bagdadi, un vrai guerrier, un brave, dont la réputation de vaillance s'étend au Maroc entier, et que venait de distinguer la croix de la Légion d'honneur. Étrange contraste, entre ce survivant des mehallas chérifiennes d'autrefois, cavalcadant à la tête d'une escorte de caïds et d'amines, d'hommes de poudre et d'hommes de plume, superbe en ses draperies blanches qu'éclairait, aux fraîcheurs du matin ou du crépuscule, un burnous noir ou brun, et cette armée nouvelle en quelques mois formée par nos officiers, vêtue de bleu marsouin, disciplinée déjà, toujours brave et gardant ses qualités de race, mais d'une bravoure plus réfléchie, plus sage et mieux employée !

Le pays, cerné au loin de monts bleus ou mauves, était rude, hérissé de cotéaux rocheux, de pitons chauves, en tout sens raviné, sillonné de couloirs prêts à abriter toute embuscade. Sans incident notable, pourtant, nous arrivâmes à l'étape où les camps se devaient installer.

Depuis que nous avons passé l'oued Cheghli et le col qui le domine, nous cheminons en terre ignorée; les cartes, ici, sont vides, ou meublées à peine d'incertaines lignes, et nos deux topographes, le lieutenant Dutheil pour

la colonne française, le maréchal des logis chef d'artillerie Guerraz, de notre côté, avaient de quoi s'occuper. Nous étions maintenant chez les Aït Hali, fraction des Aït Ioussi. On se tromperait d'ailleurs étrangement, si l'on imaginait ces diverses tribus cantonnées dans des limites géographiques précises, vallée, cirque ou massif montagneux. Certaines essaient en ilots au milieu d'autres plus importantes, sans qu'il soit toujours bien possible, au passage surtout, de les reconnaître.

Nous devions camper chez les Aït Daoud, fractions eux-mêmes des Aït Hali. Ils occupent, à mi-hauteur, sur la colline, une position fort imposante : vers le Nord, une petite kasbah grise, basse, sans prestige ; au Sud, une autre, toute fauve, énorme, défendue de murs respectables. Tous ces villages — et cela est bien révélateur des mœurs du pays — sont ainsi établis à l'abri de remparts, généralement une enceinte rectangulaire, flanquée aux angles de quatre tours carrées, comme le romantique Bivar, et divisée, à l'intérieur, autour d'une cour centrale, en une multitude de recoins bizarres où l'on n'arrive que par une suite de tortueux corridors. On sent planer sur ces refuges la perpétuelle menace, la frayeur du sac, du pillage et des égorgements.

Triste patrie, où la terre est rebelle au soc, où les hommes sont hostiles ! Et l'on nous y accueille à coups de fusil, nous qui pourtant venons porter ici un peu plus de paix, de douceur, de bien-être ! Et il nous faut, hélas ! nous imposer par la force !

Cependant, nous arrivions à peine que nous voyions descendre de la kasbah fauve, sur les pentes verdies d'herbe rase, un petit groupe d'une vingtaine d'hommes : Aït Hali et Aït Daoud venaient faire leur soumission. C'étaient, à ce que nous pûmes voir, d'assez pauvres diables, loqueteux et sales. Toutefois, ils ne marchandèrent pas quand on leur eut fixé le prix de la paix : une amende de quatre cents moutons ou chevreaux, de huit bœufs, plus de l'orge et du bois. Un moment après, poussé par des spahis, des tirailleurs, de nos soldats chérifiens, happé au passage par les Sénégalais du général Dalbiez, tout le bétail de cette rançon, rassemblé comme par enchantement, affluant de tous les vallons, dévalait vers nous, apeuré. Le camp s'emplit de hélements plaintifs, pareils à des sanglots d'enfants, de râles brefs de bêtes qu'on égorge. Les parlementaires, tête basse, accablés, s'en retournaient vers leurs montagnes — à part trois qu'on retenait comme otages. J'étais

loin, maintenant, de l'enivrement du départ, alors que, grisé par cette aube glorieuse qui magnifiait tout, je rêvais victoires et conquêtes. Tombé avec la bise aigre du couchant du ciel soudainement éteint, des monts que gagnait l'ombre, un souffle de pitié passait sur moi et me glaçait; et à cet émoi passager, je connus que je n'avais pas l'âme foncièrement héroïque. Hélas ! on s'endurcirait vite !

D'ailleurs, le commandant Brémont, pour sa part, se montra brave homme, et quand on eut prélevé ce qui était nécessaire pour nourrir son monde jusqu'au lendemain, il ordonna qu'on renvoyât ce qui restait de moutons et de chevreaux.

A sept heures, le lendemain matin, nous abandonnâmes cette pacifique vallée de Chorhana, nous en allant vers Aioun Snane. Après deux heures de marche point trop malaisée, ayant pris, à notre droite, en contre-bas du djebel Amekla, un petit col tout embaumé de l'odeur du thym, nous arrivions devant un groupe de quatre kasbahs plantées au bord de l'oued Amekla. Toutes étaient désertes. Leurs hôtes, se sentant sans doute la conscience peu tranquille, n'avaient pas jugé bon de nous attendre. Cette fuite seule eût révélé leurs



sentiments, s'ils ne nous eussent été connus d'avance. Les exécutions allaient commencer ici.

A la colonne Dalbiez, qui marchait parallèlement à nous, à notre gauche, revenait le soin de détruire la kasbah Amekla, la plus grande des trois, et d'une autre voisine ; à nous échéait la tâche de régler le sort des deux dernières, qui appartenaient aux Aït Meskine. Ce ne fut pas chose aisée. Le lieutenant d'artillerie Maréchal eut fort à faire contre ces murs en pisé, construits par pans énormes dans des coffrages de bois, que l'obus troue sans les ébranler, que les cartouches de dynamite ne font que fendiller d'abord, et n'éventrent qu'à la troisième ou quatrième charge. Enfin, on vint à bout de ces bastilles de si mauvais caractère. Les mines du génie français alternaient avec les nôtres. Leurs coups sourds roulaient en longs échos dans les vallons. L'incendie acheva ce qu'avaient commencé les explosifs. Les ustensiles familiers, les charrues barbares au long mancheron rugueux s'entassèrent sur les réserves de bois, de feuillages et de paille, en des brasiers dont les flammes pourpres, les fumées légères, montèrent en capricieuses volutes dans l'azur tiède. Mais ce fut en vain que, de leurs baïonnettes,

les soldats sondèrent le sol dans l'espoir d'y trouver les dalles des silos où s'entassaient les provisions. Pour des découvertes de ce genre, on ne peut compter que sur quelque miraculeux hasard, — ou sur la trahison.

Quand nous arrivâmes, pour y déjeuner, au gué de l'oued Anekla, une cinquième kasbah flambait dans la plaine, celle de Mimoun ou Haddo : l'avant-garde de la colonne française, qui nous avait précédés, y avait bouté le feu.

Notre halte fut courte, car le général voulait, en cette journée, en terminer avec le repaire de Sidi Raho, et à peine entamions-nous les premières bouchées, sans hâte, car nous escomptions une plus longue pause, le clairon sonna. A marche forcée nous gagnâmes le plateau d'Aioun Snane, choisi comme emplacement du camp. Le capitaine d'état-major de Lesparde eut juste le temps d'indiquer aux labors leurs places; puis, laissant aux camarades de l'arrière-garde, aux gens du convoi, le soin de dresser nos tentes, nous nous remîmes en route vers notre objectif.

Il y avait là, devant nous, à deux kilomètres, un groupe de quatre kasbahs, une grise, une jaune, une autre enluminée par le soleil d'orangé, et, tout au fond, dominant les autres,

au delà d'un champ d'orge d'un vert opulent et tendre de pelouse anglaise, celle de notre farouche ennemi, de Sidi Raho, d'un rouge sombre, se confondant avec la montagne d'ocre dressée derrière elle.

Il nous fallut près de deux heures pour en finir, deux heures pendant lesquelles les détonations des cartouches de dynamite ou des obus à mélinite se répercutèrent au loin, et les flammes, avivées par un vent coupant venu des montagnes des Aït Serouchen, encapuchonnées de frimas, s'échevelèrent en mèches vermeilles. Nous avions la charge des trois kasbahs les plus à droite — dont une dépendait aussi de Raho, une autre étant aux Aït Arnine — plus d'un petit marabout que le commandant Brémond fit respecter, quoiqu'on y eût trouvé, accumulés comme en un lieu d'asile, un bon lot de douilles de cartouches prêtes à être rechargées, maintes réserves, divers ustensiles, des charrues, et les débris d'un uniforme militaire. A la colonne française fut réservé le privilège d'exécuter Sidi Raho et deux autres petites kasbahs qu'on n'aperçut qu'une fois dessus. Le général Dalbicz, avec son état-major, suivait, du haut d'un mamelon, l'opération vengeresse, et Bouchta el Bagdadi, plus que jamais imposant et décoratif, dans ce

cadre de dévastation, au milieu de son escorte de burnous, allait de l'une à l'autre, regardant passer la justice du sultan.

Bien entendu, nos deux groupes ne s'étaient pas mis à l'œuvre sans se faire soigneusement garder. Sage précaution, car à peine nos cavaliers arrivaient-ils sur les hauteurs embroussaillées de genevriers, que des coups de feu les accueillait : un parti de cent cinquante cavaliers conduits, on l'apprit plus tard, par Akka ou Lhassan, le meilleur lieutenant de Sidi Raho, nous guettaient, prêts à défendre la demeure du chef. Leur résistance fut brève. Dès le début de l'engagement, le cheval d'Akka fut tué sous lui. Ce fut le signal de la débâcle ; la bande entière disparut, en tirillant encore, dans les bois qui couvraient l'autre versant de la montagne.

Vers six heures, non sans avoir vu encore s'allumer au fond de la vallée deux incendies, plus ardents, plus sinistres dans les demi-ténèbres du couchant, nous rentrions au camp, dressé en notre absence. Il flamboyait. Du bois razzé dans les kasbahs on avait allumé, à profusion, de grands foyers qui exhalaient dans l'air des parfums de cèdre. Là-bas, la kasbah de Mimoun ou Haddo, s'éteignant enfin, ne laissait plus monter dans l'air serain

qu'un panache pâle, pareil à celui d'un âtre. En ce soir embaumé d'une journée fatigante, le précaire home de toile nous parut plus que jamais délicieux.

On avait, paratt-il, songé d'abord à gagner, de ce camp d'Aioun Snane, situé au bord de la route du Tasselt, la kasbah de Mouzzar — ou Immouzzar — où nous avions affaire encore. Mais la difficulté de se ravitailler, je crois, le besoin, aussi, de donner aux troupes un peu de repos, après une expédition vraiment très dure, décidèrent le général Dalbiez à revenir vers Sefrou. En route, au surplus, nous avions encore un compte à régler. A six heures et demie — c'était le vendredi 12 janvier — nous étions en marche, par des chemins ardues où les chevaux comme les hommes fatiguaient énormément, gagnant péniblement une colline après l'autre et surveillant avec d'innombrables précautions nos entours.

C'est du haut d'une côte abrupte, étoilée çà et là de minuscules jonquilles blanches et de crocus frileux où j'avais suivi le lieutenant Guillaume, chargé d'un service de flanc-garde, que je vis brûler la kasbah de Mezdou. Elle subissait pour la seconde fois l'injure du feu. Déjà, en septembre dernier, le général Dalbiez et le commandant Brémond, dans



des conditions analogues, lui avaient rendu visite, avaient ébréché ses murs, éventré ses tours. La leçon n'avait pas suffi. De nouveau, depuis quelques semaines elle était devenue l'un des points de concentration des rebelles. Située à proximité de Sefrou, elle constituait pour cette ville une menace continue. Juchée, comme un vieux burg du Rhin, au sommet d'une falaise assez hautaine d'aspect, c'était l'aire d'où, au premier signal, pouvaient fondre les rapaces. On la traita cette fois de telle sorte qu'elle doit demeurer pour de longs mois hors d'état de nuire. C'était la quatorzième, si j'ai bien compté. Mais je n'hésais pas me lasser de les dénombrer toutes.

Nous rentrâmes au camp vers une heure, pour déjeuner, cependant que les cavaliers du capitaine Cuny et du lieutenant Poissonnier « dragonnaient » un peu vers la zaouia de Sidi Youcef qui couronne, au sud-est de Sefrou, une « dent » imposante, et se faisaient livrer l'orge et les provisions que les Aït Aouine de Mezdou avaient placés sous la fallacieuse protection du saint.

Après un pauvre jour de repos, nous repartions, le 14, à six heures et demie, vers la berbère Immouzzar, que les Arabes nomment

Mouzzar, cette fois : « une zaouia grande comme Sefrou », racontaient nos humbles compagnons de route.

La colonne Dalbiez, ce jour-là, allait suivre une route et nous une autre. Notre convoi prenait, par la plaine, un troisième itinéraire moins rude que le nôtre. Or, comme je n'entendais, depuis deux jours, que vanter les mérites de la « grosse colonne », quo j'avais pu apprécier, *de visu*, les excellents résultats de l'apparition en masse, dans le pays le plus belliqueux, d'une force imposante, puisque, grâce à notre seul nombre, sans tirer un coup de fusil, nous avons pu accomplir l'efficace tournée que je viens de conter, j'éprouvai de ces dispositions nouvelles quelque surprise.

A l'oued Aggaï, presque dès le départ, nous faisons sauter une kasbah des Ainagen. Elle était déserte, toujours. Seul s'y était obstiné un vieillard qui, plutôt que de quitter son foyer, demandait qu'on l'ensevelit sous ses ruines. Le lieutenant Maréchal le dut faire emporter de force.

Vers dix heures et demie, nous arrivions en vue de la kasbah d'Att Dalia. Elle était encore de celles qu'il importait de supprimer, pour l'exemple. Mais, sur la foi de renseignements imprécis — car nous étions ici, de nouveau,

en une contrée inexplorée — on l'avait crue plus rapprochée. A travers des terrains en tous sens ravinés de précipices, hérissés de pointes comme un collier de dogue, abrupts à décourager les plus endurants, nous ne pouvions songer à l'atteindre. Il y eût fallu la journée entière, et nous avions avec le général Dalbiez un rendez-vous précis à Sidi Abd el Ouahad, pour camper.

Il fallait se borner à canonner. Le commandant fit mettre en batterie une de ses pièces. Un premier obus partit en sifflant. D'une crête assez voisine, où rien ne faisait supposer une présence quelconque, un enfantin coup de fusil répondit, puis un second au second obus : nous étions « accrochés », et le combat s'engagea vite entre les cavaliers lancés en avant et un ennemi blotti dans des broussailles touffues, embusqué derrière des rocs. Il fut acharné. Tandis que la première pièce se détournait de la kasbah fumante, une seconde lui était adjointe. A elles deux elles balayèrent tour à tour les replis accessibles du terrain. L'ennemi ne cédait que pied à pied. Un moment, sur le bord d'un monticule d'où partait une fusillade nourrie, un cavalier se montra à découvert, sorti on ne sait d'où, jailli, eût-on dit, d'une trappe. Il était en plein

dans le champ de tir, campé là comme un but, immobile, insultant. Tant d'audace et de folle bravoure méritaient des honneurs spéciaux : la pièce fut pointée sur ce paladin sans peur. Il nous semblait que les obus tombaient presque à ses pieds. Il ne bougeait toujours pas. C'est ainsi que naissent les légendes d'invulnérabilité. Au troisième projectile seulement il tourna bride, atteint, peut-être, et lentement disparut derrière un pan de roc découpé à angle vif, ainsi qu'un portant de théâtre, à l'abri duquel les siens nous fusillaient.

Nous demeurâmes plus de deux heures là. Sans doute n'avions-nous en face qu'une poignée d'assaillants, une partie des gens que, depuis le début, nous chassions devant nous vers la montagne. Mais le terrain était si admirablement propice à cette guérilla ! Il était évident qu'ils ne s'arrêteraient qu'à bout de munitions. Les nôtres, d'ailleurs, ne voulaient pas céder non plus, et il fallut que le commandant Brémond usât de toute son autorité pour faire rentrer une dernière *mia*, une compagnie qui s'obstinait contre deux ou trois acharnés.

Nous avons eu, en cette affaire, deux morts, qu'on ramena : un cavalier et un fantassin, un adolescent, presque un enfant, sai-



gné, à la lettre, par une balle qui lui avait coupé l'artère fémorale, — plus deux blessés.

Un peu plus loin, une dizaine de Berbères se présentaient pour demander l'aman. Ils amenaient avec eux un misérable petit veau, auquel ils s'apprêtaient à couper les jarrets, selon le rite. Le commandant leur interdit cette brutalité. C'étaient des Ait Sidi Mimoun, dépendant de la zaouia de Kandar et administrés virtuels de El Amouri, khalifa du pacha de Sefrou. Mais El Amouri, qui nous accompagnait, fidèle, en toutes ces opérations, refusa de les reconnaître, arguant qu'ils ne s'inclinaient vraiment devant son autorité que lorsqu'elle s'appuyait sur quelques mille fusils. On en garda quelques-uns comme otages.

Dans le même temps, une nouvelle plutôt inquiétante nous parvenait. Le général Dalbiez, de son côté, avait été attaqué vers onze heures du matin, en même temps que nous, à peu près à cinq kilomètres environ au sud du col de Beni Mellah, par une bande sensiblement égale en force à celle à laquelle nous avions eu affaire, et non moins bien embusquée. Pendant une heure le canon avait tonné, et l'infanterie, peu à peu, avait occupé les crêtes. La colonne s'en tirait avec cinq blessés. Elle avait lancé plus de deux cents



obus. Mais cet événement avait décidé le Général à gagner Immouzzar au lieu de camper à Sidi Abd el Ouahad, comme il en avait l'intention. Il faisait prévenir de cette décision le commandant Brémond.

Il était alors tout près de quatre heures. Nous étions à quatre grandes heures d'Immouzzar, que le Général devait précisément atteindre en ce moment. Nous ne pouvions guère conserver l'illusion de le rejoindre dans la soirée. Et nous étions sans convoi, c'est-à-dire sans campement, sans vivres, Enfin, marchons toujours !

Par un étroit couloir qui allait s'élargissant en vallon, nous atteignîmes la plaine, — la grasse plaine du Saïs, au fond de laquelle est allongée Fez. Elle nous apparut soudain, entre deux pentes molles, plate, luxuriante, déjà à demi voilée d'ombre. Mais la voluptueuse capitale, au loin, rayonnait au soleil, inaccessible, hélas !

La nuit vint. Nous eûmes tout juste le temps de gagner Sidi Abd el Ouahad où, décidément, seuls fidèles au rendez-vous, au beau « topo » qu'on nous avait remis la veille et qui indiquait, avec les marches des colonnes, ce lieu de campement, nous devions bivouaquer. La kasbah flambait. Des meules qui

se consumaient répandaient au ras de terre d'acres fumées. De grands arbres nus, asiles, l'été passé, de quelques nichées de cigognes, gesticulaient dans un ciel tout à coup voilé, lourd de menaces.

Les soldats déplièrent, assemblèrent leurs petites tentes en accents circonflexes, qu'ils portent avec eux. Nous les regardions faire, non sans envie !

L'air était glacial. Le commandant permit, par exception, qu'on gardât des feux toute cette nuit, qui s'annonçait très âpre. On alluma des feuilles de palmiers nains, et ces pauvres flambées nous donnèrent un moment l'illusion qu'il ne faisait pas trop froid. Et tout ce bois, non loin de nous, qui achevait de se consumer ! et toute cette paille, alors que ni nos chevaux, ni nos mules n'avaient rien à manger !

Chacun s'arrangea comme il put, qu'on des couvertures, quelques poignées de paille arrachées à des tas pas trop entamés encore par la flamme. On s'allongea sur des bâts, des selles, des caisses de munitions, voire des affûts, comme dans les épiques lithographies de Charlet ou de Raffet. J'eus, pour ma part, la bonne fortune de partager avec le lieutenant Metzinger une tente de soldats glanée

je ne sais où, un de ces « tombeaux » dont le nom seul donne des accès de nerfs aux âmes sensibles de la presse parisienne. Si nous devions nous résigner à dîner par cœur, nous allions du moins sommeiller à l'abri, et, dès sept heures, blottis dans des couvertures de cheval, des burnous, nous n'eûmes pas même un frisson de convoitise quand un très spirituel et charmant capitaine s'en vint, narquois, dans l'espoir d'éveiller en nous un désir, évoquer au-dessus de notre toit précaire des fumets de soupe au vermicelle. Nous n'aurions pas changé nos places pour la sienne. Qui dort dit. Nous reposâmes de bon appétit.

A cinq heures et demie, réveil. A six heures et demie, en route. Un quart d'heure plus tard, nous franchissions l'incertaine frontière qui sépare les Ait Ioussi des Serouchen.

Immouzzor, où nous arrivâmes vers neuf heures par un chemin scintillant de glace, était occupé, exécuté, dompté. Les sons d'un tambourin, épave du pillage, vinrent égayer ma lente, tandis que je me réconfortais.

Cette exécution fut la plus décisive de toutes. Surpris par la brusque arrivée du Général, les Berbères s'étaient enfuis en déroute. Ils avaient laissé là toutes leurs provisions,

des fusils, une centaine. Ils avaient oublié jusqu'à un lot de femmes, des vieilles, ridées, édentées, pitoyables.

La kasbah, que nous visitâmes dès que nos faims se furent un peu calmées, était de toutes celles que nous avons rencontrées la plus considérable. La plus curieuse aussi. Sans avoir l'importance que lui prêtait l'imagination de nos soldats, et fort éloignée d'être « aussi grande que Sefrou », elle devait abriter cependant une population nombreuse. Des souterrains énormes, des grottes profondes se creusaient en tous sens au-dessous de ses murailles. On y trouva, autour de foyers encore chauds, des jarres de beurre, du maïs, maintes denrées. Des abeilles, aussi étourdies du désastre que les vieilles femmes qui jacassaient à la porte avec des tirailleurs, en mangeant le couscous de midi, bourdonnaient tout autour de leurs ruches éventrées, creusées dans des troncs de palmiers. Un chien en peine errait, chassé à coups de pierres. A la pioche, en manière de récréation, des soldats démolissaient les murs dont la dynamite n'avait pu avoir raison. Des sapeurs détournaient vers les souterrains, pour les inonder, les séguias savamment distribuées à l'entour du village. C'était la ruine totale. Le



marabout seul avait été épargné et, au milieu de ce désastre, le saint patron du lieu, Sidi Mohammed ben Kacem, dormait en paix sous un beau poêle de pourpre semé, ainsi qu'une écharpe japonaise, de papillons blancs et noirs, aux ailes grandes ouvertes, comme échappés des doigts de Psyché : l'esprit seul trouvait grâce devant la force.

Dans l'après-midi, le capitaine Le Glay, chef du poste d'El Hajeb, prévenu par radio-télégramme de notre raid, arrivait à la tête de son tabor. Il avait fait la route sans trop de difficultés. Il amenait même un important butin, des troupeaux que la colonne Dalbiez, sortie en partie dès le matin, avait repoussés vers lui sans le savoir. Quelques jours auparavant, d'ailleurs, réduit à ses seules forces, le capitaine était venu déjà non loin de là. Mais, pour la première fois, les deux postes de Sefrou et d'El Hajeb, ces deux guetteurs d'avant-garde, se donnaient la main. C'était une date.

Notre rentrée fut calme. Le 16, nous étions à Sefrou, bien avant la nuit. Nous devions malheureusement y retrouver la pluie. C'était merveille qu'elle nous eût fait si longtemps grâce. Elle abrégéa, par force, le séjour du général Dalbiez et de la mehalla Brémond.



Avec elle, dans ces contrées difficiles, rien à faire : c'est l'inaction, c'est l'impuissance. Tout le monde se terre. On n'eut pas même le loisir d'attendre, pour recevoir leurs soumissions, les gens auxquels on avait donné rendez-vous. Le 18, sous un déluge, les deux colonnes rentraient à l'oz, les soldats du Général au camp français de Dar Debibagh, les labors chrétiens dans leurs *kechlas*, leurs casernes respectives.

Malgré ce départ précipité, que l'ennemi, du moins, n'avait pu attribuer à la faiblesse, étant donné les rudes atteintes que nous venions de lui porter, on attendait de ce raid d'excellents résultats.

C'était d'abord, de l'avis des meilleurs juges, la tranquillité assurée à Sofrou et à sa région pour trois mois au moins, pendant lesquels la sage politique du commandant Brémond et du capitaine d'Ivry allait pouvoir faire œuvre utile et obtenir de plus durables avantages.

D'autre part, cette opération, effectuée avec des risques si minimes qu'à peine vaudrait-il la peine d'en parler, semblait démontrer l'inanité des craintes qu'on avait un temps conçues à l'endroit du « péril berbère », et des difficultés que nous aurons à pacifier ces contrées. Le commandant Brémond, commentant de-

vant moi la situation, rappelait fort à propos la fable du bon La Fontaine, *le Chameau et les Bâtons flottants* :

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien.

Il en est ainsi, disait-il, des terribles Berbères. Avec une force suffisante, de la décision, quelque brutalité, au besoin, dans les premiers coups, on leur aura vite fait comprendre la folie de leurs velléités de résistance. Il se résigneront. Evidemment, on ne saurait empêcher quelques exaltés de risquer, de ci, de là, le coup de feu, de tendre des embuscades. Il y a, tout au fond, dans ces manifestations chevaleresques, plus d'ostentation que de foi réelle. Néanmoins, il serait imprudent, il faut y insister, d'aventurer, au début surtout, dans ces rudes montagnes, de petits paquets. J'incline encore à croire que, groupés, le 14 janvier, comme nous l'étions dans la première marche, nous eussions sans doute évité l'attaque que nous essayâmes.

Plus tard, des postes très rapprochés, pas très nombreux, imposant aux Berbères la certitude que, tout de bon, nous sommes décidés à nous installer dans leur pays, à y demeurer, suffiront, avec l'aide de colonnes mobiles se montrant beaucoup, frappant rapi-

## AU MAROC

dément, donnant l'impression d'une activité toujours prête à assurer vite un ordre durable. Viennent au Maroc un chef qui sache ce qu'il veut et qui ait l'autorité nécessaire pour faire exécuter sans discussion et sans faiblesse ses décisions, et de Fez à Marrakech l'œuvre française sera bientôt accomplie. Les plus grosses difficultés que nous ayons à redouter surgiront, croit-on, quand il s'agira de réaliser la jonction avec la Moulouya. Encore, en est-on bien sûr?

Je ne voudrais pas mettre à ce chapitre le point final sans dire quel souvenir durable, ému, je conserverai de ces quelques jours de vie aux camps; quelle sincère estime j'ai conçue, de les voir à la tâche, pour le commandant Brémond et ses collaborateurs, pour tous ces admirables officiers de la Mission militaire, pour l'œuvre patriotique, méritoire et féconde qu'ils ont accomplie au Maroc, et quelle inaltérable gratitude je leur garde pour les bonnes journées qu'ils m'ont fait vivre. Ils m'ont accueilli, dès le début, en camarade. C'est un ami qui les a quittés.

Et vous, enfin, soldats aux masques de bronze, cavaliers rouges, fantassins bleus, si dociles, si disciplinés qu'on s'en émerveille; si alertes, si endurants quand vous dérouliez

vos longues files par ces ravins inquiétants, par ces sentiers arides ; si crânes au feu, aussi, une voix plus autorisée que la mienne — celle du général Dalbiez — a dit en quelle estime on doit vous tenir désormais, et, après cela, mon suffrage serait pour vous sans prix. Du moins, je vous jure que le *capitaine Souërat* — « le capitaine Image » — comme vous m'aviez, paraît-il, nommé, à cause de l'éternel appareil photographique brimbalant à mon épaule, n'oubliera pas de longtemps les libres heures où il partagea un peu vos fatigues.

## X

### Derrière un fanion bleu.

Voilà tout juste un an que nous sommes installés à Fez : le 21 mai 1911, M. le général Moinier, à la tête de sa colonne, arrivait sous les murs de la capitale chérifienne. Depuis cette date mémorable, qu'avons-nous fait ? Quelle entreprise avons-nous posée sur cette terre tant et si longtemps convoitée ? En quoi se résume l'œuvre française ?

A peu de chose, en fait.

Je n'irai pas jusqu'à reprendre à mon compte cette parole qu'on m'a quelquefois répétée sur la route : « On n'a rien fait, rien ! rien ! rien ! » Mais enfin, peut-être aurions-nous pu faire mieux et davantage.

Notez que je ne suis pas homme à regretter qu'on n'ait pas, immédiatement, et après les coups de semonce, mis tout à feu et à



sang. Il me souvient, en ce moment même, de ce soir de décembre où je fus, en quelque sorte, victime moi-même de la guerre brutale. Rien n'est moins fait pour pousser à la violence. C'était à la dernière étape avant l'ez. Nous avions, touté une rude journée, soupiré après le gîte. Enfin, nous y arrivions : l'oued Mikkès traversé, nous allions trouver une *nzala* hospitalière. Hélas ! en quel état nous apparut cette halte tant désirée ! Des murs rasés jusqu'au sol, des amas de décombres, quelques pans de pisé chancelants. A terre, à des trous noirs on reconnaissait encore la place où avaient été des foyers. Un hibou, dans une ruine informe, hululait sinistrement à la nuit qui tombait.

C'était la première image que j'avais des effets du canon, de notre merveilleux canon de campagne. Dans ce crépuscule, c'était sinistre, ce désert, cet abandon, là où quelques familles de pasteurs avaient tant d'années vécu en paix. Mais la colonne était venue. Ils avaient résisté ou voulu le tenter, avec leurs misérables fusils. Ç'avait été en quelques instants la débâcle. Ils avaient fui. Ils étaient allés rebâtir plus loin, hors des grands chemins que suivent les conquérants, leurs abris de pisé et de roseaux, sous la protec-

tion d'une haie de cactus et d'aloès, et le voyageur qui arrivait là, déçu, n'y trouvait plus leur protection, à ces bons gardiens qui, chaque nuit, par les intempéries comme sous les étoiles, s'endorment à son seuil de toile, pareils à des chiens très fidèles, afin de bien veiller sur sa sécurité.

Il nous fallut aller plus loin, repartir dans les ténèbres bleues de cette nuit de Noël, errer assez longtemps à l'aventure, à l'heure où, autour de la table familiale, un peu plus parée, un peu mieux chargée ce soir-là, dans les plus humbles familles, là-bas, chez nous, on s'assied l'âme en liesse.

Enfin, à la clarté de la lune tout à coup jaillie en plein ciel nous découvrîmes le petit village où, très probablement, étaient venus se réfugier les vaincus de l'oued Mikkès. Je les fis interroger par mon serviteur. Quels souvenirs conservaient-ils de cette aventure? Quelles rancœurs? Mais non; du moins ils n'en laissaient rien paraître. Ils parlaient des gens de la nzala en ruines comme d'étrangers : « Ils avaient désobéi à Sidna. On les a punis. C'est juste ! » Seulement ils nous demandèrent d'un poulet étique un douro, — quatre francs — et, pour veiller la nuit autour de nos tentes, autant par homme.

C'était la seule façon en leur pouvoir de se venger de l'envahisseur et de le rebuter peut-être, pensaient-ils. Et bien certainement, de sourdes haines toujours couvaient en eux.

Et puis le vice de la force, c'est que, lorsqu'on a commencé à en faire usage, il faut y revenir sans cesse, pendant un long temps, jusqu'au moment où le rebelle écrasé, résigné, a compris l'inutilité de toute résistance. Or on se lasse, parfois, de toujours brandir une épée menaçante. On faiblit, on voudrait parlementer, à son tour, reconquérir le vaincu. Il faudrait lui laisser au moins le temps d'oublier.

Cependant, il lui advient d'avoir des sursauts de rancune, de souhaiter des revanches. Il faut, l'une après l'autre, étouffer ces convulsions, — ce qui demande du temps, beaucoup, de l'argent, du sang versé.

Il me semble que notre politique a trop oscillé, aussi. Un ministère venait, allant, audacieux, qui lançait en avant des troupes. On agissait, on frappait les premiers coups. Un suivant survenant ordonnait aux chefs de conduire la guerre selon les principes humanitaires de quarante-huit. Alors personne n'y comprenait plus rien, ni le commandement,

ni les soldats, qui s'imaginaient de bonne foi qu'on les avait conduits si loin pour faire la guerre, et qu'on parquait dans d'épouvantables camps, — ni surtout les Arabes, qui jamais n'avaient conçu de gens aussi fantasques, aussi irrésolus, aussi faibles, ce qui les enhardissait à reprendre les armes à la première circonstance propice.

Enfin, il y avait aussi, je sais, de terribles contingences qui ne nous laissaient pas toute la liberté de mouvement que nous aurions souhaitée!

Donc, installés à Fez, il nous fallut assurer les communications avec la côte.

Abandonnant le premier itinéraire qu'avait suivi, au nord de la forêt de Mamora, par Lalla Ito, Sidi Gueddar et le col de Zegotta, la colonne Moinier accourant au secours de Fez, on adopta, pour relier la capitale à Casablanca, la route beaucoup plus courte qui passe par Meknès, Tisset et, laissant au nord la forêt de Mamora, mal réputée, rejoint la côte à Rabat, pour redescendre ensuite vers Casablanca. Elle comporte dix étapes : l'Oued Nja, Meknès, Aïn el Orma, Souk el Arba des Zemmour, Khemisset, Tisset, Camp Monod, Rabat-Salé, Bou-Znika et Casablanca.

En dehors de Meknès, où sont concentrées

des forces nombreuses confiées au commandement du général Dalbiez, de Rabat, où il y a également un fort contingent, et, bien entendu, de Casablanca, siège du commandement en chef, les autres postes sont occupés, tous, par des détachements plus ou moins importants. Or la première chose qui frappe, et surprend, ce sont les conditions lamentables dans lesquelles ces troupes sont installées. Les Espagnols, disais-je, ont employé le meilleur de leur activité à construire des casernements salubres, quasi-luxueux : nous, pas même. Je concède, d'ailleurs, qu'ils n'avaient à occuper que deux places. Mais qu'étaient aussi, en comparaison des richesses qu'ils nous envient, les ressources dont ils disposaient ! Au surplus, ce sont là des points que nous examinerons au fur et à mesure en parcourant la ligne d'étapes.

Cette route n'est, à proprement parler, qu'une ligne géométrique, un fil : à un kilomètre de chaque côté, le pays est en révolte, en « dissidence » comme on dit ici. Le convoi passe, de quatre en quatre jours, remontant vers l'intérieur ou regagnant la mer. Il passe tout juste, à condition d'être sous bonne escorte, et presque chaque nuit, au gîte, des coups de fusil réveillent en sursaut le camp,



les convoyeurs. Si l'on peut, sans trop de risques, s'aventurer seul entre Fez et Meknès, ce serait courir à une perte certaine que d'essayer, de Meknès, de gagner Salé et Rabat : nous en eûmes, tandis que j'achevais mon voyage, deux ou trois exemples tragiques.

Voilà où nous en sommes.

De Fez à Meknès, le général Dalhiez qui, terminées les opérations qu'il avait heureusement dirigées dans la région sud de Scfrou, regagnait ses quartiers, m'avait, avec une bonne grâce, une urbanité à laquelle je ne saurais assez rendre hommage, offert de profiter de la protection de sa belle escorte de spahis.

Le 27 janvier, au matin, j'étais au rendez-vous, à la caserne de Bab Segma, porte des routes de Meknès et de Tanger, la même par où j'étais entré, émerveillé, dans la cité vénérable de Mouley Idriss.

Quel temps ! Une tempête s'était toute la nuit déchaînée sur Fez et ses environs. Le camp de Dar Debibagh, où campent les troupes françaises, avait été dévasté, ses tentes renversées ou enlevées. Une pluie diluvienne n'avait, de la veille, cessé de faire rage, cinglante sous les coups de fouet de la rafale.

Au milieu de mes bons, de mes affectueux amis de la Mission, groupés autour de moi pour la dernière poignée de main, dans le petit corps de garde de la kechla, je me sentis envahir par une soudaine lâcheté. Partir encore, laisser, — pour quelles rencontres indifférentes ou hostiles sur les chemins ? — tous ces braves cœurs, toutes ces sympathies, ces amitiés naissantes !... Partir par ce déluge !... Le cœur à cette pensée me défaillait, et, de tout mon désir tendu, je souhaitais que le Général, au dernier moment, reculât devant l'inclémence du ciel. Qui lui en eût voulu ? Qui le lui eût reproché ? N'était-il pas le maître absolu, le chef ? On le savait souffrant depuis quelques jours, et il lui avait fallu, durant la marche sur Immouzzar, une énergie extrême pour se tenir à cheval et marcher. La veille, il était encore au régime, à la diète : un avis de prudence de son « bon Coullaud » — le très distingué médecin-chef de l'hôpital militaire de Meknès, qui avait suivi la colonne — eût été naturel, en somme.

Et, quoique l'escorte de spahis fût passé, attendit, et que le convoi fût formé hors des murs, sous la pluie, je guettais, en face de celle de la kechla, la haute porte béante sur une esplanade déserte que la pluie criblait

de ses flèches, avec l'espoir violent de n'y point voir apparaître ceux que j'étais venu attendre. Hélas ! tout au fond, vu comme à travers une vitre trouble ou l'eau lourde d'un aquarium, un petit groupe déboucha au fond de la place, encapuchonné dans ses imperméables, courbé sur l'encolure des chevaux. D'un peu plus près nous reconnûmes les silhouettes : le général Dalbiez, en tête, lui seul le képi découvert et déjà de rouge devenu tout brun sous la pluie, ses broderies d'or, dans ce demi-jour glauque, amorties, éteintes ; puis le docteur Coullaud et les deux officiers d'ordonnance, le capitaine d'état-major Mounier et le lieutenant de Vulpillères, des tirailleurs. Et, ruisselant, le fanion du Général, aux mains d'un sous-officier.

Ce fanion, sous la protection duquel, pendant deux jours, je vais vivre ; qui, tantôt alourdi par l'ondée et collé à sa hampe, tantôt flottant allégrement dans l'éclaircie, va être jusqu'à Meknès mon signe de ralliement, est bleu, d'un bleu passé de turquoise mourante, pour avoir été ainsi lavé par beaucoup d'orages et brûlé par d'ardents soleils. Il porte, appliqués en soie rouge, d'un côté la main symbolique de l'atima, fille du Prophète, talisman et palladium, de l'autre le croissant,

avec le chiffre I. Je le reconnais pour l'avoir vu souvent, au cours des marches vers Chorbaïa et Immouzzar, passer le long de nos colonnes. Il palpait au vent frais du crépuscule, tandis que nous regardions sauter et flamber la kasbah de Sidi Raho.

Je confie au Général mes pensées secrètes de tout à l'heure.

— L'ordre était donné : il fallait marcher. Qu'auraient pensé mes spahis ?

Et nous partons. C'est assez dur. La route est détrempée par huit jours de pluies diluviennes. Les chevaux s'arrachent péniblement de cette glaise grasse. Quant à notre convoi, il demeure, presque dès le départ, en arrière, et Dieu seul sait quand il pourra nous rejoindre.

A mi-chemin, nous avons quitté la piste arabe que nous suivions, et, après une courte halte sous l'averse, toujours, où nous devions pourtant de belle humeur, nous appliquant à rivaliser d'entrain avec le général Dalbiez, nous repartons à travers champs, par des sentiers serpentant, à peine visibles, parmi des touffes de thapsies aux feuillages légers, flottants, frisottés brin à brin, au petit fer, dirait-on, comme des plumes d'autruche, décoratifs comme de beaux panaches.

Nos spahis d'escorte — sous les ordres du capitaine Sala, alerte et fin — ruissellent. Leurs beaux burnous écarlates ont pris des tons de sang. Il y a huit jours qu'ils n'ont, selon l'expression populaire, mais là, à la lettre, « pas un poil de sec », dit le Général. Ils demeurent pourtant impeccables, droits en selle, attentifs.

Le poste de l'Oued Nja, où nous arrivons pour un déjeuner tardif — cette première étape n'est guère que d'une quinzaine de kilomètres — est peu important. Des tirailleurs ont été envoyés là afin de construire des abris pour le personnel des convois — car, comme ces soldats romains qui sillonnèrent de routes le monde, nos soldats, entre deux combats, sont tour à tour des terrassiers vigoureux et d'adroits maçons.

On a donc commencé par édifier un mur, sur lequel doivent s'appuyer deux abris en auvent. On n'attend plus que le bois pour les solives et les tôles ondulées pour la couverture. Seulement, jusques à quand va-t-on les attendre ? Et ici commencent contre le « génie malfaisant » des récriminations, des malédictions qu'à chaque étape j'entendrai se renouveler, de plus en plus véhémentes, comme une obsession.



Le mur achevé, construit avec les matériaux trouvés sur place, des pierres et, comme mortier, l'argile du sol, est à la merci d'une quinzaine de pluies et d'une tempête. Alors, c'en est fait de lui ; c'est la ruine, l'écroulement. On est tout préparés à cette éventualité. On l'a déjà vue se produire, et toutes les rages n'y feraient rien absolument.

Par un autre temps, le site qui nous entoure doit être charmant. Au pied du plateau où se dressent les marabouts coniques des tirailleurs et les tentes minuscules de nos spahis, l'oued serpente rageur, bruissant, cascasant, peuplé en abondance de barbeaux, de crabes d'eau douce, précieuse ressource pour les menus, en ce trou perdu ; et quand ils sont de loisir, que le ciel les y engage, les soldats, armés d'un simple bâton, de fil quelconque, d'une épingle recourbée, font dans ces eaux frémissantes de fructueuses pêches.

La route que, demain, nous allons prendre pour repartir, enjambe la rivière sur un pont de trois arches d'un très beau caractère, qui serait, paraît-il, de construction portugaise, mais dont le décor est franchement arabe. Le bandeau, au bas du parapet, en est historié, sur le ciment, de dessins fauves, d'un rouge ocreux, palmettes, étoiles, et aussi de

ces figures pareilles à des silhouettes de pièces d'échecs, corruption, déformation, sans doute, d'antiques symboles oubliés, qui courent en bandes bleues ou noires au pourtour des tentes maghzen ; et ses arcs sont soulignés au bord d'une ligne chatoyante de salences d'un vert turquoise. Aux confins de la plaine, la tête sous les frimas, le djebel Zerhoun, fertile en oliviers et en vignes, inhospitalier aux Nazaréens, dresse ses cimes chenues. Une ondée passe : il apparaît voilé, changeant ; ils évanouit, fantomatique, pareil à une brume un peu dense ; et, à la tombée du soir, la buée qui monte de ses flancs frais lavés se diapre des mille couleurs des nues, incendiées des feux du plus beau couchant que j'aie jamais vu, je crois. Il semble drapé dans un pan d'arc-en-ciel.

Les dernières lueurs de cette féerie éteintes, la campagne soudain ensevelie dans l'ombre et la froidure, il faut rentrer sous la tente, guère plus chaude, avec cette humidité partout éparse, dîner et puis dormir, afin de se lever matin le lendemain, pour repartir une fois encore.

L'heure du repas, à la table du général Dalbiez, lettré, artiste, érudit, causeur infiniment séduisant, était toujours une heure ex-

quise. On y oubliait les petites misères de la journée, les préoccupations du métier, la rigueur du temps.

Le Général, ce soir-là, rassemblait pour nous les impressions qu'il rapportait de Fez, où il avait séjourné un peu, au retour de sa petite expédition ; où il avait été accueilli, par les notables, par le Sultan, avec beaucoup de cordialité, et où il avait recueilli d'intéressants indices.

Comme moi, d'abord il avait été surpris de trouver, au Dar el Maghzen, un Sultan tout à fait différent de celui qu'on lui avait dépeint, plein de belle humeur, de bon sens, remarquablement intelligent et d'esprit délié. Très politique, aussi, et je le constatai à une anecdote que nous conta, ce soir-là, le Général. On avait poussé récemment — tandis que nous étions à Fez — une pointe de Souk el Arba vers le sud, vers la région inquiétante du Tafoudeït, et atteint Agouraï. Là, des officiers avaient cru reconnaître l'emplacement d'un *castrum* romain et, sachant l'intérêt que prend aux études archéologiques leur Général, s'étaient empressés de lui rendre compte de leur découverte. Or, au cours d'un dîner d'apparat qu'il offrait au commandant en chef du secteur de Meknès, Mouley Abd el

Hafid, mis au courant, lui aussi — par quelle source ? — et n'ignorant pas les prédilections de son hôte, n'avait pas manqué, certain de lui plaire, de l'entretenir du *castrum* d'Agourai, ce qui était à la fois d'un habile homme et d'un amphitryon accompli.

Pareillement, au cours de son séjour à Fez, le général Dalbioz convié, fêté chez tous les personnages importants de la cour et placé dans les meilleures conditions pour se rendre compte de l'état d'esprit des Marocains des hautes classes, avait, par surcroît, donné audience à des députations de gros commerçants, de bourgeois de la capitale, les invitant à lui exposer sans contrainte leurs vœux et leurs doléances. Certains des discours qu'ils lui avaient tenus révélaient, à notre égard, des dispositions un peu surprenantes pour un esprit prévenu, mais tout à fait heureuses. Ne lui demanda-t-on pas : « Quand allez-vous faire le chemin de fer et le télégraphe avec l'Algérie ? » Eh oui ! ils étaient impatients de nous voir ouvrir la route de Taza, qui leur assurerait, disaient-ils, de façon autrement rapide, régulière et sûre que celle de Tanger, ou même celle de Larache, l'approvisionnement en marchandises de toutes sortes ; et c'est du reste, pour le dire en passant, une

impatience que nous aurions grand tort; je crois, de satisfaire, quant à présent.

D'ailleurs ce n'était pas la première fois que le Général recueillait ainsi l'expression de sympathies pour nous et notre œuvre. Comme il visitait, peu de temps auparavant, un des douars soumis du Zerhoun, un vieux paysan lui avait dit : « Il y avait cinquante ans que nous vous attendions pour avoir la justice. »

Malheureusement, nous avons beaucoup tardé à faire jouir ces pauvres gens de tous les bienfaits que nous leur avons promis. Ils commençaient à s'en plaindre, et leur confiance en nous diminuait; leur beau zèle s'alté-  
liédissait.

Les gens de Fez furent très déçus, quand ils virent repartir pour Meknès le général Dalbicz. Ils s'imaginaient qu'il était venu prendre à Fez le commandement, et que nous allions enfin, après si longtemps, nous mettre à l'œuvre.

Faute d'une organisation qu'on aurait dû commencer sans délai dès le lendemain de la signature de l'accord franco-allemand, privés même de toute direction, de toute tête, nous avons piétiné, perdu d'abord un temps précieux, et donné en maintes circonstances une



regrettable impression d'indécision et d'impuissance.

La marche du lendemain — trente-huit kilomètres — allait nous conduire à Meknès d'assez bonne heure dans l'après-midi.

Le ciel était redevenu à peu près beau. L'air était vif. La route que nous suivions était aménagée avec soin dans les parties autrefois difficiles. On ne franchit plus maintenant les oueds à gués, et l'on ne risque plus guère, sauf dans le cas de grande crue, comme celle dont nous devions être victimes un peu plus loin, de demeurer des jours sur la berge attendant que les eaux soient rentrées dans leur lit. Sur l'oued Madouma, on a construit un pont de bois; sur l'oued Ouislane, on remettait en état un autre vieux pont portugais pareil à celui de l'oued Nja.

Enfin, on a tellement, ici, la sensation d'être presque en pays organisé, qu'à la halte où nous déjeunâmes, des légionnaires facétieux, quelques « joyeux », de belle humeur ont dressé, au bord de la piste, un écriteau qui porte cette inscription goguenarde, où se révèle la verve de quelque gavroche habitué à courir en vélo les grandes routes de France et mieux, et plus probablement, de l'Île de France :

**T. C. F.**

**A 3 minutes de marche**

**AIN TOTO**

**Source curieuse**

**Eau en tout temps**

**Distribution gratuite**

**aux colonnes**

Au delà de l'oued Ouislane, nous surpré-  
nons la légion étrangère en plein travail. Les  
soldats qui, deux ou trois semaines aupara-  
vant, couraient le bled le sac au dos, exé-  
cutent maintenant la plus belle route qui soit  
dans le Maroc entier, une route large, bien  
empierrée, « cyclable » en un mot, qui, par des  
rampes douces et savantes, vient se raccorder  
au vieux pont portugais patiné de brun rose  
par de centaines soleils. Du même entrain  
dont ils gravissaient les pentes abruptes  
hérissées d'épineux, du même cœur dont  
ils tiraillaient contre l'ennemi embusqué, ils  
trouent des mines, écartèlent les rocs,  
brouettent les remblais, empierrent la chaus-  
sée. Et c'est une joie de les voir si allants !

Peu après, nous franchissions la première  
porte de Meknès. Nous pénétrions dans ces  
jardins énormes, ces champs, plutôt, de Mou-  
ley Ismaïl, dont la ville est de toutes parts  
entourée. Les trompettes sonnaient. Le fa-

nion bleu, dans le soleil maintenant rayonnant, frissonnait triomphalement. Blotti à l'ombre de beaux arbres dont le feuillage pâle s'étoile à profusion de gouttelettes noires, luisantes, lourdes, qui sont des fruits mûrs prêts à se laisser choir dans l'herbe, c'était le camp des Oliviers. Mais, avant que d'arriver à l'humble maisonnette de pisé qui constituait le quartier général, quelles fondrières il nous fallut franchir ! C'est que les bonnes volontés, l'ingéniosité des bras vaillants ne parviennent pas à suppléer à tout, notamment à l'insuffisance des ressources financières.

Mais pendant que nous gravissons la dernière montée vers l'état-major, tous nos spahis d'escorte, à la fois, comme au commandement font tête à droite. Ce qui soudain a attiré leur attention, ce vers quoi leurs regards ardents sont tendus à ne plus pouvoir s'en détacher, c'est, sur une prairie verte et unie comme une pelouse, deux constructions de planches neuves qui ont poussé du sol en leur absence, et qui sont la grande nouveauté du camp où ils reviennent après un mois et plus de campagne. Les portes hospitalières sont largement ouvertes à ces avides curiosités, et des poupées fardées, en oripeaux sommaires et tapageurs veillent au seuil, tandis qu'on aper-

çoit, en arrière, dans la pénombre des ces logis effrontés, des uniformes, d'autres soldats qui regardent passer les camarades retour de guerre. Au delà des deux maisons, le verdoyant tapis du pré s'incline doucement vers l'oued dont on voit miroiter la nappe onduleuse. Car le Général est philologue, tout autant que M. Bergeret, et, songeant à Villon, j'imagine, et à de vieux conteurs gaulois, il a voulu que les dames de céans habitassent au bord de l'eau. Voilà donc à quelles préoccupations, entre deux soins plus graves, doit descendre un chef soucieux jusqu'à la sollicitude de la santé morale et physique de ses hommes !

Le général Dalbicz eut ici fort à faire, à ce seul point de vue de l'hygiène.

La guerre qu'il eut à entreprendre contre l'alcoolisme, notamment, fut aussi difficile et plus acharnée que celle qu'il lui fallut faire aux tribus. L'absinthe, comme partout, avait précédé ici tirailleurs et marsouins. Le Mellah, le quartier juif, n'était qu'un vaste entrepôt de la liqueur verte, et comme la ville, encore peu sûre, était consignée aux troupes, les hommes en calottes noires apportaient le poison au camp même. On leur en interdit l'accès. Alors ce furent des ruses,

des expédients sans nombre, et de la part des mercantis pour gagner leur petit bénéfice, et de la part des consommateurs pour satisfaire leur soif: les jardins se transformèrent en guinguettes clandestines, et il fallut, pour en finir avec le scandale, doubler les sentinelles, multiplier les rondes, et menacer.

Mais un jour vint, et très vite, les gens de Meknès paraissant de caractère paisible, où l'on put permettre aux soldats d'aller en ville. Alors ce furent de belles orgies!

Les cabarets pullulèrent. L'un après l'autre, on les consigna à la troupe; on les supprima, autant dire, puisque tirailleurs, légionnaires et marsouins étaient leurs seuls clients, qu'ils avaient été créés à l'intention de ces amants passionnés de « la bleue ». Mais, avec les juifs, une fois la cupidité allumée, il est bien audacieux de prétendre au dernier. C'est ainsi que les hôtes du Mellah imaginèrent, pour jouer l'autorité militaire, une délicieuse comédie d'hospitalité. Le premier qui en eut l'idée est certes un homme entendu, apte aux affaires comme à la diplomatie.

D'un mellah à l'autre, de la côte à Fez, et même à Sefrou, les juifs n'ont pas laissé passer une occasion de nous manifester une sympathie débordante, excessive. Elle se traduisit,



à Meknès, par des invitations aux soldats, qu'à tout propos on ommenait déjeuner en famille. Naturellement cela commençait par l'apéritif. Puis on mangeait. Après quoi le chef de famille, en homme qui sait le prix du temps, courait à ses affaires, se reposant sur sa tendre Sarah du soin de remplir, auprès de l'hôte, les derniers devoirs d'hospitalité. Bien entendu, le quart d'heure de Rabelais finissait toujours par sonner — après les dernières absinthes, celles qui précèdent la soupe. Le commerce redevint prospère, le Mellah souriant au tintement des écus.

On dut de nouveau interdire la ville aux troupes. Le général fit installer, au camp même, un souk, un marché plus facile à surveiller, où la prévôté exerce un contrôle sévère, l'expulsion pure et simple du mercanti sanctionnant tout manquement au règlement établi.

Mais il avait fallu, pour arriver à mater ces trafiquants obstinés, six mois d'une lutte continuelle qui fut fertile en incidents amusants. Il y a une certaine histoire de deux Lascar, — c'est leur vrai nom de famille, leur nom fatidique, — qui causa au général et à son état-major plus de soucis, bientôt, que la direction d'un combat heureux.

C'étaient le père et le fils, celui-là tenancier d'un vague bar, l'autre son lieutenant, son coadjuteur. Un jour, le Lascar père viola si outrageusement les règles établies qu'on dut consigner pour un temps sa maison. Mais le fils en ouvrit une à côté, qui ne chôma guère, mais ne fut pas plus sévèrement tenue que la boutique paternelle. Elle eut donc le même sort : la consigne dans les plus brefs délais. Mais, juste à ce moment, Lascar le patriarche avait fini sa peine et rouvrait sa porte aux militaires. Pas pour longtemps : une nouvelle consigne l'atteignit. Seulement, il avait, dans l'intervalle, installé un étal de boucher contigu au débit, dans la même maison, et dont, par conséquent, il devenait impossible aux soldats de franchir le seuil. Alors, il poussa de grands cris. Il vint porter au camp ses doléances : comme débitant, oui, il était coupable, il s'inclinait ; personne plus que lui n'était l'esclave des consignes ; et il se frappait la poitrine, résigné, comme Job, aux coups de la colère d'en haut. Seulement, comme boucher, il protestait avec force : on le ruinait, on voulait sa mort. Il oubliait de dire que d'une boutique on passait dans l'autre. Comme à ce bar des boulevards qui s'intitule : *the Hole in the Wall*, il y avait « un

trou dans le mur », et tel qui faisait semblant d'aller à la boucherie Lascar et fils s'approvisionner d'un petit supplément à l'ordinaire, prenait plus volontiers cette douceur sous la forme liquide. On finit, pourtant, par avoir raison de cette famille industrielle, du moins on le croyait, aux jours où j'avais le plaisir d'être l'hôte très gâté du général Dalbiez au camp des Oliviers. Mais je ne jurerais pas que, depuis lors, les Lascar n'aient imaginé quelque nouveau tour de leur façon.

Et l'on voit qu'il y a dans le métier des guerriers plus de variété que dans maints autres.

Entre temps, le général Dalbiez prenait — j'allais dire un arrêté — des mesures pour réglementer le cours des denrées. L'occasion, en effet, était trop tentante pour les écumeurs du Mellah, et même les autres, de profiter de cette agglomération de troupes pour élever de façon exorbitante le prix des vivres qu'ils détenaient. Songez que l'hôpital de Meknès, lui seul, consomme journalièrement cent cinquante litres de lait et cinq cents œufs !

A un autre moment, le Général avait à s'intéresser à l'agriculture, ou plus exactement à l'arboriculture. C'est une des choses qui frappent, en ce pays admirable et si fertile, que

l'absence totale d'arbres. Vous chevauchez dans le bled, en certaines contrées, une journée entière sans rencontrer d'autre ombre que celle d'une haie de cactus ou d'aloès. Or, on se dit que sur toutes ces pentes verdoyantes, au fond de toutes ces plaines abondamment arrosées, des arbres bien appropriés pousseraient en quelques années.

La visite à Meknès de M. Roger Marès, professeur départemental d'agriculture à Alger, venu en voyage d'études, fournit au général Dalbiez l'occasion d'envisager la question du reboisement. Une pépinière fut créée, confiée aux soins du capitaine d'artillerie Lerond. Elle contient des plants d'un an environ, des résineux, pins et cyprès, des saules, des peupliers qui, le long des séguias, se développeront, semble-t-il, vigoureusement.

Enfin, on construit — lentement. Mais il y a toujours à compter avec le génie, le terrible génie, et les bureaux d'outre mer. Des murs dressés attendent leurs toitures : pas de bois sur place, naturellement, puisque pas d'arbres. Pas de tôles non plus. On attend tout cela, *sine die*, à la date qui plaira à l'arme entre toutes savante, comme son nom l'indique, et à la barre de Casablanca. Mais tout

cela doit arriver, *inch Allah*, comme dit l'Arabe, « s'il platt à Dieu ».

On fait des routes. En dehors de celle de l'oued Ouislane que j'ai citée, tirailleurs, légionnaires, artilleurs étaient fort affairés à créer, entre la ville et le camp, sur des fondrières indescriptibles, une magnifique rampe d'accès. Dans Meknès même on remplace, à mesure qu'on le peut, les ruelles boueuses ou poussiéreuses par de belles chaussées macadamisées. La ville, de jour en jour s'assainit et s'embellit. Elle ne boude plus. Elle a repris sa placide activité, un peu troublée par l'arrivée de mercantis et pourvoyeurs de toute sorte. Ceux-là ne la reconnaissent plus, auxquels elle apparut le 9 juin 1910, alors que le général Dalbiez, avec le capitaine Mounier et une toute petite escorte, y faisaient leur première promenade, par des rues désertes, entre des boutiques fermées, jusqu'au Mellah — lui seul accueillant, comme de raison, et exprimant par de stridents *yoyous* son espoir en de prochaines et fructueuses rapines.



## XI

### La maison du dévouement.

J'avais visité, à Fez, sous la conduite de son médecin en chef, le docteur Fournial, l'hôpital militaire Auvert. Je n'avais garde de manquer, à Meknès, de voir, à son tour, « l'hôpital de campagne n° 2 », confié à la direction du médecin-major H. Coullaud. Ce sont deux admirables maisons. Les heures qu'on y passe sont réconfortantes et fertiles en douces émotions.

L'hôpital militaire de Meknès est placé sous l'invocation, — ce n'est point profaner ce terme pieux que de l'employer dans la circonstance, — du docteur Louis, médecin aide-major, tombé, au début de l'occupation, victime de son abnégation, d'une ferveur charitable qui l'exaltait jusqu'à lui faire aban-

donner son lit quand, les malades devenus trop nombreux, la place manqua dans les salles. Et il couchait dans son burnous, dont le drap m'apparait tout aussi sublime que la bure.

« Pour ceux qui ont pu suivre Louis dans sa carrière », — écrivait le docteur Coullaud dans le rapport qu'il adressait au général en chef afin d'obtenir, pour la mémoire du camarade tombé au champ d'honneur, cette suprême consécration : un nom sur une plaque, au seuil de ces murs où se consumma son admirable sacrifice, — « son existence toute entière reste un modèle des plus hautes vertus civiques. Il demeure dans notre pensée comme l'incarnation du dévouement, de la charité, de la bonté.

« Isolé dans un poste de l'extrême sud algérien, il apprend un jour qu'un de ses camarades est seul, gravement malade, sans secours médical dans une des oasis du Sahara. Il demande et obtient l'autorisation de partir. Accompagné d'un spahi, il s'en va à travers les immenses étendues désertiques, à cheval, sans bagage, s'étendant pour dormir quelques heures, la nuit, roulé dans son burnous sur la terre nue. Doublant, triplant les étapes, il parvient au chevet du moribond, que son

arrivée réconforte, mais qu'il a la douleur de ne pouvoir arracher à la mort.

« Dans sa petite garnison de Tebessa, il se voue au traitement des indigènes, de qui sa douceur, sa bonté le font vénérer comme un saint marabout. Tous les malheureux, tous ceux qui souffrent, Français ou Arabes, savent qu'ils peuvent s'adresser à lui, sans crainte de lasser sa patiente bonté...

« Enfin, dans cet hôpital de Meknès, à peine installé et déjà envahi par les malades, il demande à être affecté au service des typhoïdiques. Il s'enferme au milieu d'eux dans l'étroit patio encombré de baignoires, et, pendant des mois, jour et nuit, on voit sa mince silhouette, flottant dans un sarrau blanc, se pencher sur les lits pour examiner les malades, aider les infirmières à les transporter dans le bain ou prendre les températures.

« Point de repos, aucune trêve dans ce travail épuisant. Peu à peu, sa face se creuse, les pommettes deviennent saillantes, ses yeux d'un bleu tendre, ses yeux de doux rêveur toujours un peu dans le vague, s'enfoncent de jour en jour plus profond dans leurs orbites. Il reste quand même à la tâche qu'il s'est assignée, s'imposant à l'admiration, donnant encore une fois la preuve qu'une grande

Âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. »

Si j'ai tenu à donner cette longue citation, c'est que l'impressionnant portrait qu'elle trace, et qui pourrait aussi bien, par beaucoup de lignes, s'appliquer à Auvert, est encore à la ressemblance de plus d'un parmi ceux qui continuent, à Fez, à Casablanca, à Meknès, sur le champ de bataille, l'œuvre pie à laquelle ont succombé ces vaillants, ces saints.

Il me souvient qu'un jour, invité à déjeuner chez M. l'intendant Lory, à Fez, nous attendions, cinquième convive, le bon docteur Christiani, médecin de l'hôpital militaire chérifien. Un long moment nous patientâmes. Sur la terrasse dominant de haut la ville voluptueuse, devant ce délectable tableau, tout lumière et couleur, où nos yeux vaguaient, enchantés, des maisons à nos pieds assoupies dans la torpeur méridienne, de leurs jardins silencieux, de leurs patios de cèdre et de saïence aux champs de repos qui, au delà des murs, envahissent lentement de leurs tombes blanches, de leurs koubas à toits verts les collines prochaines, et tout là-bas, à l'horizon, aux cimes neigeuses des Beni Ouaraïn, le temps coulait sans nous peser, et l'ironie spirituelle du capitaine de Lesparde

donnait les répons à l'enthousiasme du capitaine Maurice Cuny exaltant le calme, le recueillement, le pur parfum d'Islam d'un petit coin qu'il désignait de la main, à notre droite : le cimetière des Oulémas. Hélas ! où sont ces deux charmants compagnons de mon dernier déjeuner de Fez ? Où notre amphitryon lui-même ?

Pourtant il fallut bien se faire une raison. L'heure décente où se mettent à table les déjeuneurs les plus retardataires était sonnée depuis longtemps, et le cinquième invité n'arrivait toujours pas. Il avait dû oublier.

— N'attendons plus Christiani, dit le colonel Lory. Il aura rencontré en route quelque miséreux, avec qui il est en train de partager sa chemise.

Et ce fut le point de départ d'une autre conversation que la modestie du docteur Christiani, lui présent, n'eût pu entendre, émaillée de quelques-unes de ces anecdotes comme on en lit sous la plume des hagiographes. Car Christiani, c'est Louis..., c'est eux tous.

Cependant la poste venait d'apporter jusqu'à nous, entre deux débordements d'oueds, une revue médicale dont la lecture produisit, dans le petit cercle de militaires où je vivais,



et davantage peut-être sur les « combattants », témoins quotidiennement du dévouement de leurs camarades du service de santé, que sur les médecins majors eux-mêmes, forts du témoignage de leur conscience, une émotion profonde.

Cette revue, dont le nom en ce moment m'échappe, analysait, avec citations des passages essentiels, — les plus terribles, — un article paru quelques jours auparavant en tête de *l'Autorité*. Consacré aux hôpitaux de campagne du Maroc, il était intitulé : *la Maison du Désespoir* ; et ce titre seul en indique le ton. Toute l'âpreté dont sont capables MM. de Cassagnac, — était-il de Paul ? était-il de Guy ? je ne m'en souviens plus exactement, — toute cette violence qui surprend si fort quiconque connaît tant soit peu ces deux polémistes de grand talent, ces délicats lettrés, ces parfaits gentilshommes, et qu'explique seule l'excitation des luttes politiques, cette sorte de frénésie qu'on pourrait rapprocher de l'énervement des batailles, s'y déversait en deux cents lignes véhémentes. Mais quelle injustice, aussi ! et quelle erreur, d'un galant écrivain ! L'étrange métier que le nôtre, où les meilleurs se laissent ainsi entraîner, d'autant plus iniques, en telles occasions, qu'ils

sont plus sincères, plus convaincus ! Il semblerait que c'est à nous que pensait le poète, alors qu'il écrivait :

**Personne n'est méchant, et que de mal on fait !**

L'excuse, s'il en avait besoin, de M. de Cassagnac, c'est qu'il s'était laissé influencer par la lecture d'un autre article, documenté, celui-là, — je veux dire truffé de chiffres, et signé du nom d'un général, et qui donc, aux yeux de l'ardent écrivain qui le prenait comme thème, lui devait conférer une autorité double. Ah ! s'il avait pu voir quelle tristesse sincère causa sa diatribe aux braves gens qu'il attaquait, je ne doute pas qu'il en eût éprouvé des remords.

Les chiffres n'ont pas toujours au point qu'on croit, la vertu qu'on leur prête de représenter l'absolue vérité.

Certes il y eut, à l'arrivée de nos troupes au Maroc, dans l'organisation du service de santé bien plus que dans le fonctionnement des hôpitaux de campagne, des lacunes graves, des fautes même qui auraient dû appeler des sanctions, si l'irresponsabilité générale n'était aujourd'hui à la base de toutes les entreprises d'État, comme un principe de doctrine. La mortalité à Fez, à Meknès, surtout, et

dans les postes de la ligne d'étapes, fut, au début, trop grande. Pourtant, la hâte, la soudaineté avec laquelle fut décidée la mise en marche de la colonne lancée au secours de Fez assiégée, explique en partie ces imperfections regrettables. Comme presque toutes les déficiences que j'aurai remarquées au cours de ce voyage, elles étaient d'ailleurs imputables à la tête, aux « bureaux », pour tout dire d'un mot ; aux fonctionnaires d'en haut qui « oubliaient la quinine » et, dans l'approvisionnement des hôpitaux de campagne, expédiaient à Meknès ou à Fez d'inefficaces vaccins, éventés, décomposés, dangereux, ou encore lançaient sur les terribles pistes marocaines, à pied, alourdis de basanes de cuir, des artilleurs habitués à rouler, même sur les bonnes routes de France, sur des caissons, de malheureux tringlots placés tout justement dans le train des équipages parce qu'impropres à la marche, demi-éclopés et qui, obligés à faire ici tout leur service à pied, étaient dès le quai de débarquement des victimes prédestinées à l'hôpital. Mais ceux qui, là-bas, faisaient des prodiges pour pallier et restreindre les effets de l'incurie administrative auraient mérité d'être à l'abri d'un blâme jeté à la légère. Or, tandis qu'on laissait les

vrais coupables somnoler bien tranquilles en leurs fauteuils, on s'en prenait aux toutes premières victimes de leur impéritie, aux médecins, aux infirmiers qui furent toujours et partout superbes de conscience, de cœur, — souvent héroïques.

Je ne saurais, pour ma part, dire quelle impression de confiance, d'admiration profonde j'ai emportée de mes visites à l'hôpital Auvert et à l'hôpital Louis.

La première chose dont on y soit frappé, c'est la modicité des ressources dont disposent les médecins qui dirigent ces deux maisons du dévouement, le docteur Fournial à Fez, le docteur H. Coullaud à Meknès. Mais aussi, en regard de cette pénurie, de cette demi-misère où on les abandonne, ce qui est réconfortant, c'est la constatation des résultats qu'ils ont obtenus à force d'ingéniosité, de zèle, de foi.

L'hôpital Auvert et l'hôpital Louis sont installés tous deux dans des maisons arabes. Celle de Meknès est particulièrement vaste et belle. Elle appartient au caïd du Glaoui, l'ancien grand vizir, qui la loue à bail à l'administration militaire à des conditions peu onéreuses. Composée d'une série de pavillons disposés autour de patios animés de

bassins murmurants, abondamment pourvue d'eau, elle allait s'adapter admirablement à son rôle, sa disposition, son morcellement, permettant d'isoler facilement les uns des autres les différents quartiers. Tels de ces corps de logis sont des chefs-d'œuvre d'architecture mauresque, — ainsi le pavillon qui abrite les typhoïdiques, ancien appartement des femmes, sans doute, à en juger par ses allures de boudoir précieusement paré, par ses murs revêtus de chatoyants *zelijs* de stucs guillochés, peints et dorés comme des cadres d'images saintes. Pourtant, si spacieux que soit ce palais des Glaoua, on a craint qu'en certaines circonstances il ne fût insuffisant : il y a à Meknès 5.000 hommes de troupes. On lui a donc adjoint une annexe presque aussi grande, un immeuble du Maghzen — ancienne maison des *oumana*, ou du fisc — que l'intervention personnelle du Sultan, toujours disposé à la générosité quand il s'agit d'œuvres charitables, a fait abandonner à des conditions fort douces, presque dérisoires par les temps que connaît le Maroc, où les logements sont actuellement introuvables.

Toute cette installation, d'ailleurs, n'est que provisoire. On va édifier, sur le plateau qui domine la ville, auprès du camp des Oli-



viers, un hôpital construit et aménagé selon les données les plus modernes. Déjà, pourtant, le local actuel est presque parfait. Si le médecin en chef, le docteur Coullaud, habite un réduit où son bureau coudoie son lit, mais qu'égaient des fleurs et du soleil, du moins sa salle d'opération est-elle installée dans des conditions qui ont permis à ce très remarquable chirurgien de réussir les opérations les plus délicates; du moins ses malades sont-ils, tous, confortablement logés. Mais au prix de quels soins, de quels prodiges!

Tout le matériel a été fabriqué sur place : les lits massifs, pourvus, en guise de sommiers, de filets de grosses cordes; les étagères, les tables de nuit, spécimens amusants de l'ébénisterie arabe, enluminées de voyantes et gaies couleurs; les lavabos, où le classique bidon de pétrole retrouve une fois de plus le grand rôle d'ustensile bon à tout faire auquel il est accoutumé aux colonies, — ici réservoir muni d'une amusante canelle faite d'une balle lebel adroitement truquée.

A l'ez, ce fut et cela demeure plus compliqué encore d'utiliser un local de fortune.

Le docteur Fournial, si, en pareil lieu et dans de telles circonstances, il attachait la

moindre importance à ces misères, pourrait envier l'étroit cabinet de travail de son ami Coullaud, fleuri de soucis d'or, avec son lit dans une encoignure, car lui comme son adjoint en sont encore réduits à coucher sous la tente de campagne, plantée dans le jardin de l'hôpital, près du bureau où ils travaillent et qui n'a pour vitres que des feuilles de papier huilé. On croit rêver !

Ce jardin, à l'hôpital Auvert, a d'ailleurs une importance considérable. La vieille maison arabe attribuée au service de santé est assez exigüe ; mais un vaste terrain l'entoure, où l'on peut s'étendre à l'aise. Quand, au mois d'octobre dernier, il fut question de mettre en marche une colonne sur Taza, afin de couper la route aux pauvres Espagnols, que les Rifains se sont bien chargés tout seuls d'arrêter et de retenir, l'ordre parvint au docteur Fournial de porter de cent à deux cent cinquante le nombre des lits de son hôpital. Il fit soigneusement un devis, bien calculé et aussi raisonnable, aussi économique que possible, puis, modestement, demanda, pour exécuter les travaux et aménagements nécessaires, 10.000 francs. On lui en accorda 6.000. A lui de s'arranger. Le merveilleux, c'est qu'il y parvint.

La terre du beau jardin fournit des briques. On édifia des murs. On aurait des bâtiments presque parfaits si l'on avait pu obtenir à temps des solives, des tôles ondulées pour les couvrir. Mais le génie — lui toujours — était là. Nous le retrouverons plus loin encore. La saison des pluies arriva avant les matériaux dont on avait besoin. Les murs de briques crues s'effritèrent : c'est une aventure banale que j'ai souvent entendu conter sur ma route.

En attendant mieux, et pour sauver quelques pans de murailles de la ruine, on a eu recours, ici aussi, au bidon de pétrole, précieuse ressource et matériel bien souple, décidément. Il joue, cette fois, les rôles de l'ardoise ou de la tuile. Avec les débris de trois cents, qu'on a rasés un peu partout, on est parvenu à mettre à peu près à l'abri des intempéries deux ou trois bâtiments, qu'on achevait d'aménager à mon passage.

Afin de parer à l'insuffisance des salles, l'Administration avait envoyé des tentes immenses, aux charpentes compliquées, et, pour les meubler, des lits de fer. Avait-elle réfléchi que le cahot des mules ou des chameaux est assez défavorable aux ferronneries ? C'est bien improbable. Toujours est-il que, sur

quatre-vingts lits partis de la côte, trente seulement arrivèrent en état d'être utilisés. La même infortune advint aux tentes, dont les armatures compliquées se faussèrent en route ou se rompirent. Il fallut recourir à l'aide, précieuse en l'occurrence, de la *Makina*, l'ancienne manufacture d'armes des sultans, aujourd'hui inactive, ses outils perfectionnés abandonnés à la rouille, ses arbres de transmission devenus les perchoirs des pigeons du quartier. Les sous-officiers d'artillerie de la Mission militaire, les armuriers remirent quelques machines en marche et réparèrent le dommage. Bientôt, les vastes abris de toile, bien dressés sur des aires battues, imperméables, encombrèrent le jardin dont, avec d'infinies précautions, le docteur Fournial avait, pour leur laisser la place, fait transplanter quelques arbres.

Mais ne trouvez-vous pas un peu insolite que des médecins ou des chirurgiens éminents, qui auraient évidemment ussez et mieux à faire en se consacrant à leur seul ministère, des « hommes de l'art », selon la formule, soient astreints à des besognes aussi étrangères à cet art ? et n'admirez-vous pas déjà des hommes qui, au prix de surhumains efforts, parviennent cependant à concilier et

leur devoir professionnel et des soins aussi éloignés de leurs habituelles préoccupations ?

Je voudrais pouvoir vous conduire, dans l'un comme dans l'autre hôpital, à travers tous les services tour à tour, afin de vous montrer mieux encore quelle intelligence, quelle énergie sont déployées pour triompher des conditions trop souvent peu favorables où l'on est placé. Certes, je serais le dernier à méconnaître la beauté, la grandeur du rôle des combattants. Mais la bataille n'a qu'une heure, qu'un moment de durée, et à l'exaltation farouche qui soutient les cœurs dans l'action, succède bientôt l'accalmie réparatrice. Tandis que, pour ces médecins, c'est la lutte sans répit, la continuelle présence sur la brèche devant l'ennemi jamais las de menacer et de frapper; et l'on s'émerveille de les trouver sans cesse aussi vaillants, alertes, calmes.

Je crois bien que de longtemps, pourtant, ils n'avaient éprouvé une secousse pareille à celle que leur donna l'article dont je parlais. Non, réellement, pour ce qu'il pouvait contenir de cruel et d'injuste à leur endroit; mais plutôt en raison des attaques qu'il dirigeait contre leurs humbles et si précieux collaborateurs, ces infirmiers auxquels ils ont voué



une gratitude sans bornes et une véritable affection de frères d'armes, et envers lesquels l'agression prenait le caractère d'une véritable iniquité.

Car ils les ont vus à l'œuvre, — j'allais écrire « au feu », — dans des conditions où il fallait, pour ne pas faiblir, pour accomplir jusqu'au bout la rebutante et périlleuse tâche, quelque chose au ventre. Tous, sans défaillance, s'y comportèrent comme des héros.

A un moment donné, au fort de l'épidémie de typhoïde qui décima, l'été dernier, la garnison de Fez, quinze des infirmiers de l'hôpital Auxon tombèrent atteints par la contagion, durent s'aliter. Cela faisait une somme de cinquante-six typhoïdiques en traitement dans le même service. Cette sombre trouée que le mal venait de faire dans les rangs des infirmiers ne laissait plus debout assez de personnel pour donner les soins nécessaires à un si grand nombre. On demanda alors au chef de bataillon Fellerl, commandant d'armes à Dar Debibagh, de faire appel à des hommes de bonne volonté. Il en vint autant qu'on voulut, autant qu'on en eut besoin, des coloniaux, des « marsouins » qui ne le cédèrent ni en dévouement, ni en attentions aux infirmiers professionnels. Et

quelles besognes ingrates ils assumaient ! Le docteur Fournial me citait le cas de l'un de ces braves enfants qui, chargé de l'unique soin de mettre au bain les malades, sortait à peine en ville une fois par semaine, le reste du temps appliqué à sa tâche comme une sœur de charité.

Depuis que l'hôpital de Fez a été ouvert, à l'arrivée des troupes du général Moinier, sur sept cent cinquante malades qu'on y a traités, trente-sept étaient des infirmiers : cinq pour cent. A Meknès, c'est mieux encore : sur les soixante-seize morts qu'a vus succomber à l'hôpital depuis qu'il fonctionne, sept étaient des infirmiers victimes du devoir, soit un sur dix !

Il me paraît quasi superflu, pour quiconque, du moins, connaît nos mœurs administratives, d'indiquer qu'il n'a été accordé à l'hôpital de Meknès, non plus qu'à celui de Fez, aucune de ces médailles des épidémies, de ces pauvres minces rubans tricolores dont se pare la boutonnière de tout adjoint au maire, de tout conseiller municipal un peu remuant, et politiquement bien pensant, qui a eu le bonheur de voir visitée par un fléau la ville à l'administration de laquelle il collabore. Le docteur Fournial comme le docteur Coullaud

ont fait, évidemment, des propositions. Elles doivent dormir quelque part, dans un des fameux cartons verts.

Même l'admirable Louis mourut avant de recevoir la médaille d'or qu'on avait demandée pour lui. Il est vrai qu'à cette grande âme, de tels hochets devaient être si parfaitement indifférents!... Mais, pas plus qu'il ne saurait y avoir de sanction pour les fautes d'en haut, il n'y a de récompenses pour les héroïsmes d'en bas. Que faire à cela ?

Enfin, je voudrais dire aux parents des soldats qui peinent et combattent là-bas pour la France, dans quelle atmosphère réconfortante sont recueillis ceux d'entre eux, fils, époux, pères, qu'un coup subit du sort abat au milieu de la tâche. Les circonstances, cet émoi qu'avait produit chez tous ces hommes dévoués l'attaque injustifiée qui venait de les viser, l'ardent désir qu'ils avaient, surtout, de défendre leurs modestes et zélés auxiliaires, m'ont fait le confident de preuves que, sans doute, dans tout autre moment, et s'ils avaient été seuls en cause, ils n'auraient pas livrées même à la curiosité la plus sympathique : ce sont les lettres innombrables, les lettres touchantes qu'à chaque instant il leur arrive de recevoir de quelqu'un de leurs malades guéris,

de quelque convalescent en route vers le pays natal, celui dont l'air dépasse en pureté, en suavité tous les autres, — ou encore d'un vieux père inconsolable, d'une mère en grand deuil remerciant d'une attention touchante, de l'envoi d'une photographie, — un coin de cimetière avec une croix en avant, plus en vue que les autres, au chevet d'un tertre que la pluie et le vent n'ont pas eu le temps encore de niveler à la hauteur des autres.

Penché sur le bureau où, pour tout luxe, dans un vase sans art, un pot de cuisine ou de pharmacie, sourient quelques soucis d'or, je les lis, ces lettres débordantes de gratitude, griffonnées d'une main qui vacille d'émotion, ces lettres où parfois, sur la ligne humide encore, une larme en tombant a fait une large moucheture pâle. Et il faut les dévorer très vite, de crainte d'ajouter, sur le papier qui tremble au bout des doigts, une tache profane à cette sainte tache.

Il en est qu'on sent tracées d'une plume ferme, mais impatiente : le dernier salut, de la terre d'Afrique, d'un officier hanté de la vision du paquebot qui se balance à l'incessante houle, en rade, au delà de la barre ; et d'autres qui portent seulement quelques lignes malhabiles, d'une grande écriture de

gamin débile encore, un mot sur une carte postale, un mot de souvenir, un mot de reconnaissance. Un père demande pour son enfant l'assistance d'un aumônier. Il l'eût eue, si l'on n'avait, dès le début, jugé son cas peu grave et facile à guérir. Un autre souhaiterait d'avoir des détails, — beaucoup de détails, et les plus minutieux, — sur les derniers moments du petit qu'il pleure, qu'il n'a pu voir clore à jamais ses paupières, et dont la triste mère et lui voudraient tant pouvoir se représenter la suprême apparence, sur ce lit d'hôpital où il agonisa, l'expression de ces yeux où naguère ils se miraient pleins d'espoir, et le pli que la mort imprima à cette bouche qui leur souriait si tendrement.

A toutes ces lettres il a été répondu ; aux plus humbles, aux plus douloureuses, plus longuement, plus affectueusement qu'aux autres, car les hommes au milieu desquels j'ai vécu cette journée chargés de douces émotions ont de leur devoir un sentiment si élevé, que leur conscience ne les tiendrait pas quittes pour avoir dispensé, prodigué même leurs soins les plus dévoués. Ils donnent davantage et mieux encore : leur cœur, confidents, consolateurs des âmes en même temps que médecins des corps, paternels à ces enfants



dont la douleur s'aggrave de nostalgiques regrets, et d'autant mieux préparés à comprendre, à sympathiser, à compatir, qu'eux-mêmes, quand la rude besogne leur laisse quelque répit, aux heures de lassitude, après les journées trop remplies, ne doivent pas manquer, parfois, de souffrir les mêmes rancœurs, sans doute. Nulle part je n'ai vu exercer avec une telle tendresse un ministère de charité et de paternelle bonté; nulle part je n'ai rencontré plus de zèle pour le devoir, plus d'abnégation, de désintéressement. Et dans cette chambrette aux murs blancs, pareils à ceux d'une cellule monacale, où la couche des brefs sommeils avoisine la table de travail, comme pour mieux montrer qu'il n'y a ici nulle démarcation entre l'heure du labeur et celle du repos, j'imaginai le cabinet que pourrait avoir, en France, un chirurgien de la valeur du médecin-major Coullaud, le bureau de bois précieux, la bibliothèque austère avec distinction, et les œuvres d'art, et les bibelots partout épars, hommages de la reconnaissance, bronzes, cristaux opalins de Gallé, grès sobres de Delaherche ou de Chaplet, où agonisent des fleurs rares!..

Mais comme nous voilà loin, juste Dieu ! de cette « maison du désespoir », que, d'une plume si allègrement vengeresse, nous décri-

vait M. de Cassagnac, et des petits troupiers agonisant sans secours, aux pieds d'un infirmier ivre, — je crois même qu'il y avait imprimé « saoul », ce qui est évidemment plus énergique.

## XII

### Le « Graphique »

Du moment où je vais quitter Meknès et renoncer — à regrets, encore — à la si cordiale hospitalité du camp des Oliviers pour gagner Rabat, puis la côte, je vais marcher avec le « convoi », — soumis aux règlements qui le concernent. Adieu les bonnes galopades à travers la plaine au gré d'une fantaisie, à droite, à gauche de la piste trop piétinée ! Adieu les haltes reposantes au bord de quelque oued ignoré, où, comme aux miroirs illustres du Céphise ou de l'Eurolas, se reflètent des lauriers roses ! — Pas même la chère, la divine liberté, dont on a pris si vite et si bien l'habitude qu'elle apparaît imprescriptible, de planter sa tente à son gré sur un tertre fleuri ou à l'ombre d'un arbre, frisson-

nant, d'en orienter la baie vers le couchant ou vers l'aurore !

Il nous faut, tout le long de la route, demeurer encadrés entre l'escorte d'avant et celle d'arrière, moi, mes hommes, mes mules, mes bagages. Défense absolue de s'écarter — pas même à ses risques et périls — pas plus que ces prisonniers que, chemin faisant, on recueille dans les divers postes pour les conduire à Casablanca à leurs juges, et qu'on attacherait au derrière d'une araba s'ils refusaient de marcher. Pour avoir enfreint ces tutélaires, mais impérieuses prescriptions, pour s'être attardé quelques heures de trop à Rabat, un malheureux sous-officier, pendant notre séjour à Meknès, a été assassiné comme il cherchait à rattraper son convoi, dépouillé et jeté, nu, dans une *daia*, une mare, une flaque d'eau limpide et bleue près de laquelle nous allons passer. A deux ou trois semaines de là, pareil sort devait échoir à trois commerçants qui, pour gagner du temps, brûler une étape, avaient commis la même imprudence. Voilà quelle sécurité présente la ligne d'étapes que, depuis un an bientôt, parcourent sans relâche nos convois de rapatriés, de relève et d'approvisionnements, et les fourgons chargés de numéraire, de la solde en-

tière de l'armée : le dernier avait quitté Casablanca avec douze cent mille francs ! Que pas un de ces convois, protégés par des forces ridicules, n'ait été attaqué encore et enlevé, c'est un miracle : Allah ne l'aura pas voulu sans doute, ou bien personne, parmi ses fils, n'y a songé.

Nous ne sommes donc plus, maintenant, que de pauvres choses, un docile bétail que le « service des étapes » va promener, jour par jour, d'un poste au suivant, à des allures prévues, et selon un système rigidement établi, une fois pour toutes, et immuable autant que si la Providence et son notaire y avaient passé, disait autrefois Henri Rochefort. Ce qui économise bien de l'initiative et évite bien des « histoires ». Je n'ai eu vraiment que deux fois, dans la vie, la notion de l'*ananké* antique, de la fatalité inéluctable : à la première exécution capitale à laquelle j'assistai, en voyant le condamné franchir le seuil de la prison pour marcher à la guillotine, et en me trouvant tout à coup encadré dans le convoi qui va de Meknès à Salé.

Naturellement, comme il convient à toutes les institutions d'un pays fortement centralisé, les dogmes stricts qui régissent la formation du convoi ont été promulgués de Paris ;



et ce sont les bureaux qui ont décrété, par exemple, que l'attelage des arabas devrait comporter trois mules de front, quels que soient d'ailleurs la largeur, la pente, l'état de la piste, la saison, les conditions atmosphériques. Tout le reste à l'avenant : un tas de règlements saugrenus, impropres, inapplicables, qu'on ne saurait pourtant enfreindre sans friser l'indiscipline.

Du moins il restait à régler sur place, sous réserve toutefois, j'imagine, de l'approbation d'en haut, la marche même du convoi, son horaire, si l'on peut dire. Le soin en fut confié à un officier supérieur qui avait toute latitude pour étudier et les besoins auxquels il avait à faire face et les circonstances dans lesquelles il pouvait y satisfaire. Après de mûres réflexions, il mit au jour un travail dont il se déclare, parait-il, enchanté, et qui gouverne, aujourd'hui encore, — de quelle tyrannique façon ! — les relations par la ligne d'étapes entre la côte et l'intérieur, entre Casablanca et Fez, par Rabat, Salé et Meknès. C'est le « Graphique ».

Il est basé sur ce grand principe : « Un convoi c'est un train ; une ligne d'étapes une voie ferrée. » Vous allez voir !

Le convoi part de chacune des extrémités de

la ligne de quatre en quatre jours, sous escorte fournie par la garnison du point initial, — Meknès, si l'on veut, pour un convoi montant, allant vers la mer, vers la tête de ligne. A la première étape, Aïn el Orma, ce premier convoi en rencontre un autre venu de la côte, arrivant à la même heure que lui, ou à peu près, que son escorte du départ, revenant le lendemain vers Meknès, son poste, va y ramener avec elle, tandis que le poste de la première étape fournira au premier convoi, pour gagner la seconde étape, Souk el Arba des Zemmours, une nouvelle escorte, laquelle ramènera à son tour de Souk el Arba où elle l'aura rencontrée, à Aïn el Orma, le second convoi descendant, tandis que le convoi montant sera escorté à son tour jusqu'à sa troisième étape, Khemisset, par des troupes du camp de Souk el Arba qui rentreront le lendemain soir à leur camp; ainsi de suite. Et cela, théoriquement, semble assez ingénieux. Dans la pratique, cela manque peut-être un tantinet d'élasticité, de jeu.

Le 1<sup>er</sup> février, vers sept heures et demie, nous disons adieu à Meknès.

Nous en longeons un moment les murailles grises. Un long temps nous traversons les interminables jardins de Mouley Ismail, des

champs à perte de vue, gras, bien cultivés ; un sol brun, fertile, d'où émergent en tous sens des pans de murs croulants, jetés on ne sait pourquoi, sans plan apparent, en pleine campagne, témoins séculaires de l'étrange manie de ce fou génial. Au delà d'un pont monumental, lancé sur la rivière pour laisser passer des convois innombrables, se dresse une ruine énorme, massive et aveugle comme un tombeau : c'étaient les greniers d'abondance où le Sultan bâtisseur entassait les réserves de grains et de denrées nécessaires à la subsistance du palais et de la ville, pour toute la durée d'un long siège, au besoin. Un peu plus loin, on nous montre un étrange village qui n'a rien d'arabe dans l'aspect, avec ses toits à deux pentes, la disposition même de ses maisons. On dirait d'une bourgade de chez nous. Et ce fut en effet, parait-il, la demeure d'une petite colonie de renégats qui, oubliant la foi paternelle, construisirent pourtant des demeures pareilles à celles qu'habitaient leurs ancêtres.

A la pause horaire, nous saluons une dernière fois, d'un regard en arrière, Meknès qui va s'évanouir derrière la colline, et qui, de là, apparait comme tapie au pied du gigantesque djebel Bou Iblane, dressant dans un ciel

trouble, à quatre mille mètres de haut, sa tête chenue.

Cinq heures de marche nous ont amenés à Ain el Orma, où nous campons pour déjeuner. Cette première étape, de dix-huit kilomètres, s'est effectuée sans incident, dans des conditions excellentes.

La direction du convoi est confiée à un officier du train des équipages que je veux nommer tout de suite, car si j'ai vu, au cours de ce voyage de trois mois, beaucoup de gens braves, je n'en ai pas rencontré qui aient fait montre d'une vaillance plus soutenue, d'une plus constante énergie, ni qui aient fait face d'un front plus ferme à un si long et si pénible effort : c'est le lieutenant Ramel, du 5<sup>me</sup> escadron, un Pyrénéen svelte et fin de type, alerte, vigilant, volontaire et, par-dessus tout, infatigable. Et il lui faut quelque ressort !

Il a la charge de conduire de Meknès à Rabat cent trente et un « isolés », des officiers, des soldats qu'on rapatrie, leur temps de campagne terminé, — moi dans leur nombre, avec mes domestiques et mes muletiers, — une cinquantaine de malades avec tous leurs bagages, du matériel, des voitures vides qu'on renvoie à la côte pour chercher des approvi-

sionnements, soit, en tout, du point de départ, — mais ce nombre grossira en cours de route, — cent quarante voitures, attelées chacune de front, comme le prescrit la tyrannie bureaucratique, des trois mules réglementaires.

Mais il a surtout à diriger et à mater, et c'est le plus rude et le plus ingrat de sa tâche, deux cents à deux cent cinquante convoyeurs kabyles, qui constituent bien la plus sinistre racaille qu'il soit possible d'imaginer.

Beaucoup viennent d'Algérie, la plupart. Depuis qu'ils l'ont quittée, depuis le commencement de cette campagne où l'on a eu besoin de leurs services, la criminalité y a, paraît-il, diminué dans de fortes proportions ; les vols pareillement, et les prisons d'Alger, de Constantine et d'Oran se sont un peu désencombrées.

Quelles épaves ! Des vieux déjà ; d'anciens soldats, d'anciens tirailleurs qui n'ont pas réussi dans le métier, que quelque mésaventure a fait chasser de l'armée, et qui, abrutis, épuisés par l'alcool et le vice, n'ont pu être admis à signer un nouveau réengagement ; des faces inquiétantes, sinistres, marquées des stigmates de toutes les débauches. Et puis des jeunes... « enfants ramassés au bord d'une



route », comme ceux que dépeint Flaubert dans cette mort des Mercenaires à laquelle j'ai bien souvent songé au cours de cette marche en si étrange compagnie ; des gamins équivoques, malsains.

Tout ce monde va demi-nu. A la belle saison, même, d'aucuns nus tout à fait, ou à peu près, — ceux qui sont beaux et qui le savent.

On les a affublés, presque tous, de lambeaux de vieux uniformes, et, sur le siège de leurs arabas, à la tête de leurs mules, ils font presque figure de soldats, de tringlots, pour employer la pittoresque expression populaire. Certains portent encore la djellaba efflochée, trouée, couleur de terre.

Leur sort est pitoyable. Sous la pluie torrentielle, dans le simoun, par les brûlants soleils, ils vont, mouillés, haletants, brûlés. A l'étape, à peine un abri. On s'arrange comme on peut sous des arabas, sans vêtements pour se changer, sans feu pour se sécher, sans manger, bien souvent, faute de combustible ou de provisions. Pour tromper sa faim, on joue aux cartes. De grêles musiques se font entendre, aigres *raïtas*, *guenbris*, qui sont de minuscules et primitives mandolines à deux cordes, en attendant l'heure où l'on s'endormira « côte à côte sous le même manteau, à la clarté des étoiles ».

Le lendemain, trempés encore, ils repartent sous une nouvelle averse, pour une étape aussi dure. Toutefois, quand le génie aura daigné fournir les tôles qu'on attend de sa bienveillance, des soliyos, ils auront dans chaque poste un semblant de toit, un auvent, plutôt, que les rafales furieuses de l'hiver encore leur arracheront bien souvent d'au-dessus de la tête. Pourtant ils ne gémissent pas. Ces tristes vauriens, écume des cités et du bled, pillards, paillards, capables de tout, font leur tâche du même cœur qu'ils mettraient à forcer, pour un larcin, la serrure d'une cantine, ou à défoncer un tonneau de vin. Ils sont vaillants en marche comme un légionnaire au feu. C'est bien souvent plus dur. Le dernier des chemineaux de chez nous ne consentirait pas à accepter les besognes qu'on leur demande, ni leur misérable existence. Puis, nulle corvée ne les rebute, et plus d'une fois, en cours de route, je me suis surpris, à contre-cœur, à les plaindre, à les admirer. En déchargeant nos soldats d'une tâche qu'ils ne sauraient assumer bien longtemps sans y succomber, ils rendent de véritables, de signalés services. Sans eux, nous serions impuissants à occuper du Maroc ce que nous en occupons. Ils nous sont indispensables.

C'est donc à cette tourbe, à ces *oullaws*, que nous confions journellement, en munitions, en matériel, en provisions, en vivres, en argent même, des fortunes à transporter. On frémit en se demandant ce que serait leur attitude dans le cas, nullement invraisemblable, où quelqu'une des tribus voisines de la ligne d'étapes, tentée par l'appât des vivres, des douros ou des balles, essaierait un beau jour d'enlever un convoi. La réponse, d'ailleurs, monte aux lèvres!

Pour les conduire, les surveiller, les tenir, — car la petite escorte qui accompagne de poste en poste n'a qu'un rôle de protection, encore bien illusoire, et n'interviendrait qu'en cas d'attaque, — un lieutenant, assisté d'une dizaine d'hommes, sous-officiers et soldats du train des équipages, courageux tous, comme leur chef, pleins de cœur et de dévouement. Les historiens de la conquête du Maroc seront bien injustes, s'ils ne consacrent pas au « train » quelques-unes de leurs plus éloquentes pages. Autant que ceux qui combattent, ceux qui les ravitaillent au prix de si écrasantes fatigues, de souffrances véritables, parfois, ont droit à la reconnaissance du pays. Leur rôle, qu'on nous a trop laissé ignorer, pour n'être pas aussi brillant, n'en

est pas moins utile. Je serais heureux, sincèrement, d'avoir pu contribuer dans la mesure de mes forces à faire rendre à ces vaillants pleine justice.

Dans toute cette organisation hâtive, imparfaite que nous avons improvisée au Maroc, le service des étapes est l'un des rouages les plus défectueux. Non, ici encore, par la faute des agents d'exécution — je viens de dire qu'ils sont admirables, — mais uniquement, toujours, par suite des erreurs d'en haut, imprévoyance, pusillanimité; bien plutôt hypocrisie.

Il faut réduire autant que possible les charges de l'entreprise, les frais de la conquête. Que ne peut-on même les supprimer tout à fait! L'idéal, évidemment, serait de faire le nécessaire sans que le pays en sût rien; mais il devient bien difficile de dissimuler toute la vérité. On en cache de son mieux une partie. Le système fameux dit des « petits paquets » a été justement inventé pour cela. On l'applique jusqu'aux transports, au train!

Pour faire face aux besoins du corps de débarquement, fort de vingt mille hommes environ, le train des équipages dispose de quatre compagnies à trois cents hommes, Français ou indigènes, et à cinq cents ani-

maux. Chacun des huit convois auxiliaires qui parcourent la ligne d'étapes comprend deux cent cinquante de ces convoyeurs kabyles que je vous ai présentés et quatre cent cinquante animaux. C'est donc un ensemble de trois mille deux cents hommes et de cinq mille six cents animaux. Pour encadrer tout cela : un lieutenant-colonel, huit capitaines, vingt-quatre lieutenants, — sur le papier du moins, car, si je suis bien informé, il y a longtemps que ces cadres n'ont été au complet, au moins en ce qui concerne les lieutenants.

Ce personnel trop réduit est radicalement impuissant à assurer exactement le ravitaillement des postes de Casablanca à Fez, et l'on doit, pour suppléer à son insuffisance, continuer à recourir aux transports civils, aux convois libres. Je doute qu'on y trouve de l'économie.

Quoi qu'il en soit, le train des équipages est la seule arme qui demeure perpétuellement sur la brèche. Pour lui, jamais de repos. L'étape accomplie, tandis que les cavaliers, les fantassins de l'escorte dressent leurs tentes, soufflent un peu, les tringlots, les convoyeurs doivent se préoccuper des vivres pour le convoi et pour eux, de l'orge pour les bêtes, courir au douar le plus proche. Cepen-



dant quo les autres, installés, se remettent de la fatigue du jour, eux s'évertuent pour les servir, leur apporter sur leurs fourgons, ainsi que d'exacts serviteurs, le repas réconfortant du soir. Après quoi, ils se pourront attabler à leur tour..., peut-être !

Et pour tant de pénibles soins, tant de dévouement, pas de télégrammes éclatants dans la presse, pas de bulletins de victoires. Si, une fois, m'a-t-on dit, M. le général Moinier a rendu hommage, dans un ordre du jour, aux efforts soutenus du train des équipages et félicité son commandant, ses officiers, les humbles soldats, les lamentables convoyeurs. Il fut heureusement inspiré ce jour-là. Il eut une équitable pensée qui dut aller, j'en suis sûr, au cœur de tous ces braves gens.

Leur sort, en cette première journée de marche, n'est pas trop pénible. Le temps est doux, voilé, la route bonne, l'étape exceptionnellement courte.

Sitôt arrivés à El Orma, on a dressé le camp suivant les règles : au milieu, formées en carrés, les arabas ; en arrière, parqués entre ces quatre barrières qui gêneront un peu leurs fantaisies de vagabondages nocturnes, les mulets avec leurs conducteurs kabyles. En avant, nous et notre escorte, sur

quatre fronts également : il faut être prêts à tout, et bien des nuits ici ne se passent pas sans qu'on entende parler la poudre.

Il n'est pas très certain, il est improbable que nous puissions atteindre Rabat sans encombre. Jusqu'où pourrons-nous parvenir avant que le « graphique » soit suspendu ? tout est là. Nous sommes à la merci d'une ondée un peu forte qui fasse déborder l'oued Beht. C'est un affluent du Sebou, une rivière inquiétante en ses caprices. En deux ou trois heures, elle monte de trois mètres, inonde ses environs, coupe les routes. Depuis dix jours, par elle, Meknès, à notre départ, était comme retranchée du monde. Dix jours sans courrier, sans autres nouvelles que de brèves dépêches, — bénies dans cet isolement. A l'Orma, nous trouvons trente sacs de correspondance que ramène de Casablanca le convoi descendant.

Au moins l'oued Beht rentre dans son lit avec la même facilité, la même promptitude, presque, qu'il en sortait : une journée ou deux de beau temps sur sa vallée, et c'est fini. Il s'agit seulement d'arriver au bon moment pour passer. Nous n'avons pas, en ce moment, d'autre inquiétude. C'est le sujet de toutes les causeries : que fait, cependant, l'oued Beht ? L'image de cette rivière, que

j'imagine jaune, lourde, roulant entre des berges resserrées des eaux tumultueuses et chargées d'épaves, me hante obstinément.

Et le temps est gros de menaces. Que dis-je ? Le soir, comme nous achevons de dîner, survient la pluie, une pluie fine, serrée, cinglante, qu'un vent aigre précipite en tourbillons de flèches contre nos toiles.

Jusqu'à dix heures nous devisons, tendant parfois l'oreille pour écouter si la rafale ne mollit pas, si l'ondée est toujours aussi lourde.

... Il a plu sans discontinuer la nuit entière. Le réveil, au petit jour, est sinistre. La tempête fait rage. Il faut partir, pourtant, avec l'inquiétude de savoir si cette terrible rivière ne sera pas déjà débordée à l'heure où nous pourrions arriver sur ses bords ; s'il ne nous faudra pas, en vue du but à atteindre, bivouaquer en pleine campagne, au milieu d'un pays hostile, exposés à toutes les entreprises.

A sept heures, le convoi est en marche dans la boue, sous l'averse.

Nos convoyeurs kabyles et, j'imagine, nombre de nos soldats comme eux, n'ont rien pris. Pas de café : on n'a pu allumer de feu, sous ce déluge. L'entrain, ni la belle humeur, ni l'ardeur au travail n'en paraissent diminués. A quelle rude épreuve, pourtant, les bonnes

volontés sont mises, sur cette piste détournée où les roues enfoncent jusqu'à mi-rayons, où les mules, à tout instant, s'effondrent !

Dans l'une des voitures, un fourgon d'ambulance trop haut sur roues et plus cahoté, avec ses robustes ressorts, que les rudimentaires arabas, ont pris place un adjudant de tirailleurs sénégalais, un grand bon nègre, déférent, bien élevé, soigné et digne sous l'uniforme, avec sa femme, souple, élégante, et sa fillette, une drôle de petite *moussou* à la frimousse éveillée, qui regagnent leurs cocotiers. A un passage difficile, dans une glaise compacte, le fourgon verse, se fracasse en partie. Le pauvre adjudant et sa femme sont blessés.

Les convoyeurs s'empressent à relever l'énorme voiture; tout le monde donne. Le convoi est un moment arrêté. C'est l'accident banal. Mais qu'il se reproduise dans la journée un assez grand nombre de fois, et il faut renoncer à gagner avant la nuit le gîte d'étape ! Tout récemment, un convoi est demeuré vingt-quatre heures en route; vingt-quatre heures pendant lesquelles ces hommes, ces héros de grands chemins ne mangèrent et ne reposèrent que par à peu près, grignotant la croûte de pain gardée de la dernière

halte et dormant dans la boue. Il faut avoir contemplé de près ces misères pour comprendre à quel point, à de certains moments, la vie peut être cruelle au pauvre monde. L'histoire du train des équipages, ici, c'est presque un martyrologe.

Au premier examen, il apparaît que, régies par des principes moins étroits, ces opérations de transports seraient infiniment moins pénibles. Est-il réellement nécessaire, indispensable de lancer sur des routes impraticables, par des temps impossibles, un matériel qui, dans ces conditions, fatigue double, ou même de pauvres diables qui s'épuisent en efforts surhumains ? Arrêter un jour ou deux, parce que la tempête et la pluie font rage, la circulation sur la ligne d'étapes tout entière, — puisque les mouvements d'un convoi sont intimement conjugués avec ceux de tous les convois circulant de F'ez à Rabat, puis, au premier soleil, dès que les chemins se sont essorés un peu, les remettre en marche, cela serait facile, du moment que le fil télégraphique court tout le long de la ligne d'étapes. Mais ce fonctionnement automatique, qui ne trouble personne à l'état-major, laissant toute la responsabilité et tout le mal au personnel actif, mais qui strictement respecte les grands



principes de périodicité, de régularité du « graphique », la magnifique et stupide harmonie d'une conception de bureaucrate algébriste, est autrement favorable à la tranquillité administrative. Tant pis pour qui en souffre !

Il y a dans notre convoi quatre ou cinq voitures qu'on ne regarde pas défilier sans un frisson, quand le hasard de la marche vous rapproche d'elles. Ce sont des arabas pareilles aux autres, comme les autres attelées des trois mules de front qui symbolisent ici le dogme de l'infaillibilité des bureaux, — un peu plus lourdement chargées, peut-être, de longues, étroites et massives caisses bien closes, coupant de cassures vives la bâche qui les recouvre : des cercueils rapportant vers quelque lointain cimetière de France des dépouilles très chères, d'informes restes que méconnaîtraient ceux-mêmes qui les espèrent.

J'ai rencontré déjà, à Meknès, dans l'une des cours du palais de Dar Boida, ces lugubres et encombrants colis. J'ai entendu conter au prix de quels dégoûts, de quelles souffrances d'autres soldats, frères d'armes, camarades de ceux qui s'en vont là, cahotés aux ornières de l'abominable route, avaient arraché à la terre qui les gardait depuis quelques mois

l'horrible néant qui demeurerait d'eux, ce « je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ». Les os font mal d'y songer, comme dit Hamlet.

Maintenant, c'est pire, encore, peut-être. Plus que les autres, les arabas qui portent ces pesants fardeaux sont exposés à l'embourbement. A chaque instant l'une d'elles s'arrête, enlisée, penchante, prête à verser sa chère charge dans la boue. Le conducteur en haillons qui se laissait traîner au pas de son attelage, indifférent, cynique, assis sur la massive caisse de cèdre où s'entrechoquent quelques incertains débris, est descendu de ce macabre siège. D'autres autour de lui s'empres- sent. Les bons tringlots de chez nous, des premiers, ont sauté à bas de leurs chevaux, et, délibérément, mis la main aux rayons, aux moyeux, et de toute leur âme poussent, tirent, soulèvent avec des cris, s'excitant, activant les tristes mercenaires, comme s'il s'agissait d'aider encore le pauvre camarade dans la lutte. On est dix, on est vingt ; on halète, on s'échauffe ; la sueur, sur les fronts qui ruissellent, se mêle aux larmes de l'ondée. Il faut en sortir : on en sortira ; et toutes ces jeunes énergies se roidissent, se tendent si résolument, qu'enfin, dans un suprême effort, le funèbre char est

dégagé et, de nouveau roule, — jusqu'à la prochaine ornière.

Ah ! le pénible, ah ! l'affligeant spectacle, auquel il faudra assister combien de fois encore, avant d'atteindre le but de cette déprimante marche ! Et certes, autant qu'homme au monde je respecte le pieux sentiment qui anime des pères et des mères en larmes, lorsqu'ils souhaitent que leur soit rendue, pour être confiée à la même terre où reposent leurs parents, où ils iront un jour reposer eux-mêmes, dans quelque humble enclos, la dépouille de l'être cher qu'ils déplorent. J'incline pourtant à penser que, s'ils pouvaient entrevoir quelles mortelles corvées ils infligent ainsi aux enfants des autres, ils hésiteraient...

Enfin voici Souk el Arba des Zemmours.

Le soleil, sur le tard, s'est montré. C'est dans une blonde et pâle lumière de printemps que notre interminable convoi se déroule au flanc des collines, dévale vers la vallée de l'oued Beht. Nous sommes par ailleurs rassurés : la menaçante rivière n'a pas encore débordé. Nous pourrions la franchir ; mais ce sera juste : une heure plus tard, peut-être, et c'en était fait. Nous demeurions là, sur la rive droite, isolés, exposés à toutes les entrepises des

« dissidents », dans un pays en continuelle effervescence.

De minute en minute l'eau croît. On la voit à vue d'œil escalader les berges. Aux deux têtes du pont de bois récemment jeté sur le Beht, des sapeurs du génie veillent, en treillis, prêts à relever le tablier sitôt que notre escorte d'arrière-garde l'aura franchi. Du moins, nous aurons passé. Sauvés !... Mais soyons des sages, et ne nous réjouissons pas avant l'heure. Il y a un temps pour tout, assure l'Écclésiaste.

Ce camp de Souk el Arba, où nous arrivions, est, de tous les postes de la ligne d'étapes, le plus exposé.

Il est situé dans une région malsaine, d'abord, et quand le général Moinier a parlé d'y installer des troupes, on lui a dit : « Ce sera le camp de la Mort. » De plus, le pays d'alentour est l'un des plus turbulents, des plus *siba* qui soient dans le Maroc entier.

Jamais, à aucune époque, l'autorité des Sultans n'a pu s'y imposer. Les Arabes l'ont surnommé « le pays de la Peur ». Ils ne s'y aventurent qu'en tremblant. A l'aurore de son règne, Mouley Abd el Aziz eut à le traverser, sous la conduite du grand vizir Ba Ahmed qui venait de le créer Sultan. Il lui fallut ac-

cepter, lui, leur suzerain, de payer aux Zemmours un droit de passage, une sorte de dime, — et pourtant Ba Ahmed, dressé à l'énergique école de Mouley el Hassan, était habitué de longtemps à traiter sans ménagements les tribus. Or, au moment de lever le camp, on s'aperçut que quatre mules de la caravane impériale, de belles bêtes porteuses de riches charges, avaient disparu. L'autoritaire Ba Ahmed faillit s'emporter. Il fit comparaitre les caïds et leur reprocha en termes sévères ce manquement à la parole donnée : le Sultan avait versé la somme convenue, c'était beaucoup déjà. Il avait droit, au prix de cet insolite tribut, à être protégé, lui, sa suite et ses richesses. Les caïds s'inclinèrent et, comme par enchantement, les mules se retrouvèrent.

Nos troupes ont passé là, il est vrai, en retournant de Fez vers la Chaouia, mais comme le boulet traverse une muraille de bois qui se referme à demi sur son passage. On vient de voir dans quelles conditions les convois y circulent, sous escorte.

A deux kilomètres de là, pas même, on ne saurait s'aventurer sans danger.

Chaque nuit des coups de fusil retentissent aux avant-postes, déchirent le silence, éveillent le camp tout entier.



« Quelques pillards », disent les rapports officiels.

Mais ces perpétuelles alertes doivent mettre à une rude épreuve les nerfs de ceux qui vivent là.

Pour cette nuit même, on a annoncé une attaque. Deux cents Zemmours dissidents, aidés de cinq cents Zaïanes, doivent tenter de se revancher d'une opération de police qu'on a poussée, la veille, dans leurs montagnes, chez les Ait Sibeur, une de leurs fractions, dont, du plateau hérissé de défenses où le camp s'endort d'un sommeil inquiet, on voit les tentes. Au cours de cette marche, on a ramassé dix-sept fusils, d'abondantes cartouches, et fait quinze prisonniers; dont est le caïd. Les Berbères ont juré qu'ils traverseraient le camp quelque soir, au grand galop de leurs chevaux. Toutefois, ce ne sera pas pour aujourd'hui : l'oued Beht, dont les eaux limoneuses couvrent maintenant de leur nappe d'ocre toute la vallée, nous protège contre leurs entreprises.

Mais ce n'est que partie remise. Un jour ou l'autre nous nous trouverons en face de ces guerriers qui menacent, désfont, et qu'on évite. Mais il faudra bien, comme on dit « y aller ». Eux, cependant, embusqués dans leurs montagnes du Tafoudeït, au sud de Souk el Arba,

accidentées, hérissées de bois et de rocs, inconnues, et que le mystère qui les entoure rend plus inquiétantes encore, eux se croient bien à l'abri de nos attaques. Ils embellissent à plaisir la légende qui fait de leur bled un coin inaccessible.

Il y aurait là-bas, à les entendre, au delà de ces montagnes qui bordent d'une imposante muraille la vallée de l'oued Beht, une vallée fertile, et, dans cette vallée, une ville considérable, « grande comme Meknès » ; — et il me semble entendre les soldats chrétiens décrivant Mouzzar toute pareille à Sefrou ! Une rivière la traverse, qu'enjambent deux ponts. Et le chef du pays, dont la réputation est venue depuis beau temps jusqu'à nous, Mohammed Hamou 'el Zaiani, aurait, pour la défendre, entassé dans ses remparts des fusils à répétition, des canons même et des obus, et n'attendrait plus que des mitrailleuses, — avec des artilleurs, probablement.

De temps à autre, quand les Zemmours nous laquineront trop, on leur enverra une petite colonne chargée d'effectuer ce que les officiers appellent ironiquement, — car je ne puis croire que le mérite d'avoir découvert cette amusante appellation remonte aussi haut qu'on le prétend, — des « reconnaissances-promenades ».

Une de ces colonnes rentrait précisément à Souk el Arba quand nous y arrivâmes. Elle avait été dirigée par le lieutenant-colonel Simon, des tirailleurs, spécialement envoyé de Tiflet. Chef expérimenté, le colonel avait évidemment conduit l'opération avec toute la vigueur que permettaient les instructions qu'il avait reçues, et qui, respectueusement animées de l'esprit des stratèges sensibles de Paris, et donc tout imprégnées de la pure doctrine humanitaire, devaient probablement assigner à son énergie des limites strictes.

Et puis, le temps lui fut terriblement défavorable. L'hiver, les Marocains ne font pas la guerre. Ils la savent impossible, à cette saison, dans leur pays. Ils se défendent seulement quand on les attaque, et, en cette circonstance, ils combattirent avec une énergie farouche. Il y eut une nuit où, à la faveur de denses ténèbres, notre camp fut envahi par trois cents Berbères. Ce fut dans l'ombre un corps à corps effrayant, où chacun, sans doute, avait peine à reconnaître les siens. L'ennemi fut repoussé, et nous nous retirâmes avec le minimum de pertes, — quatre morts, seize blessés, — mais à ce prix, la sécurité de la ligne d'étapes ne pouvait pas être raffermissée pour bien longtemps. A quelques semaines de

là, en effet, au moment où le Général en chef devait se rendre de Casablanca à Fez afin de rehausser le lustre de l'ambassade de M. Regnault, il fallut que le général Ditte prit lui-même la direction d'une nouvelle « reconnaissance-promenade ». Sa mission, là aussi, était bien définie : donner de l'air, assurer pour quelque temps supplémentaire la tranquillité de la région. Mais il était bien stipulé, m'a-t-on dit, qu'il ne devrait faire aux Zaïanes nulle peine, même légère. A un moment donné, le Ministre, craignant qu'il ne se fût laissé griser par le succès, n'eût franchi la stricte frontière fixée à son activité guerrière et ainsi enfreint la règle du jeu, fut près de brandir sur lui la foudre. Par bonheur pour le Général, le chef suprême s'aperçut à temps que ses opérations avaient été correctes strictement.

Cependant, depuis le 1<sup>er</sup> février, la ration de campagne est supprimée pour les troupes, car il est bien entendu que le Maroc est pacifié : le Ministre l'a déclaré au Parlement, la presse l'a appris au peuple !

Quand nous nous éveillons, le lendemain matin, à l'aube, la plaine, sous nos pieds, n'est plus qu'un grand lac trouble dont les eaux, d'un rouge de rouille, clapotent lourde-

ment autour de quelques tamariniers qui émergent, troncs déjetés, têtes noueuses, pareils à des saules.

Je m'aventure, en catimini, à aller voir les prisonniers de l'avant-veille. On les a jetés dans des fosses profondes, entassés pêle-mêle, à l'exception de leur caïd qui partage avec un autre captif de marque une tente.

Au-dessus des trous où ils croupissent, on a tendu contre la pluie des toiles. Dans une pénombre moite, on distingue, à travers une buée dense, des formes vagues, allongées, accroupies, des tas indécis de haillons, et des yeux noirs qui se lèvent vers nous indifférents, dédaigneux d'exprimer la crainte ou l'espoir.

Quand on les eut capturés, d'aucuns voulaient fusiller ces gens. Un officier supérieur, humain et plein d'humanité, s'y opposa. Je ne sais trop s'ils n'eussent pas préféré cette fin glorieuse à l'ignominie d'être là, dans ces culs de basse fosse, en proie à la curiosité du roumi.

Il y en avait un qu'on ramassa blessé. On l'amena à l'infirmerie du camp, où le médecin major se mit en devoir de le panser. Pauvre être ! Du lit où il souffrait le martyr, ses regards allaient, effarés, de l'un à l'autre,



de ces gens qui l'entouraient ; et il se demandait, avec sa mentalité de barbare, quel lent, quelle effroyable supplice ils lui préparaient.

Quand il vit le docteur passer, par-dessus son uniforme, la longue blouse de toile blanche, un éclair d'indicible terreur fulgura dans ses prunelles. Plus tard il se retrouva pansé, emmaillotté, sa douleur apaisée, et ne dut pas comprendre.

Sitôt guéri, on devait le conduire avec les autres à Casablanca, pour le livrer à une cour martiale, — à moins que d'ici-là ils n'eussent, comme j'aime à le croire, trouvé un moyen de reprendre, au moins quelques-uns d'entre eux, la clef des champs.

Nous nous sommes remis en route sous la même pluie diluvienne qui nous harcelait la veille. Mais, circonstance aggravante, l'étape que nous allons parcourir est, de toutes celles de la ligne, la plus difficile, la plus terrible, en raison de la nature et des accidents du terrain. Je me demande aujourd'hui encore comment, par quel prodige, nous en sommes sortis.

Presque au départ de Souk el Arba, la route commence à monter dans une argile rouge, gluante, que le va-et-vient des mules et des chariots a détrempe jus u'à des pro-

fondeurs incroyables : à la lettre, les roues des arabas, en de certains endroits, enfoncent jusqu'au moyeu dans la boue.

En vain on a tenté de la fixer en y amoncelant des pierres, des fascines. Tout cela s'y engloutit comme dans un abîme, disparaît, sombre en quelques heures, et tout est à recommencer ; on a dépensé là quinze cents journées de travail. On ne soupçonne pas seulement la moindre trace de cet effort.

A l'un des précédents convois, un tirailleur sénégalais tomba tout de son long à terre, dans cet affreux passage, la voiture qu'il poussait ayant brusquement démarré. Il pensa y périr enlisé, étouffé. Il ne parvenait pas à se relever seul. Il fallut deux hommes pour le dégager de ce limon, où il était moulé comme les cadavres de Pompéi dans la cendre du volcan.

Il arriva une autre fois que, la nuit tombée, tout le monde à bout, les mules refusant d'aller plus loin, il fallut abandonner là, en panne, trente et quelques voitures à la merci des pillards du bled. Quelle aubaine, s'ils avaient su !

La partie la plus inabordable de ce boublier longe un ravin à pic. Si conflat qu'on soit dans la traditionnelle adresse de la mule,

on ne s'y engage pas sans inquiétude. On se sent si bien à la merci d'un faux pas, d'une glissade !

Dans ce passage périlleux, les plus débiles même des rapatriés, des convalescents sont descendus des arabas où ils somnolaient. Cela décharge un peu les véhicules, et puis c'est plus prudent. On dirait, sous ce ciel livide, dans cette ondée fouettante, un cortège de détresse, une fuite éperdue de vaincus, une débandade de spectres en débâcle. C'est une vision lugubre, un spectacle de désolation que nul autre ne saurait surpasser, l'image même du désarroi moral, de la détresse, du désastre. Il semble à chaque instant que les uns ou les autres de ces hommes qui se traînent en soupirant, qui respirent, essoufflés, comme on râle, vont se coucher là, et doucement se laisser engloutir, fermant les yeux, pour en finir.

Je dépasse à un moment donné l'adjutant de Sénégalais qui a versé la veille avec son fourgon. Lui aussi a quitté, de peur de quelque mésaventure nouvelle, la voiture à laquelle, convalescent, il a droit, n'y laissant que sa femme ; et il patauge dans cette boue rouge, comme teinte du sang des pieds meurtris, avec sa fillette, une enfant de huit ans, peut-

être, fluette mais vigoureuse, perdue sous une capote bleue de tirailleur, et dont les petons menus, cerclés aux chevilles d'anneaux d'argent, moulent dans la glaise de fines empreintes.

Dans le monde en raccourci qu'est ce convoi qui s'éparpille, sur plus d'un kilomètre, en vingt tronçons, à chaque instant morcelé par quelque accident, une mule qui tombe, se couche pour mourir, exténuée, une araba qui s'embourbe, on découvre à chaque instant quelque figure inaperçue, quelque pittoresque détail.

A un moment donné vient se placer sous notre sauvegarde une troupe de bateleurs, d'aventureux coureurs de routes en burnous sales, qui viennent du Souss et s'en vont de camp en camp, montrant des singes, deux salotes petites bêtes dont l'une, juchée sur un ânon, auprès d'un large tambourin qui pend ainsi qu'un bouclier à un arçon, se recroqueville contre l'averse avec des mines drôlatiques de coquette ennuyée de gâter son beau chapeau neuf, tandis que l'autre gambade, amusée et crottée jusqu'aux épaules, narguant la pluie et l'aquilon.

Et il y a encore, tout à la fin de notre convoi, un petit groupe bien modeste, bien dis-

cret, comme confus d'être là, et, de toute son attitude, de sa tenue humble, effacée, s'excusant, dirait-on, d'abuser ainsi de la protection officielle: ce sont, chaperonnées par deux gaillards pantalonnés à la hussarde, le torse à l'étroit dans une veste courte qui leur recouvre à peine la chute des reins, spécimens parfaitement représentatifs du ruffian madrilène ou sévillan, deux pauvres créatures habillées au hasard, et sans prétention à l'harmonie, de nippes légères, de cotonnades élimées, par ce temps ! L'une d'elles porte au doigt un anneau de mariage, et ce louche gaillard qui l'accompagne peut bien être son époux en légitimes noces. Ce sont les hiérodoules des temples de planches sans confort qui, dans chaque camp, se dressent à l'écart, et où se désaltère, suivant le mot de M. Maurice Donnay, — l'ancien — la soif d'aimer de tant de guerriers robustes. De petites troupes pareilles font ainsi périodiquement la navette, de la maison du bord de l'eau du camp des Oliviers à chacun des postes de la ligne d'étapes, tour à tour. A la prochaine halte, d'autres s'en retourneront — comme notre escorte de tirailleurs, avec elle, sous sa protection — selon les savants et rigoureux principes du « graphique ». Et ainsi, à



Meknès, à Souk el Arba, à Tiffet, l'Amour, frère du divin Mensonge, aura l'illusion que son plaisir incessamment se renouvelle, et que, semblable à Thétis, Aphrodite a le sourire innombrable !

## XIII

### Le camp de la peste

La troisième journée de marche nous a conduits à Khemisset.

Ici, pas de camp, un « gîte d'étape », et si sommaire ! Quatre fossés dont on a rejeté la terre en avant, pour simuler un parapet, délimitent, embryon de défense, une enceinte carrée. Dans ce quadrilatère, des travaux en train, des abris inachevés, jusqu'à ce qu'il plaise au génie, toujours.

Tout autour, une plaine uniforme, sans une ondulation, sans un ressaut, que jalonne jusqu'à l'horizon de monts gris, perdus dans la brume, la ligne des poteaux télégraphiques. Et seule une mare d'eau trouble, où vient s'évanouir le reflet du ciel bas, rompt la monotonie de ce site accablant.

Les pluies des derniers jours ont transformé tout ce plateau en marécage. Le sol sablonneux est gorgé comme une éponge, et c'est autour de nous un concert assourdissant de coassements; où des chants graves, plaintifs, coupés de longs silences, donnent l'accompagnement en basse à des pizzicati cristallins et légers comme les carillons d'argent du glockenspiel.

Nous nous endormons au murmure incessant de ce chœur aquatique, brodant ses grêles et monotones arabesques sur la grande symphonie de l'averse qui cingle nos toits de toile, du vent qui gronde avec rage.

C'est la tempête déchaînée, donnant l'assaut aux tentes qui, sous sa furieuse haleine, palpitent comme des voiles, oscillent sur leurs mâts souples et tendent leurs haubans à claquer. Pourront-elles résister toute la nuit, sans un miracle ?

Avec tout cela, il fait froid ; il semble que l'humidité vous pénètre jusqu'aux os. Afin de sécher un peu leurs pauvres hardes ruisse-lantes et se donner l'illusion d'une vague chaleur, les hommes allument des feux, insouciant du danger qu'ils font ainsi courir au camp, ou plutôt préférant les risques d'une problématique agression à la lancinante mi-

sère que, depuis trois journées, ils endurent, et incapables de souffrir davantage. D'ailleurs, il faudrait une horde de démons pour se risquer, d'un temps pareil, à une attaque.

De toute la nuit, la pluie n'a pas cessé. Au réveil, elle enveloppe la plaine entière de son opprimant linceul, limite l'horizon à un cercle étroit, fermé de mouvants voiles.

A sept heures, nous sommes en route. A un carrefour de pistes, au delà du morne étang qui toujours chante sa dolente complainte, à l'endroit d'où démarre le convoi, une cotte de clair azur plaque une note allègre, insolite, au milieu de toute cette grisaille où nous flottons : ce sont les deux tristes pèlerines d'hier qui, toujours sous l'égide de leurs sigisbées en vestes courtes, continuent avec nous leur chemin vers Tisset, le prochain poste. Leurs robes d'indienne trempées, elles en sont réduites à aller en jupons. Ah!... Filles de joie!... Ah! oui...

Des douars nombreux bordent la route que nous suivons, indices de dispositions moins hostiles ; au passage, des femmes, des enfants viennent vendre aux soldats du pain, des œufs durs pour leur rapide collation. Elles savent à peu près la place de la halte horaire et s'y postent pour attendre le convoi, grappiller quel-

ques *billiouns* en échange des maigres provisions qu'elles apportent. C'est le premier contact avec le roumi, prélude, espérons-le, de relations meilleures, alors qu'on aura fait plus ample connaissance les uns avec les autres. De ces menues transactions il peut résulter plus de bien que d'une victoire sanglante.

Malheureusement, il advient que ces pauvres gens soient victimes de leur confiance et ne rencontrent pas chez les clients de passage une bonne foi égale à la leur. Si nos soldats, qui savent à quoi les exposerait un larcin, les paient rubis sur l'ongle, les terribles convoyeurs kabyles, — leurs coreligionnaires, leurs compatriotes, justement, — ne se font pas faute de chaparder çà et là un œuf, du pain, des fruits, renversant au besoin dans la poussière ou la boue de la piste tout un couffin pour, à la faveur du désarroi, empoigner ce qu'ils convoitent et s'enfuir. La vigilance des officiers et des sous-officiers est souvent impuissante à empêcher ces maraudages, qui vaudraient si bien une volée de coups de cravache !

Enfin le soleil a daigné nous sourire. Il rayonne sur le bled verdoyant, fleuri de scilles, sur la piste où s'épanouissent les printaniers crocus, blancs ou mauves suivant les terrains



qui les nourrissent. Et, sans que nous nous en doutions jusqu'à cinq heures du soir, car sait-on, ici, quel jour on vit ? c'est dimanche, un beau dimanche où les cloches, chez nous, doivent carillonner joyeusement. Nous arrivons au camp de Tiffet le cœur débordant d'allégresse.

Hélas ! il nous faut tout de suite déchanter. La nouvelle la plus imprévue, la plus invraisemblable, la plus incroyable, nous est donnée au débotté : le « graphique » est suspendu « jusqu'à nouvel ordre ». Et donc, jusqu'à nouvel ordre aussi, nous voilà bloqués au camp de Tiffet.

Oui, parce que l'ouéd Beht, que nous avons franchi voilà deux jours, qui est à quarante kilomètres derrière nous, — derrière ! — a débordé depuis notre passage ; parce que le pont en a été relevé ; que les convois suivants n'y peuvent passer, nous autres, qui n'avons plus devant nous aucun obstacle, qui, libres, en deux étapes gagnerions Salé et Rabat, nous sommes arrêtés jusqu'à l'arrivée du prochain convoi-navette, afin que soit respectée l'ingénue et absurde équation du « graphique ».

En ce moment me revint à l'esprit, ironiquement, la doctorale formule par laquelle

l'inventeur du « graphique » définissait et justifiait sa géniale trouvaille : « Une ligne d'étapes, c'est une voie ferrée ; un convoi, c'est un train. » Nous en voyons la preuve : du moment où la circulation est interrompue sur un point, toute vie s'arrête de Foz et Meknès à Rabat et Casablanca. A peu près comme si, quand un train déraille à Angoulême, tous les trains devaient automatiquement se garer de Paris à Bordeaux et attendre la reprise du trafic.

Dieu bon ! Dieu sage qui avez dit à l'Océan : « Tu n'iras pas plus loin », pourquoi n'avez-vous assigné nulles limites à la stupidité administrative ?

Alors commença un interminable et lancinant supplice.

Ce camp de Tisset, où les décrets d'un tringlot supérieur nous retiennent prisonniers au nombre de près de deux cents, est bien le plus abominable qu'aient jamais occupé d'infortunés soldats.

On nous a décrit, à maintes reprises, des « camps de la boue ». Celui-ci est le camp du fumier, de la peste.

Il est situé dans un site pas même laid, à proprement parler, mais d'une banalité, d'une uniformité qui rebute et déprime, au milieu

d'une ronde de collines toutes pareilles, arçonnées à la même hauteur, avec les mêmes croupes sans galbe, sans accidents, idiotes à pleurer.

La seule curiosité des environs, c'est, au plus bas de ces pentes, dans un val étroit, un bouquet de hauts dattiers surgis là on ne sait comment, dépaysés comme des phénomènes au milieu d'une foule, balançant leurs palmes gauchement, l'air plus bête encore que n'ont d'habitude les palmiers, et dépérissant d'ennui au fond de cette cuvette, comme des ours de jardin zoologique dans leurs fosses.

Quant au camp lui-même, son ignominie défie la description. C'est un marais, un bourbier, une sentine. Les mots manquent dans la langue pour dépeindre ces fondrières où l'on enfonce à mi-jambes, ce magma hideux, souillé, empuanti, — cette ordure où il faut patauger.

S'aventurer hors de sa tente est une souffrance. J'y renoncerais, pour ma part, plus d'une fois, et au crépuscule, à l'heure accablante où toutes les rancœurs de la journée vous remontent aux lèvres en une nausée, je préférerais demeurer là, seul dans l'ombre, anéanti, plutôt que d'aller chercher, au prix d'un trop laborieux effort, une distraction d'un moment.

Que des hommes intelligents, cultivés, puissent pendant des mois, tout un hiver, vivre là sans que leur cervelle s'y dissolve et que leur raison y sombre, cela confond l'entendement.

Je ne pris point d'abord la situation tant au tragique. En mettant les choses au pis, j'espérais bien que dans quatre jours, — terme de la périodicité de l'intangible « graphique », — on allait nous rendre notre liberté, nous lancer de nouveau sur la route. Ces quatre jours seraient vite passés. L'accueil très cordial qu'ici même j'avais trouvé, les amabilités que, de toutes parts, on m'y prodiguait, m'aidaient à accepter de gaieté de cœur un désagrément à tout prendre minime et passager. Que si j'avais pu prévoir que je vivrais quinze jours dans ces conditions, je crois, et j'en demande sincèrement pardon à ces hôtes charmants qui se sont si galamment pressés pour me faire oublier des misères qu'ils partageaient avec une belle vaillance, je crois que j'aurais préféré risquer la grande aventure.

Sur la piste, au moins, on pourrait se défendre, lutter. Mais là ! Quand on se révolterait, quand on crierait !... Contre quelle sottise et aveugle machine ? A quoi sert l'intelligence,

la volonté, l'énergie ? Tout cela est annihilé par on ne sait quel mauvais génie de conte, par une inertie imbécile, lointaine, inaccessible. Jamais je n'éprouvai une telle sensation d'impuissance. J'étais paralysé, anéanti, broyé.

En toute justice, il convient de noter que les officiers qui commandent à Tiflet ne sauraient en rien être rendus responsables d'une situation dont ils sont les premiers à souffrir.

J'avais retrouvé, dès l'arrivée, avec grand plaisir le lieutenant-colonel Simon, du 4<sup>e</sup> tirailleurs, commandant du cercle de Tiflet, à qui j'avais eu l'honneur d'être présenté à Souk el Arba. C'est l'un des meilleurs serveurs du pays que j'aie rencontrés au cours de ces trois mois, soldat actif et brave, esprit droit et clairvoyant, homme excellent, paternel à son monde, la bienveillance même. On ne saurait douter que lui et ses collaborateurs, que j'ai vus à l'œuvre, n'aient fait tout leur possible pour améliorer les conditions de la vie dans ce camp sordide. Mais tous les efforts sont condamnés à l'impuissance. C'est l'emplacement, comme à Souk el Arba, désigné à l'aventure, au passage, qui est déplorable ; c'est la nature du sol qu'il faudrait changer. On n'y peut rien.



Et puis ici comme tout le long de la ligne d'étapes, les moyens d'action manquent; le matériel, l'argent aussi, je pense.

Des approvisionnements s'amassent encore en pile à l'extrémité du camp, sous des bâches plus ou moins imperméables, exposés aux intempéries. Pas de magasins, — pas plus que de casernements. Les hommes vivent sous la tente, les chevaux et mulets en plein air, sous la pluie, dans de précaires enceintes. L'infirmerie même n'est pas sous un toit, et une fois de plus se représenta à ma mémoire la vision des belles chambrées, des écuries de Larache et d'El Ksar.

On a commencé là encore, — car personne ici-bas, selon la parole du poète, ne termine et n'achève, — un grand bâtiment de pierres. Il sera couvert quand le génie — lui toujours! — aura envoyé des tôles. Ce n'est pas nous qui pouvons espérer voir cela!

Il y a toutefois, dans ce camp, une partie habitable, bien aménagée, au point: c'est, de l'autre côté du ravin qui sépare les deux mamelons que couvrent les tentes, le quartier des Sénégalais. Car on leur a confié, suivant l'habitude, le soin de s'arranger à leur guise, de se loger, de se « débrouiller », pour employer la formule militaire, et les industriels

noirs ont joliment profité de la permission. Quo n'a-t-on laissé les nôtres aussi libres ! Ils ne sont ni moins adroits, ni moins actifs, ni moins débrouillards. La perspective de jouir d'un demi-bien-être, dans ce rude bled où ils sont exilés, les eût rendus diligents, et, pour peu qu'on leur eût fourni les matériaux indispensables, tous seraient aujourd'hui à l'abri.

La première nuit que je passai à Tiffet fut affreuse. Un violent ouragan s'acharna sur le camp. La pluie délaya un peu plus ces vases pestilentiels qui nous submergeaient ; le vent souffla en cyclone ; des tentes furent enlevées. Des plaintes, des jurons, des cris de rage s'entre-croisèrent dans les ténèbres denses comme de la poix. C'était décidément la mauvaise saison qui s'établissait, la saison des ondées et des ouragans. A ce moment précis, l'Administration tutélaire venait de supprimer aux officiers les grandes tentes marabouts sous lesquelles ils abritaient, à deux ou trois, leurs pauvres tentes de campagne, plus ou moins fatiguées. Voilà qui se peut appeler avoir le sens de l'à-propos !

Mais il paraît que la France n'est pas riche et doit veiller aux économies. Pas partout, Dieu merci !

Au matin, je fus éveillé par une musique

oubliée qui, soudain, me reportait loin, bien loin de ce camp sinistre : deux voix trainardes, presque enfantines, en paroles qui ne m'étaient pas toutes familières, mais dont le contexte me donnait la clé, échangeaient, touchant ma tente, déjà bien défratchée pourtant, des réflexions admiratives tout à fait flatteuses pour mon amour-propre, et que rendait plus savoureuses encore et plus touchantes à mon vieux cœur, le pur accent de Montmartre ou des Batignolles dont elles se paraient. Car j'étais installé au milieu du camp des « joyeux », près de leurs officiers, dont le juvénile entrain, la communicative gaieté me furent à maintes reprises d'un précieux réconfort, au cours de cette aveulissante captivité.

La première période fatidique de quatre jours passa.

Comme distraction, nous avions la chasse, à condition pourtant de ne pas nous aventurer trop loin : à deux kilomètres, au grand maximum, sous peine de nous exposer à de fatales aventures ; la pêche dans l'oued, qui était facile et fructueuse ; la cueillette des asperges sauvages, qui poussaient en abondance aux abords immédiats du camp. Le soir, « à l'heure verte », on se retrouvait au cercle, où d'amicales et gaies causeries, chacun se faisant vio-

lence pour donner le change aux autres, ainsi que des poltrons dans la nuit mutuellement se rassurent, nous distrayaient un moment du pesant ennui qui nous écrasait.

Le « graphique » ne fut point repris le cinquième jour, quoique le soleil rayonnât, que les chemins fussent séchés, que le camp même de Tiflet commençât à devenir habitable.

Nous ne perdions pas cependant toute espérance. L'éclatante stupidité du système dont nous étions victimes pouvait, d'un moment à l'autre, frapper les yeux de quelque chef non prévenu. Alors, on nous remettrait en marche, convoi et escorte, le sixième, le septième jour. Mais nous fûmes bientôt déçus : le « graphique » ne pouvait reprendre qu'aux dates pointées, une fois pour toutes, sur le calendrier, par le doigt impérieux de l'omnipotent tringlot d'en haut.

Or, le huitième jour après notre arrivée, un événement se produisit qu'il eût été facile de prévoir : le vin manqua au camp. Nous étions arrivés là, je l'ai dit, deux cents — bouches inutiles, superflues — et l'insuffisante provision de boisson, d'autres peut-être que je n'ai pas vues, avaient été vite épuisées. Les soldats furent réduits au thé

et à l'eau. Nous eûmes, pour nous, la ressource de nous procurer au souk, à des prix exorbitants, un liquide blouâtre et aigrelet. Qu'arriverait-il si jamais le convoi s'arrêtait un mois ? On n'a pas de conserves, pas de « singe » en réserve, ou fort peu, et il suffirait aux paysans des environs de s'éloigner avec leurs troupeaux ou de refuser de nous vendre du bétail pour affamer les six cents hommes campés là.

Par ce beau temps, d'ailleurs, nous pouvions prendre notre mal en patience. Le camp s'animait d'une vie pittoresque, amusante. Au premier rayon, les tentes s'abattaient comme châteaux de cartes, ou s'ouvraient toutes grandes à la lumière purifiante. Les murettes des marabouts, les clôtures de roseaux ou de branchages des « gourbis » des tirailleurs, les fils de fer barbelés, tout ce qui pouvait bien s'improviser séchoir se parait de mille guenilles multicolores, linges blancs, vestes bleues, pantalons garance, et les hommes allaient vêtus à peine, une culotte, un simple caleçon parfois sur la peau, gorges et bras à l'air, dans la tiédeur de ces journées printanières, et, retroussés jusqu'aux genoux, patageaient délibérément dans la bourbe.

Seule la puanteur de ces fumiers remués



sans relâche par les allées et venues des gens et des bêtes ne nous laissait aucun répit. Ces souffles légers venus de l'océan ou des montagnes jusqu'à nous, à travers les immensités presque vierges, ces brises qui ont incliné au passage les flexibles asphodèles, les fenouils empanachés, et fait onduler les champs nivéens de narcisses, on les rêverait embaumées d'ineffables senteurs. Mais avant de nous arriver, elles passaient sur des lits immondes où, d'un convoi à l'autre, s'accumulent en couches épaisses les ordures, cloaque innommable que ne nettoierait pas un Alphée, même débordé. Le matin, à l'heure où les mulets de l'artillerie, installés entre des palissades, non loin de ma tente, s'en vont à l'abreuvoir, il me faut m'emfermer chez moi pour éviter l'atroce odeur.

Quand le soleil d'été aura desséché toutes ces immondices amoncelées, que le vent en charriera, avec les nauséux relents, les poussières, je plains ceux que le mauvais sort condamnera à respirer cette atmosphère empoisonnée. Il est pourtant déjà bien plein, le petit cimetière, hors du camp de Tiffet !

Par ces jolies après-dînées ensoleillées succédant à quelques jours de pénible réclusion, la flânerie est délicieuse au bord de l'oued, ici abreuvoir, là baignade, plus loin

lavoir. C'est une animation extraordinaire, un étonnant grouillement de « marsouins », d'artilleurs, de « joyeux », de tirailleurs, auxquels se mêlent les loqueteux muletiers du convoi, des Sénégalais. Les uns, avec de méchantes lignes, taquinent avec succès le barbeau qui abonde ; d'autres font la lessive ou procèdent à leur toilette, à peu près nus à la face du ciel souriant, frénétiquement assoiffés, dirait-on, de propreté et de grand air. Dans la subtile lumière blonde d'un beau soir, qui caresse de mouvants reflets tous ces muscles tendus par l'effort, les corps humides resplendissent, blancs comme des marbres, fauves comme l'airain, sombres comme l'ébène.

Mais la vision merveilleuse, enchanteresse, ineffaçable, il faut l'aller chercher sous les figuiers grisonnants, échevelés au bord du gué qui conduit à l'aiguade, à la source où tout le camp vient s'approvisionner d'eau potable, à l'heure où les *moussos*, les femmes sénégalaises, y viennent remplir non les outres bibliques, mais d'inesthétiques bidons à pétrole, des marmites et des cuvettes de fer émaillé, articles de bazar à treize sous.

En ce pays où les femmes vont voilées, empaquetées, informes sous l'amas lourd de

leurs draperies, les épouses des tirailleurs sénégalais seules m'ont restitué l'expression de la beauté, de la grâce féminines. Moulées dans leurs *boubous* d'indiennes bleues ou noires, à grands ramages blancs, comme dans ses draperies mouillées la Niké de l'Acropole renouant ses sandales, les jambes nerveuses, les seins au ciel, calmes et lentes en leurs mouvements, brunes, sereines comme la nuit qui tombe, elles retraversent l'étroite et tumultueuse rivière. Le poids des bassins qui chargent leur tête imprime à leur corps libre un souple et rythmique balancement. Elles passent indifférentes, gravissent, lentes, la pente herbue qui mène à leur village de paillettes. A mesure qu'elles montent vers le ciel d'or pâle, leur silhouette s'affine et se magnifie. L'ardente lumière du crépuscule rongé, modéré, assouplit les contours brutaux des hideux ustensiles que soutiennent leurs deux bras levés, fins et sinueux comme les anses d'une amphore, comme la courbe caressante de leurs hanches. Et quand enfin, ainsi que dans une apothéose de clarté, elles ont disparu derrière la crête que l'astre déclinant auréole d'une gloire de flammes, il vous demeure pour longtemps dans les yeux le souvenir exquis d'une silhouette de bacchante

harmonieuse, à la panse rose d'un vase corinthien.

Le soir tombé, toute vie cesse au bord de l'oued. Alors on remonte vers le souk, où se retrouve le tout-Tiflet, le colonel Simon en tête, appuyé sur sa canne, bonhomme, exquis, ses collaborateurs, ses camarades, et les captifs que nous sommes, ennuyés et boudeurs trop souvent. En faisant les cent pas, on devise, on « giberne », on échange les dernières nouvelles de la journée, — on oublie.

Cette rue, large comme une esplanade, où nous allons et venons, c'est peut-être la première voie, le cœur de quelque grande ville future. Que de cités illustres n'ont pas commencé plus brillamment !

Ce n'est pour le moment qu'une aire un peu moins boueuse que les allées du camp, bordée à gauche et à droite de baraques, de planches où se débitent un tas de victuailles et de boissons, bars et buvettes, naturellement, épiceries ou bazars où se vend de tout à la fois, petites boutiques maures installées sous des tentes, assez louches, assez inquiétantes avec leur public interlope de fumeurs de kif et de langoureux éphèbes, où, après la soupe, se rassemblent, avec les tirailleurs, les Arabes venus pour apporter au marché leurs légumes, leurs

poulets, leurs moutons, ou pour traiter avec le lieutenant Mortier, chargé du service des renseignements, quelque négociation mystérieuse.

En haut et en bas de cette avenue, deux poteaux supportent des lanternes à pétrole : les deux premiers réverbères du pays. Au pied de celui qui se dresse à l'extrémité la plus rapprochée de l'oued, se forme vers cinq heures un petit cercle de curieux amusés : ce sont les bateleurs arrivés avec nous et leurs magots qui donnent en plein vent leurs représentations. Le moment venu où l'un des babouins passe, le tambour de basque à la main, « l'aimable société » se disperse d'un élan, pour se reformer un moment après, alors que recommence la séance suivante. De quoi peuvent bien vivre ces errants ?

Enfin, au delà du point où s'arrêtent les promeneurs, où l'herbe du bled reprend possession du sol, plus près encore du bord de l'eau, une case de charpente isolée, comme en quarantaine : c'est le temple que desservent les hiérodoules en jupes d'indienne que nous avons aussi ramenées, et qui sont venues rapporter ici des sourires oubliés de leurs fidèles depuis quelques semaines, et donc presque comme neufs.



Cependant, le huitième jour de nos malheurs approchant, le colonel Simon, qui pouvait à bon droit redouter pour ses hommes la disette, se hasarda à solliciter du haut commandement, à Rabat, l'autorisation de mettre en route les « isolés », avec leurs bagages. Notez que cela représentait cent vingt fusils environ, une vraie force, égale en nombre, sinon supérieure, à l'escorte elle-même. La réponse, me suis-je laissé conter, ne fut pas pour encourager dans l'avenir de nouvelles initiatives.

Et les malades, les convalescents continuèrent de grelotter, tout mouillés, pitoyables, sous leurs petits tombeaux qui émergeaient au-dessus de l'océan de boue comme les hautes voiles d'une épave à demi-submergée.

Mes Arabes même, domestiques, mulctiers, commençaient à être à bout, eux, cependant, habitués à la rude vie du bled. J'en arrivais à redouter de les voir désertier, s'évader de cet enfer, enfilor la piste, où ils ne risquaient rien. Nos pauvres bêtes, excédées aussi de tant de souffrances, obligées nuit et jour de se tenir debout, exhalaient sous le fouet des ondées de longues et déchirantes plaintes. Ah ! les lugubres journées, quand j'y songe ! J'en étais arrivé, à de certains moments de désespoir, à appeler de mes vœux l'attaque

de nuit tant de fois prédite, jamais survenue, la ruée subite sur le camp, dans les ténèbres, d'une *harka* de brutes furieuses. Au moins, cela eût fait diversion à ce dissolvant ennui qui nous rongeaient sans trêve.

Nous avions pourtant, matin et soir, une émotion qui, les premiers jours, fut douce à nos cœurs, mais qui, à la longue, avait fini par devenir pénible, douloureuse, pour tous les souvenirs qu'elle éveillait. C'était, à huit heures et au coucher du soleil, le salut au drapeau.

Le colonel Simon avait, depuis que nous étions tombés en son pouvoir, fait élever près de sa tente un haut mât raboteux, un peu tordu, pas bien esthétique, en tête duquel flottait un pavillon. Quand on élevait ou abaissait les couleurs, les clairons de la garde entonnaient la sonnerie réglementaire, dont l'écho longuement vibrait dans nos poitrines. Et tous, dans le camp, soudain graves, tournés en même temps vers le flottant symbole, saluaient. Pour moi, sur l'étroite couchette où je somnolais le plus tard possible, engourdi, inconscient du hideux temps trop lent à fuir, c'était, le matin, le vrai réveil ; et, à la pensée, tout à coup évoquée par ces quelques notes de l'airain sonore, par cet emblème

prenant son vol vers les nues lourdes, vers l'azur fluide, du pays si lointain, de la calme rivière, de la maisonnette qui attend, de quelle douloureuse angoisse mon cœur se serrait !

Le soir, c'était moins cruel ; nous entendions de compagnie, tête nue ou la main aux képis, la solennelle sonnerie ; et je me remémorais alors les retraites en fanfare, à la méhalla chérifienne, les tambours et les clairons massés devant la tente de Bouchta Bagdadi, et le falot Bou Khroudza, « chef de clique », se démenant, excitant du geste et de la voix ses hommes, et, magnifique en ses voiles blancs ou bruns, debout en avant du groupe de ses scribes et de ses mokhaznis, en face du commandant Brémond et des officiers français, Si Mohammed écoutant impassible, recueilli, comme à la prière...

Enfin, pourtant, tinta l'heure du départ. Le 17 février, après quinze jours d'interruption, le « graphique » reprit. Le soir nous couchions au camp Monod, le mieux installé de tous ceux que j'eusse vus depuis Meknès, propre, salubre, avec une amusante guinguette, le « restaurant français » de Rigollot, — à la bonne heure ! — avec « cuisine à tous les convois », ce qui fait que les fourneaux de Rigollot devaient être éteints depuis quinze

jours. Ce soir-là, il ne nous fit que plus confortablement dîner.

Le lendemain nous prenions congé de ce brave cœur de lieutenant Auguste Calmet, qui nous avait escortés jusque-là avec ses « joyeux ». Vers quatre heures, nous saluions Salé, la ville des corsaires, d'après nos barbares légendes, — Sla, en arabe, exquise entre toutes les villes marocaines, blanche, bleue, asile recueilli de savants et de lettrés, et si soignée, si coquette, si pomponnée que le Mellah même y est propre, invraisemblablement.

L'oued Bou Regreg, qui se jette ici à l'Océan, continue de séparer, après comme avant notre venue, la studieuse, la calme et délectable Sla, de Rabat tumultueuse, ville d'activité et d'affaires, de plus en plus, hélas ! polluée par un afflux de mercantis, de trafiquants de toutes sortes, inévitable « avant-garde de la civilisation ». On continue, quand la barre le permet, à traverser le Bou Regreg au moyen de lourdes et incommodes barcasses qui chargent au caprice de leurs patrons, partent quand elles veulent, abordent où et comme elles peuvent, en dépit d'un autre « graphique » établi par le génie, arme spéciale et très savante. Le moindre canot à pé-

trole, quelque vedette à vapeur réformée, un simple bac à traile eussent facilement assuré de l'une à l'autre rive de l'estuaire un trafic régulier. Il en fût, par surcroît, résulté pour le trésor public une économie sérieuse, puisque seule l'intendance, par ses transports, de Rabat à Salé, dépense en moyenne un millier de francs par jour : trois cent cinquante à quatre cent mille francs par an. Pendant les opérations militaires, la marche sur F'ez, c'était même de cinq à six mille francs qu'on dépensait quotidiennement. Avec cette somme, on pouvait faire bien des choses. On n'a pas daigné en prendre la peine. La France, en d'autres lieux si parcimonieuse, se montre ici prodigue et fastueuse à souhait. Si bien que là non plus, nous n'avons pas donné de preuves bien éclatantes de notre activité réformatrice, de notre hâte à doter les peuples de ces bienfaits, tant promis, de la civilisation.

Nous eûmes à Rabat une autre surprise. La poste militaire ni le service des étapes ne connaissaient les jours de départ des paquebots de Casablanca pour la France, et les officiers venus avec le convoi, dont quelques-uns devaient rejoindre à dates fixes leurs nouvelles garnisons, ne purent savoir à quelle date il leur serait possible de s'embarquer. Cepen-



dant, la « sans fil » apporte chaque matin dans les postes qu'elle dessert les résultats des derniers matches de boxe.

Malheureuse « sans fil » ! Elle rend ici de bien mauvais services, en permettant aux parlementaires, je veux dire à leurs délégués aux ministères, de tout diriger de Paris. C'est un grand bonheur qu'elle n'ait pas existé au moment de la conquête du Tonkin ou du Soudan, car ni le Soudan ni le Tonkin n'eussent été conquis, vraisemblablement, aussi alertement qu'ils l'ont été.

A Salé, où j'étais campé près de la plage, je repliai pour la dernière fois ma tente. De là, mes domestiques et ma caravane rejoignaient Tanger directement, tandis qu'à travers la Chaouïa j'allais gagner Casablanca.

Je ne vis pas sans un émoi s'abattre sur le sable, comme une aile blessée à mort, la toile vert d'eau à l'abri de laquelle j'avais fait parfois de si agréables rêves de vie libre, et parfois si douloureusement soupiré après des heures meilleures, ni disparaître, au delà de la dune, pauvres silhouettes perdues, mes muletiers, mes domestiques, le sombre et inquiet Bouchaïb, Abdesselam lourd et placide, Abdallah élégant et fûté, et Mohammed el Tangeroui, stupide à battre, et l'autre Mo-

ammed, le chérif, « Si Mohammed el Filali », parent, qui le sait ? des Sultans, — « un vicomte », disait Abdallah, — si amène, si complaisant, mais si digne, pourtant, très gentilhomme, vraiment, sous ses haillons, enfin la noire Messaouda, ma mule bête et fantasque, qui si souvent m'avait fait enrager, et que j'allais presque regretter, maintenant... Ainsi, au jour le jour, on use un peu son cœur par les chemins.

En deux jours, par Bouznika, Mansouria et Fedhala, je franchis les quatre-vingt-dix kilomètres qui séparent Rabat de Casablanca. La route, qui longe la mer, est charmante.

La Chaouia, déjà, revêtait sa parure de printemps. Des myriades de ces petites giroflées mauves et roses que les jardiniers appellent du gazon de Mahon égayaient d'arabesques vives la prairie verdoyante, au bord de la piste. Les orges, les blés qui, dans cette véritable terre promise, atteignent d'invraisemblables hauteurs, poussaient drus de toutes parts, et Bouchaïb, — c'est le nom le plus répandu dans la contrée, et qu'on donne, en manière de plaisanterie familière, à tous les paysans d'ici, de même qu'aux Irlandais celui de Paddy, — Bouchaïb pouvait se reposer jusqu'à la moisson.

Quel merveilleux pays ! Il rivalise de richesse avec ce Gharb que je regrettais encore. C'est la même fécondité prodigieuse, la même luxuriance, avec moins d'activité, pourtant, sur les routes, à ce moment, du moins.

Sous le régime de la paix française, il atteint, de plus en plus, un degré de prospérité qui lui était autrefois inconnu. On y sent tout le monde à l'aise et heureux. Les laboureurs, qui, naguère, razziés, pillés de toutes parts, misérables, empruntaient, les années de disette, à des taux formidables, cinq, six, sept cents pour cent, ne voudraient pas, aujourd'hui, d'argent au taux légal de France ; ils n'en ont que faire. Quel exemple, pourtant, à proposer au reste du Maroc, — s'il pouvait, s'il voulait le comprendre !

Casablanca, au bord d'une mer sans cesse écumeuse, est bien jolie à voir de loin, dans le soleil qui décline. Il faudrait pouvoir s'en tenir à cette impression.

Plusieurs fois, en cours de voyage, il m'était arrivé d'entendre déplorer bien haut que le canon de nos navires n'eût pas, quand l'occasion s'en présentait si propice, détruit de fond en comble cette perfide cité. J'ai compris ce farouche regret. Il faudrait maintenant que le feu du ciel s'en mêlât. Il s'est

parfois chargé d'assainissements à peine plus urgents.

Casablanca est intéressante par sa fébrile activité. Elle renferme une petite colonie d'hommes de haute intelligence, ardents au travail, entreprenants avec sagesse, qui donnent du génie français la meilleure idée, et font là admirablement leurs affaires avec les nôtres.

On n'a d'ailleurs pas tenté grand effort pour les aider, ici non plus.

Comme à Rabat, les barcasses continuent de sévir. Ce sont elles seules qui assurent le débarquement et l'embarquement des cargaisons comme des voyageurs. Et il faut avoir subi la nécessité de les utiliser, ici ou là, pour se rendre compte de leur incommodité et de leur insuffisance.

A Casablanca, l'administration française a révélé, en ce qui concerne l'exploitation du port, une indifférence ou une impuissance qui touche au scandale. Je ne puis mieux faire, pour en donner une idée, que de citer quelques passages d'une lettre que M. Hubert Giraud, président du Comité marseillais du Maroc, adressait en février dernier au président de la Chambre de Commerce de Marseille, — qui a été, qu'on s'en souvienne, le premier port

français à nouer des relations avec l'empire du Maghreb, dès le seizième siècle.

M. Hubert Giraud rappelait que, sous l'administration du Maghzen lui-même, on avait eu l'idée, pour assurer le service entre la rade et la ville, de faire appel au concours de remorqueurs. Seulement, dans ces rades sans abri qui constituent les ports marocains, les pauvres vapeurs furent vite avariés. Encore y avait-il là un effort. Nous n'avons pas même su le continuer.

Vers le milieu de l'année dernière, le service des opérations sur les rades fut confié à l'Administration du Contrôle de la Dette marocaine.

« On pouvait, dit M. Hubert Giraud, espérer que sous une direction européenne, bien à même, puisqu'elle surveille les douanes, c'est-à-dire tout le commerce d'importation et d'exportation, de se rendre compte des besoins de ce commerce, on allait voir prendre une série de mesures marquant un progrès indispensable sur l'état de choses antérieur... »

Ah bien oui !

« A Casablanca, tout l'effort consista à porter de douze à seize le nombre des barcasses que les navires sur rade, vapeurs et voiliers, avaient à se partager. On modifia



aussi la proportion de ce partage en laissant aux voiliers (n'y en eût-il qu'un seul sur rade) le quart des barcasses, au lieu de la moitié. Là se bornèrent les améliorations, et l'on vit, dès l'automne, *douze* vapeurs travaillant chacun avec une barcasse seulement, tandis que *deux* voiliers en avaient quatre. »

Le 24 février, quand j'arrivai à Casablanca il y avait en rade dix-huit navires, dont un voilier. Et comme la tempête avait détruit huit des seize barcasses, qui n'avaient pas même un môle derrière lequel se mettre en sûreté, les choses étaient au pis. Marseille dut suspendre ses expéditions, en attendant qu'une partie des cargaisons que ballottait la mer devant Casablanca eussent été mises à terre.

L'établissement d'une simple darse pour abriter les barcasses aurait suffi pour remédier en partie à ce mal. On s'occupait à des soins plus glorieux : on avait entamé, « sans étude suffisante, dit encore M. Hubert Giraud, les travaux d'un port, travaux d'ailleurs interrompus, déjà en partie détruits par la mer, et qui augmentent le ressac, au lieu de le diminuer ».

Nous avons réellement trop de tendance à sacrifier à la façade. Dans cette même Ca-

sablanca, on a pavé de belles dalles une rue, et c'est fort bien ; mais, comme les charrettes, auxquelles suffisaient parfaitement les ruelles anciennes, la prennent de préférence, il est des heures, le matin surtout, où elle est presque impraticable : on a oublié l'arrêté de police, corollaire indispensable de ce travail de bonne édilité. Enfin on a édifié à prix d'or un très décoratif beffroi qui singe la tour de Westminster et ses yeux lumineux... Le port des barcasses était plus urgent.

Et surtout, il faudrait assainir moralement la ville. On y pensait.

Ah ! à côté, au-dessous de ces excellents Français dont j'ai apprécié les laborieux efforts, l'abominable, la répugnante populace !

L'océan semble avoir charrié jusqu'à cette côte trop accueillante l'écume des quais de Marseille, de Toulon, d'Alger, d'Oran. Tous les vices y coudoient tous les crimes. Il y a telle rue, au nom héroïque, dont on dit couramment à l'étranger, pour le plaisir de voir son ébahissement, qu'elle « représente deux cents ans de prison », — comme un Yankee apprend à son hôte que tel roi du pétrole ou du cochon salé « vaut » tant de millions.

Ces « frères de la côte », comme les a appelés M. Abel Ferry qui a déjà signalé le mauvais renom qu'ils nous infligent, le péril qu'ils font courir à notre influence, ces frères de la côte, empoisonneurs et ruffians, « tiennent un vague cabaret, avec du mauvais alcool et quelques femmes dans l'arrière-boutique ». D'autres ont des métiers encore plus inavouables, et il faut s'arrêter au seuil de la ville maudite, de l'inférieur cloaque qui commence au delà de l'étroit cercle de lumière du quartier central, et craindre de s'aventurer dans l'ombre propice où rôde tout l'obscène gibier du *Satyricon*. La besogne d'assainissement matériel qu'on a ébauchée n'est rien auprès de la lessive morale qu'il va bien falloir quelque jour entreprendre.

Rappelons-nous avec quel soin certains pays veillent à leur hygiène intellectuelle et morale. Avec M. Abel Ferry, quiconque a souci de voir couronnée d'un plein succès la grande tâche que la France entreprend au Maroc doit souhaiter le vote rapide d'une loi sur les *indésirables*, qui permette à nos représentants là-bas de se débarrasser de trop compromettants « pionniers de la civilisation ». Déjà, si je me rappelle bien ce que m'a dit, au retour à Tanger M. Robert de Billy, notre

chargé d'affaires, on leur a donné à cet égard, au moyen de dispositions administratives, quelques moyens d'action qu'ils réclamaient depuis longtemps. C'est bien, — en attendant mieux.

Et surveillons aussi l'alcool : c'est lui qui inquiète le plus l'élite des Musulmans. L'Arabe n'a que trop de penchant naturel à boire, ce qui explique les sévères prohibitions édictées par le Coran. Songeons que nous n'aurons pas trop de toutes les forces vives de ce pays pour le mettre en valeur. Ne préparons pas la décrépitude d'une population qui n'est déjà que trop peu nombreuse. Mieux vaut que nos « importations » baissent un peu que d'augmenter grâce au débordement des spiritueux.

**QUATRIÈME PARTIE**

---

**POLITIQUE ET DIPLOMATIE**





## XIV

### Politique et diplomatie.

**Le gâchis, simplement, rien autre !  
(JACQUES FERNY, *Chansons du  
Chat Noir.*)**

J'ai bien peur de sembler, tout au long de ce chapitre final, m'acharner à piétiner des cadavres. J'en suis au regret. Dieu sait, d'ailleurs, si c'est d'habitude ma manière. Pour ma justification, je puis alléguer que ce que je vais imprimer ici tout franc, est l'expression de convictions déjà anciennes, qui se sont précisées et renforcées encore depuis que j'ai pu entrevoir, au Maroc, les fruits que nous sommes en train de recueillir d'une politique irrésolue, ignorante, aveugle. Les événements récents, en venant me fournir de trop sanglants arguments, m'auraient plutôt incliné à la modération. De quelle plume plus acérée, de quel

encore autrement verte n'eussé-je pas écrit ces pages, au retour !

S'il est des morts qu'il faut qu'on tue, ce sont bien les diplomates qui nous ont conduits au gâchis où nous sommes, et qui, avec une tranquille inconscience, s'offraient encore — que dis-je ? — se cramponnaient pour achever leur œuvre néfaste.

Quand on songe que jusqu'à l'épouvantable réveil qu'a sonné le massacre de Fez, M. Regnault était le candidat favori au poste de Résident général ! que M. Paul Revoil, au cas improbable où son lieutenant, son légat, peut-on dire, n'eût pas été nommé, se disait prêt à renoncer à la situation dorée qu'il occupe, à poser sa propre candidature, manœuvre savante d'habile homme pour forcer la main au ministre, — au Président de la République qui, dit-on, se refusait de toute son énergie à couronner l'ambitieux rêve de l'envoyé extraordinaire de la République à Fez, on tremble d'une rétrospective frayeur, même quand on sait que M. Revoil a heureusement regagné Constantinople et repris la haute direction de la Banque Ottomane et que M. Regnault recevra la « compensation » que, par une tradition constante du régime, on attribue, comme de droit, à qui, dans une situation quel-

conque, a une fois bien prouvé son incapacité. Car il était si important, pour un tas de raisons auxquelles l'intérêt de la France et celui du Maroc étaient tout à fait étrangers, qu'il y eût sur les lieux un représentant qualifié de la « politique d'affaires », que nous pouvions jusqu'au dernier moment redouter tout de l'intrigue. Sommes-nous vraiment à l'abri d'un retour offensif?

Ah ! nous eussions été conduits aux aventures par des connaisseurs !

M. Paul Revoil, du moins, est intelligent, spirituel, même. Il a du sel attique, de l'à-propos et joue agréablement de l'ironie. Il vous souvient de quel ton dégagé, comme s'il eût pivoté sur des talons rouges, au milieu des graves préoccupations de la Conférence d'Algésiras, il rimait :

El Mokri, parmi ses négresses,  
Caresse les plus noirs desseins.

Ses lèvres fines ont laissé tomber à profusion bien d'autres bons mots qui méritent de n'être jamais oubliés.

Précisément, il y a quelques jours, un journaliste complaisant en rappelait un auquel je suis très heureux, dans les circonstances actuelles, d'essayer de faire un sort durable.

C'était un jour qu'on l'interrogeait sur l'inquiétant Si Kaddour Ben Ghabrit, l'ancien *lorjman* de la légation de Tanger devenu, par la plus insolente fortune, « Conseiller chrétien » et omnipotent au Maroc.

— Ben Ghabrit, répondait-il, soudain « pensif » après « un geste large », Ben Ghabrit, c'est la moitié de la question marocaine.

M. Revoil voulait rire, — à moins que, par une de ces adresses dont il est coutumier, il n'ait pensé atténuer ainsi sa propre part de responsabilités. Que Si Kaddour Ben Ghabrit, — le fidèle Si Kaddour, comme disent les fouilles ! — ait tenu une place considérable dans notre politique marocaine, c'est un malheur qu'on ne saurait, hélas ! que déplorer. Mais ceux qui, de rien, ont créé pour leurs besoins, par apathie ou par calcul, cet homme aujourd'hui si important, trop important ; qui lui ont donné la place, hors de toutes proportions avec ses mérites comme avec ses services, qu'il occupe momentanément au Maghzen, sont les vrais responsables de toutes les maladroites ou vilaines actions auxquelles il a pu nous entraîner.

Non, non ! que M. Revoil ne s'efface pas si modestement derrière sa créature ; qu'il reprenne sa part légitime de responsabilités,



glorieuses ou non : la politique marocaine, depuis son court passage à la légation de Tanger, c'est en lui, en lui d'abord qu'elle s'incarne.

C'est lui qui, depuis dix ans, du premier plan de la scène ou bien de la coulisse — du trou de souffleur, parfois — a dirigé, conseillé, inspiré notre attitude en toute cette affaire. Les autres personnages qu'on a pu voir esquisser des gestes, même graves, balbutier des mots, mimer l'action, n'étaient le plus souvent, que des comparses, malgré les apparences, des pupazzi dont ses doigts agiles tonaient les ficelles. Ses amis, ses protégés, ses parents, parfois, sa seule clientèle, enfin, au sens romain du mot, a joué tous les rôles dans cet impromptu hasardeux.

Qu'a fait d'autre M. Regnault que de figurer un personnage, un pâle satellite ?

L'instigateur de la politique d'affaires et de marchandage au Maroc, et par répercussion en Europe, l'initiateur de la politique de façade et de bluff, c'est lui. Or, on sait si elle a failli mal tourner. Il n'est pas encore très certain que nous nous en tirions sans dommages plus graves que tous ceux que nous en avons éprouvés déjà, et dont le moindre fut la déconfiture de M. Regnault.

Car, comme par un caprice équitable des choses, c'est le coadjuteur, — je puis bien dire, en l'occurrence, le fondé de pouvoirs de M. Paul Revoil qui se trouve être la première victime des maladroites pratiques qu'il avait charge de poursuivre. Il s'en est même fallu de l'épaisseur d'un cheveu que, pour avoir voulu jouer de trop près avec le feu, il n'en éprouvât de plus irréparables désagréments.

Comment, si peu clairvoyant qu'on le suppose, comment admettre qu'il n'ait pas eu conscience du péril ? qu'il n'ait pas entrevu l'abîme béant devant lui ? Il est vraisemblable qu'il en a eu l'intuition, à tout le moins. Mais il aura bien vite refermé les yeux. Car il importait, jusqu'au bout, de maintenir intacte la confiance. Car la finance attendait, par terre attentif, intéressé, impatient, et la scène continua, monologue conventionnel et mensonger, jusqu'au moment où la comédie s'est brusquement achevée en drame horrifique.

Même du spécieux langage de théâtre que les gogos écoutaient d'une oreille si naïve, il demeure comme un écho dans le rapport un peu puéril où l'ambassadeur de la République essaie de se justifier, de légitimer la bienveillance que le gouvernement, pour rattraper le

lon désinvolte de la saynète, affecte de lui conserver.

Enfin, pour revenir à M. Paul Revoil, on nous dira peut-être, quelque jour, en le précisant mieux que je ne saurais, quant à présent, le faire, le rôle prépondérant que put jouer l'ancien ministre de France à Tanger, l'ancien ambassadeur à Madrid, dans tous ces traités sous où l'on se partageait, sur des cartes incomplètes, sur des atlas d'école primaire, au mépris le plus parfait de la géographie, des chanaans et des déserts, sans discernement comme sans bonne foi.

Pour être équitable, il faut accorder à M. Revoil, comme d'ailleurs à son disciple, M. Regnault, une circonstance atténuante : ni l'un ni l'autre n'aimèrent le Maroc. Ils ne le connurent jamais.

A peine eut-il débarqué à Tanger pour y prendre possession de son poste que M. Revoil s'y ennuya à périr. Il n'eut désormais au cœur qu'un seul désir : fuir de là au plus vite. Quant à M. Regnault, sur soixante-neuf mois qu'il a occupé théoriquement le poste de ministre de France auprès de Sa Majesté Chérienne, c'est bien simple, il en a passé trente-deux et demi au Maroc. Quand, après un an et demi de séjour en France, il y retourna au

mois de mars dernier, juste à point pour y récolter les fruits de ses savants et laborieux travaux, ce fut, vous vous le rappelez, un événement que toute la presse célébra en retentissantes fanfares, le défilé décoratif d'une ambassade fastueuse dont le voyage vers Fèz n'eût été surpassé en éclat que par son retour, si M. Regnault, comme il en avait conçu un peu ingénûment l'espoir, avait pu ramener dans son sillage jusqu'à Paris, et le Sultan lui-même, et tous les grands caïds du Sud.

Ainsi, chez ce peuple si fermé à nos regards profanes, si mystérieux pour nous, si défiant, auprès duquel il faut tant de tact, de persévérance, d'attentive affection, même, pour réussir, voilà les agents indifférents ou fermés qu'on envoyait ! Et l'on s'étonne, après cela, de l'incohérence, de l'absurdité de nos faits et gestes !

Toutefois, l'intelligence déliée, le coup d'œil pénétrant de M. Paul Revoil remédiaient dans une certaine proportion à l'insuffisante pratique qu'il avait du monde musulman et à son scepticisme à cet égard. Il avait la manière. M. Regnault, à une méconnaissance égale de l'âme marocaine, à un détachement pareil, sans doute, pour tout ce qui ne touchait pas immédiatement aux grands intérêts dont

le succès lui paraissait la raison suffisante et la fin dernière de la diplomatie, ajoutait une mentalité de commis tatillon et mesquin. Un myope affublé par surcroît d'ocillères ! Il n'y a guère que M. Saint-René Taillandier qui ait accumulé, au Maroc, autant de bévues. Encore y employa-t-il moins de temps, et ne laissa-t-il pas cette impression de persévérance dans la maladresse et d'obstination dans l'indiscernement qui, chez M. Regnault, arrive à confondre et à émerveiller quiconque analyse d'un peu près son génie.

On finit presque par admettre, et par n'en être pas trop surpris, qu'il n'ait réellement pas su prévoir l'émeute de Fez, que tant d'indices révélaient à des yeux plus clairvoyants. Même après les événements, il en demeure éberlué,

Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

Sa confiance en lui n'a pas faibli. Pas un moment il ne se décide à douter de sa perspicacité, et son rapport au Président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, atteste une candeur, une suffisance, une foi en ses lumières qui désarment.

On a dit, et prouvé — des témoins ocu-



lares des événements — que la divulgation trophatique du traité de protectorat, avant que le Sultan en eût pu faire expliquer le sens et la portée, avant qu'il eût fixé, pour ainsi dire, le moment de sa proclamation *urbi et orbi*; que l'éclat, le retentissement qu'au contraire on avait donné à cet acte important de l'histoire du Maroc, avec revues et fêtes; que le dédain, enfin, qu'en ces circonstances délicates on avait affiché envers les oulémas, les chorfa et tous les dirigeants de l'opinion comme envers l'opinion elle-même, avaient été les causes principales du soulèvement de la capitale, coïncidant avec une mutinerie militaire à laquelle ces mêmes causes, encore, n'étaient probablement pas étrangères. Mais non, M. Regnault n'en veut rien admettre. C'est le moment précis qu'il choisit pour se décerner un brevet d'infailibilité.

« La nouvelle de la signature du traité de protectorat, affirme-t-il expressément, ne peut pas être retenue comme une des causes des troubles...

« On ne peut pas davantage trouver les causes ou le prétexte d'un mouvement d'hostilité contre nous dans les critiques formulées contre les abus du Maghzen. Ces critiques avaient perdu toute acuité depuis l'arrivée à

Fez de la mission de M. Regnault, dont on attendait les résultats prochains. »

Il était venu, il avait vaincu. Il lui était bien arrivé en passant, il est vrai, de bousculer un peu le Maghzen et de s'en vanter ; de réformer comme une corneille abat des noix ; de mécontenter, sans doute, quelques fonctionnaires puissants, quelques grandes familles, au profit, je pense, de Si Kaddour ou de la dynastie des Mokri, ou encore de quelque autre de leurs amis ; mais tout cela n'a aucune importance à ses yeux, — et donc ne doit pas compter.

Quand enfin il conclut, c'est pour déclarer qu'« aucun indice n'avait permis de pressentir la révolte avant qu'elle éclatât ».

Que n'a-t-il lu, que ne lui a-t-on signalé ce passage de la lettre de M. le docteur Weisgerber, publiée par le *Temps*, que j'ai reproduit plus haut.

Mais M. Regnault ne voulait, ne devait rien voir ni rien entendre. Pour les raisons que j'ai exposées, il en est, dans quelque proportion, excusable.

Il apparaît un peu plus surprenant que M. Gaillard, qui a fait toute sa carrière au Maroc, et qui passe pour savoir admirablement l'arabe ; qui servait à Fez depuis douze années, très ponctuellement ; qu'on s'accorde,

enfin, à représenter comme un fonctionnaire possédant à merveille sa cour, sa ville, son monde, n'ait pas été plus perspicace. C'est la preuve même de l'isolement où vivent là-bas, en réalité, les fonctionnaires diplomatiques, les nôtres comme ceux des autres puissances, du vide qui existe autour d'eux, de la cloison étanche qui les encercle. Ils sont sans liens avec la foule. Ils ne daignent, souvent. Et quand, d'aventure, l'un d'entre eux s'avise de s'appliquer à comprendre le peuple au milieu duquel il doit vivre, dont il lui faut essayer de gagner la sympathie, on le traite volontiers en risible et dangereux maniaque.

Cependant, à un déjeuner offert, la veille de l'émeute, par le Sultan Mouley Abd el Hasid à M. Regnault et à ses collaborateurs, alors que tout le monde était d'une gaieté folle, le souverain comme ses hôtes, seul — ce fut une observation qui ne prit que plus tard toute son importance — seul le grand-vizir, Son Excellence Hadj Mohammed el Mokri, demeurait songeur. Et personne n'eut l'indiscrétion ou l'attention de demander à ce père excellent, de qui la progéniture encombre toutes les places, dont l'un des fils est même pacha de Fez el Bali, où se trouve la mos-

quée qui abritait la nuit les conciliabules des conjurés, quel souci accablant chargeait son front de si lourds nuages ?

On avait bien assez de ses préoccupations personnelles.

Après avoir employé tous les premiers temps du séjour à exagérer les difficultés qu'on avait rencontrées auprès du Sultan pour lui faire signer un traité qu'il avait sollicité lui-même, je l'ai dit, à deux ou trois reprises, et donc le mérite immense qu'on avait d'être parvenu à en triompher, on s'abandonnait à la joie et à l'espoir.

On préparait la majestueuse caravane qui devait ramener à la côte le *bachadour* et sa suite, et dans cette suite le Sultan lui-même, décidé tout à coup, mais frénétiquement décidé, — et au prix de quelles intrigues encore, Seigneur ? — à abandonner sa capitale en pleine effervescence, pour aller se réfugier à Rabat.

De là, dans quelques semaines, Mouley Abd el Hafid s'embarquerait pour la France. M. Regnault espérant bien, à ce moment, être au Maroc le souverain maître.

Pour corser encore l'appareil de son triomphe, il avait, paraît-il, songé à amener aussi à Paris les grands caïds du Sud, et l'on voit déjà les magnifiques « numéros »

qu'auraient constitués, dans le cortège triomphal descendant les Champs-Élysées, le Glaoui, le Goundafi, le M'Touggui !... Quels clichés, photographes mes amis, mes frères !

Mais si c'était déjà un indice d'aberration que de songer à faire parader chez nous un souverain qui n'a pas le droit même d'accomplir le saint pèlerinage de la Mecque, que de lui laisser, sans le décourager dès le premier jour, former ce projet baroque et insensé, s'imaginer que l'on allait, comme cela, au hasard de son caprice, trainer derrière soi, en landaus, ces grands feudataires du Sud, après surtout les avoir brimés et indisposés comme on s'y est appliqué sans relâche depuis des années, devenait d'une fantaisie bouffonne.

Pour comprendre pleinement la beauté de cette comédie à spectacle, il faut savoir quelle aversion profonde le Sultan Mouley Abd el Hafid a vouée à l'ancien représentant de la France au Maroc. Cela confinait à la phobie. Oh ! je sais qu'il existe, dans les cartons du quai d'Orsay, des dépêches où le malheureux Chérif supplie qu'on lui renvoie au plus vite son bon ami Regnault, ce cher *bachadour*. Je sais aussi par quelles manigances on obtenait ces intéressants docu-



ments diplomatiques. Et ce que je connais mieux encore, c'est la secrète pensée du Sultan sur ce point.

Mais toute notre attitude depuis des années en face de Mouley Abd el Hafid, comme, auparavant, en face de son frère Abd el Aziz n'a été faite que de mesquines intrigues, de scapineries sans ampleur et sans dignité. Ah ! justes cieux ! je me demande encore à quelles manœuvres, en ces dernières semaines, où l'on jouait peut-être son va-tout, on a bien pu se livrer auprès du malheureux Sultan, pour l'amener à cet état d'affolement lamentable où l'on nous le laisse entrevoir ; par quels raffinements tactiques on est parvenu à déprimer à tel point cette lucide intelligence.

Il est d'ailleurs étrange qu'alors qu'on se préoccupe si soigneusement de n'envoyer aux souverains ou aux chefs d'État du monde civilisé que la *persona grata*, selon la formule, qui les a d'avance séduits, jamais on ne se soit inquiété des véritables sentiments que pouvaient nourrir à l'égard des représentants qu'on leur expédiait tout de go le Sultan du Maroc et son Maghzen, autrement difficiles, pourtant, à capter et à induire en confiance. On semble toujours s'être appuyé sur ce grand principe que les Sultans du Maroc sont

des brutes incapables de comprendre les sublimes desseins de nos politiques, et qu'il était amplement suffisant que nos représentants auprès d'eux eussent la confiance des Banques.

Cette fâcheuse promiscuité — je ne dis pas coupable — de la finance et de la diplomatie au Maroc, l'empressement de celle-ci à servir en toutes circonstances celle-là, avant tout; comme si c'était là le souverain pouvoir, le seul dont il soit utile de mériter la gratitude, c'est le vice fondamental de notre politique marocaine depuis des années. On passe trop aisément, M. Revoil, M. Regnault, de l'un à l'autre de ces deux champs de l'activité humaine.

Et qui sait même si l'exorbitant privilège, le droit régalien concédé à la Banque d'État de battre monnaie, d'inonder à son gré le marché de ses hideux douros, les profitables agiotages qui en découlent, la facilité laissée à cette institution fondée pour « assainir le change », de l'*hassanir* au contraire — *has-sani*, l'épithète de la monnaie, étant devenu au Maroc, dans le langage courant, l'attribut des choses de mauvais aloi comme des gens douteux — qui sait, si ces abus multipliés ne sont pas pour quelque chose dans le

mécontentement contre nous qui vient de se traduire de si brutale façon ?

En tout état de cause, on peut, je crois, sans crainte d'être injuste, considérer que les massacres des 17-20 avril derniers sont les derniers résultats, quant à présent, d'une politique inintelligente, et sans flair.

La marche sur Fez avait été la précédente étape.

Qu'elle fût indispensable au moment où elle s'est produite, on ne saurait de bonne foi le contester. Mais une action diplomatique autrement conduite, plus prévoyante, mieux renseignée, plus sage, eût évité cette dure nécessité dont les conséquences, maintenant, nous accablent. Quel beau rôle, tout pacifique, nous pouvions jouer, sans doute, et comme on comprend la rancœur de quelques hommes politiques, — de M. Armand Fallières, notamment, a-t-on dit, — contre le dernier et le plus redoutable artisan de ce monument d'erreurs et d'imprudences, contre M. Regnault !

Cette politique dont nous voyons depuis un an les effets, ne fut pas seulement ignorante et bornée. Elle se montra, en maintes circonstances, jalouse, malveillante et rancunière, — et aussi bien sotte souvent.

Ceux de ses représentants qui avaient la disgrâce d'être accueillis froidement au Palais, ne purent jamais se résoudre à contempler sans envie et sans colère la faveur dont jouirent, auprès de l'un ou de l'autre Sultans, tels de nos compatriotes. L'impérieux besoin de détruire ces hommes fut dès lors la plus pressante de ses préoccupations. Elle n'eut de cesse qu'elle n'eût consommé leur perte.

La première en date de ses victimes fut le docteur Linarès, médecin-major de la Mission militaire dès sa création. Il avait joui de la confiance et de l'amitié de Mouley el Hassan et, pour cela même, Mouley Abd el Aziz lui avait voué un véritable attachement : il avait longtemps contrebalancé, près du jeune Sultan, l'ascendant de Mac Lean lui-même. Je signale bien volontiers à mes confrères de la presse quotidienne tout l'intérêt que présenterait, dans les circonstances actuelles, une interview de ce doyen de la politique de pénétration pacifique qui, pendant vingt-cinq ans, d'une inlassable ardeur, servit auprès de deux Sultans la cause française ; car il vit encore, quoi qu'en ait dit au Sultan Mouley Abd el Aziz l'un de nos diplomates, — puisqu'on ne se contente plus maintenant d'éliminer les témoins gênants de ses sottises, qu'on les

enterre, qu'on les expédie, désinvoltement, au pays d'où n'a pu revenir nul voyageur encore.

Après le docteur Linarès, il y eut M. Gabriel Veyre, le docteur Jaffary qui avaient la faveur de Mouley Abd el Aziz, encore, — puis M. Ernest Vaffier, que je crois homme, heureusement, à prendre sa revanche, mais qu'on expulsa brutalement d'auprès de Mouley Abd el Hafid, acculant le Sultan, — je le tiens de lui-même — à la nécessité d'être ingrat envers l'un de ses amis les plus fidèles, un de ses plus fermes soutiens aux heures indécises. Enfin on s'attaquait à Jean Bringau à son tour, l'infortuné Bringau massacré, on se le rappelle, avec sa jeune et vaillante femme, le 17 avril, et qui a peut-être regretté, à son heure suprême, d'avoir pu réussir, à force de ténacité, à faire échec à ses tout-puissants adversaires.

Que d'intrigues, de toutes petites intrigues, d'intrigues pour myope ! Et quelles forces furent ainsi perdues, que des politiques plus perspicaces, plus soucieux de l'intérêt général que les nôtres, eussent utilisées pour le grand bien de la cause française.

Dans le même temps, l'Angleterre facilitait de toutes ses forces et par tous les moyens les entreprises de ses sujets, les couvrait, les



poussait, s'appliquait à donner du prestige à ceux-là qui en étaient le plus dénués, comme le caïd Mac Lean, réhabilité, anobli, et que nous retrouvons aujourd'hui, dans le Gharb, parmi les meneurs sans doute de la politique anglo-espagnole et anti-française, parmi les « rois » de l'un des plus puissants syndicates d'affaires, — un mot qui ne soulève pas, au delà du détroit, tant d'hypocrites, de feintes pudibonderies que chez nous.

Les rancunes qui se sont exercées contre les Marocains mêmes sont peut-être plus nombreuses, plus sournoises aussi, et plus difficiles pour nous à connaître.

On a stupidement sacrifié ou laissé sacrifier El Menebhi, aujourd'hui réfugié dans les bras de notre bonne amie britannique ; on a méconnu et indisposé le chérif Mouley Ahmed Raysouly, qui a partie liée aussi avec l'Angleterre et l'Espagne tout à la fois, et qui s'est vengé avec une souveraine impertinence, lors du passage de M. Regnault dans le Gharb, au départ de la magnifique ambassade, de tous les dédains qu'il avait eu à subir dans le passé. Envers Hadj Omar Tazi, ancien conseiller d'Abd el Aziz, un homme de vive intelligence et de haute culture, de suprême distinction, aujourd'hui réfugié, comme incar-

céré à Casablanca, on a reculé les bornes de la nullité. Peut-être le moment viendra-t-il également où l'on s'apercevra que la disgrâce, imposée par nous, de Si Madiani el Glaoui, ancien grand-vizir, ami de Mouley Abd el Hafid, qui seul représentait à la cour chérifienne l'élément berbère, de qui les bons offices nous eussent été précieux, au moment où nous allons chercher à prendre pied dans le Sud, que cette disgrâce, dis-je, n'a pas été un acte politique bien savant ni bien prévoyant. Enfin, je sens bien quels services pourrait rendre désormais à notre cause un musulman sage, avisé, intelligent, cultivé — et si français du fond du cœur ! — comme le chérif Abd el Hakim, contre qui l'on a accumulé des Péliens sur des Osses d'iniquités, poussant la mauvaise foi jusqu'aux dernières limites du scandale.

Mais s'il fallait tout dire ! s'il fallait, par exemple, entrer dans le détail des petits mystères de la commission arbitrale des indemnités, si accueillante à telles réclamations qu'abandonnaient ou refusaient de présenter même les consuls des intéressés, si partielle contre d'autres, on n'en finirait pas ; et c'est d'ailleurs bien inutile, le trop payé ne pouvant être récupéré. Et il est prudent

de ne pas effleurer de trop près, ici, les questions d'argent.

C'est dans toutes ces machinations mesquines, étroites, qui font songer invinciblement à un drame pour marionnettes obtuses, mais perverses et malfaisantes, qu'on voit apparaître, fureter, passer et repasser, glissant, souriant, discret, effacé tant qu'il le faut, et enfin redressé, triomphant, comme le Sixte-Quint d'après le conclave, « la moitié de la question marocaine » — Son Excellence Si Kaddour Ben Ghabrit.

C'est une étrange figure, de qui le destin est plus étrange encore.

Il est d'obscur origine, enfant de pauvres gens de Bel-Abbès. Cela, évidemment, ne lui donne pas grand prestige auprès des hauts personnages avec lesquels, désormais, il traite; les lettrés lui reprochent son insuffisante culture et les grands le considèrent avec quelque hauteur. Mais, à tout prendre, Mohammed, prophète de Dieu, n'était qu'un simple chamelier, et la société arabe n'est pas aristocratique. En revanche, cela lui a donné, au début, l'attitude humble et soumise favorable à quiconque désire arriver sans trop discuter sur les moyens.

Il a commencé de vagues études pour être

*cadi*, ce qui lui eût valu 1.000 à 1.200 francs d'appointements annuels. Puis il a débuté dans d'obscures fonctions d'interprète en un hôpital du Sud Oranais, *chaouch*, ou à peu près. Ses ambitions étaient alors modestes.

Le bon Henri de la Martinière fut, je crois, le premier à s'intéresser à ce jeune homme appliqué, excellent auxiliaire dans les emplois subalternes. Ce fut lui, peut-être, qui l'amena à Tanger, le prit à la résidence.

La mort prématurée de M. Fumey, premier interprète de la Légation, de qui il a été l'obscur collaborateur, l'impose à un rôle auquel les circonstances donnent du relief : c'est au moment de la débâcle d'Abd el Aziz, où notre diplomatie est en proie au plus funeste désarroi.

Alors il n'y a plus réellement entre nous et le Sultan nouveau qu'un intermédiaire : Si Kaddour Ben Ghabrit. Il détient tous les secrets de la politique française. Il en sera la cheville ouvrière, le truchement.

C'est lui qui est chargé de négocier, de transmettre au Sultan de Fez nos conditions, de rapporter ses réponses, de gourmander, de sourire, d'exiger, de promettre tour à tour. Même en présence d'un tiers qualifié, connaissant assez bien l'arabe, la tâche

permet encore bien des faiblesses. Il y a tant de mots, de nuances capables de modifier sensiblement les termes de la conversation ! Et puis, en dehors des entretiens officiels, il y a les visites occultes, les rencontres, — les collusions, au besoin.

*Traduttore, traditore*, encore une fois. Qui donc Si Kaddour trahit-il ? Les musulmans, ses frères, Sidna, son Seigneur, — ou le roumi ?

Étrange situation, et que pleine de dangers !

— Il est bien évident, disait, en un moment d'abandon familial, M. Joseph Caillaux à l'un de mes amis qui lui signalait les dangers de cet intermédiaire, il est bien évident que si j'avais à faire eng. . . le Pape, je ne lui enverrais pas un curé ! . . .

Si Kaddour toutefois demeure préposé à . . . sermonner quelquefois Sa Majesté Chérienne. Il jouit de sa confiance — du moins on le croirait — comme de celle du ministre, du chargé d'affaires, des secrétaires. Sans lui, certains d'entre eux seraient bien empêchés même de se faire entendre. C'est alors qu'il a beau jeu.

Il accompagne à Paris M. Regnault pour l'assister dans les tractations compliquées avec



El Mokri. Sa faveur en est accrue, Sa fortune aussi : il mène le train d'un grand seigneur et rivalise de faste avec le vizir même. Le pénible édifice des traités, des accords, des conventions financières achevé, il se réveille un jour « Conseiller de législation, — Chef du protocole chérifien, — Interprète principal », des titres créés tout exprès pour lui, et qui s'ajoutent à ses anciens titres de cadi honoraire et de consul honoraire ; par surcroît, officier de la Légion d'honneur. Le protectorat peut maintenant être signé, la Légation supprimée. Si Kaddour est casé !

On imagine sans peine si, au cours de cette montée rapide, en ce rôle de confident nécessaire, cet homme retors a dû rencontrer quelquefois, au détour de son chemin, tels des grands de la veille et prendre de perfides revanches, ou rejoindre, chemin faisant, des concurrents possibles de demain et les étrangler sans bruit. Dans combien de disgrâces, d'éloignements, de sacrifices, retrouverait-on sa main douce et molle, sa manière sinieuse !

Le rappel du docteur Linares, qui laissait à Mac Lean la place toute libre, est son œuvre. Il se débarrassait ce jour-là d'un contrôleur gênant, du seul Français de l'entourage

d'Abd el Aziz qui sût à merveille l'arabe, et il servait par surcroît les ténébreux desseins de Ben Sliman, le plus cauteleux et le plus dommageable ennemi que nous ayons eu au Maghzen.

De ce mauvais coup perpétré en commun va dater, entre ces deux hommes, une association pour nous très néfaste. C'est grâce seulement à la complicité de Ben Ghabrit que le vieux fourbe va pouvoir, six ans durant, de 1902 à 1908, duper si merveilleusement notre trop candide diplomatie.

Sur les sentiments, sur les affirmations, sur les actes de Si Kaddour, quel contrôle avons-nous ? sans parler des intelligences occultes qu'il peut entretenir derrière nous.

Louvoyant entre deux milieux qui se désient l'un de l'autre, se frôlent sans jamais se pénétrer ; exerçant ses honnêtes offices entre des gens dont les intérêts sont contraires, qui se haïssent, dans le fond, il a beau jeu à brouiller sournoisement les cartes. Il n'a pas à craindre que jamais les partenaires, ceux surtout qui bénéficient de ses manèges, s'abandonnent à des confidences dont son renom pourrait pâtir.

Ah ! certes, il n'est que trop vrai que Si Kaddour a rempli, dans la « question ma-

rocaine » selon le mot de M. Revoil, un rôle important. Le malheur est que nous n'ayons jamais pu être assurés qu'il le jouait loyalement; que notre diplomatie, consciente ou non de l'impuissance où elle était de le comprendre et de le surveiller, l'ait pourtant laissé aller, — se soit, plus exactement, laissé conduire par lui, toujours à l'aveuglette; que nous ayons, alors que tant de bons Français eussent, dans des conditions plus rassurantes, assumé le même soin, été réduits à nous servir d'un outil de trempe au moins douteuse, de par ses origines même, dont nous ne pouvions éprouver la sécurité.

Après cela, on peut entendre dire de Si Kaddour ben Ghabrit beaucoup de bien. Je viens d'en écrire quelque mal. Il ne m'est malheureusement pas possible de concéder que la vérité soit au milieu entre ces deux opinions extrêmes.

On ne saurait, toutefois, se tenir de remarquer au passage qu'au cours des récents et dramatiques événements, il ne se montra ni mieux renseigné ni plus clairvoyant que ses anciens chefs, et nul ne remarqua qu'au déjeuner du Sultan il fût songeur. Il avait pourtant là une belle occasion de les payer d'un coup, par un service inoubliable, de la fa-

veur exorbitante qu'ils lui ont témoignée. Il dut ignorer, comme eux, ce qui se tramait. Ce qui tendrait à démontrer que tout musulman qui sert le roumi devient de ce moment suspect à ses frères, comme il devrait nous l'être à nous-mêmes jusqu'à ce qu'il ait donné de sa loyauté des preuves irrécusables. Et alors convient-il d'utiliser des agents musulmans? C'est à voir.

Il est vrai que cette indigente diplomatie maniait au petit bonheur, avec un empressement un peu humiliant pour la « carrière » tous les instruments, à peu près, qui lui tombaient sous la main.

C'est ainsi qu'au seuil même de la *Chronique de l'an 1911*, dès sa préface, M. Mermeix nous révèle que; préluant aux étranges façons qu'on croyait avoir été inaugurées par les négociateurs du dernier traité franco-allemand, M. de Langwerth, alors chargé d'affaires d'Allemagne à Tanger, désirant entamer une « conversation » avec la légation de France s'était épanché, d'abord, dans le sein de M. Robert Raynaud, directeur de la *Dépêche marocaine*. On croit rêver.

Quel besoin d'un tel missionnaire? Quelles vertus désignaient à une telle confiance un obscur journaliste? Son talent? sa situa-

tion ? l'universelle influence de sa gazette ?...

En d'autres temps déjà, on avait vu M. Raynaud chargé d'une mission officieuse auprès d'Hadj Omar Tazi. C'était déjà assez bouffon. A l'ouverture d'une négociation internationale, il me semble que la chose m'eût semblé, à moi, ministre de France, friser à mon égard l'inconvenance. Mais la légation de France ayant comblé M. Robert Raynaud de ses bienfaits l'en voulait accabler.

M. Regnault, auparavant, était allé une fois en mission à Fez comme tout exprès pour le servir. Il lui avait rapporté de cette ambassade le titre de propriété d'un terrain superbe à Tanger, où se devaient élever l'hôtel et l'imprimerie de la *Dépêche*, « organe des intérêts du Maroc ». Ce fut même à peu près, soit dit en passant, le seul avantage palpable que l'habile diplomate ait jamais obtenu du Maghzen sans être obligé de recourir à l'intervention menaçante des frégates ou des canons. De ce succès, dont il conçut un légitime orgueil, il garde à celui qui en bénéficia une inaltérable gratitude. M. de Langwerth le devait savoir. Le diplomate allemand escomptait adroitement les bonnes dispositions de son collègue envers M. Raynaud.



On sait comment finirent ces chosettes : la dernière ambassade de M. Regnault fut moins heureuse. Mais M. le Président du Conseil, qui a des lettres, se ressouvint à propos, au lendemain de l'hécatombe de F'ez, de ces conseils d'ironique sagesse que, par la bouche de M. le commandeur Aspertini, M. Anatole France donne quelque part :

« Il convient, pour rendre un désastre admirable, de célébrer le général et l'armée qui l'ont essuyé, et de publier ces beaux épisodes qui assurent la supériorité morale de l'infortune... Les vaincus doivent tout d'abord orner, parer, dorer leur défaite, et la marquer des signes frappants de la grandeur et de la beauté ».

Ainsi fut-il fait : on complimenta M. Regnault, on lui renouvela l'expression de la pleine confiance du Gouvernement ; on décora M. Gaillard. Après quoi l'on eut le bon sens d'appeler M. le général Lyautey, qui n'y songeait guère, au poste si ardemment convoité par l'ancien ministre de France à Tanger.

C'est un choix auquel le pays entier a applaudi de tout cœur.

Le *Jules-Ferry* qui, le 10 mai, emportait de Marseille M. le général Lyautey et ses collaborateurs de la première heure, était lesté de

tous nos espoirs. La tâche qu'a déjà accomplie dans nos confins algéro-marocains le Résident général de France à Fez, la finesse, l'habileté, le sens politique profond, la souple énergie dont il a tour à tour témoigné, nous sont de sûrs garants du succès qui ne peut manquer de couronner la mission nouvelle qu'il assume.

Elle est lourde, compliquée, délicate. On n'a rien fait, depuis un mois, pour la rendre aisée, non plus qu'auparavant d'ailleurs.

Notre indécision, dès notre arrivée à Fez, a détraqué, faussé les derniers rouages à peu près utilisables de l'administration chérifienne, détendu tous les ressorts.

Elle a lassé et découragé toutes les bonnes volontés sur lesquelles nous pouvions compter chez les notables marocains, qui doivent être nos premiers et nos meilleurs collaborateurs, — car c'est d'une collaboration, d'une coopération étroite, confiante de part et d'autre, amicale, enfin, qu'il va s'agir.

On a énervé, indisposé, rebuté le Sultan, de qui le bon vouloir ne faisait à mes yeux aucun doute. On l'avait trop souvent déçu, trompé dans le passé. On l'a par trop dédaigneusement traité en ces derniers temps, le négligeant, le laissant à l'écart comme si nous

étions les maîtres absolus de la situation, comme si nous n'avions qu'à nous montrer pour qu'on nous obéît. Or nous ne pouvons nous passer de Mouley Abd el Hafid. Sa collaboration nous est plus nécessaire, plus indispensable qu'aucune autre. Sans son intermédiaire, son aide, tout entamé que puisse être son prestige en raison même de son alliance avec nous, nous ne pouvons rien. On s'en est tout à coup souvenu, et rien n'a été plus comique que le subit désarroi qui s'est manifesté dans les milieux officiels à la nouvelle que le Sultan, écœuré, las, voulait abdiquer.

Par ses seuls conseils, cet homme de sens et d'expérience peut nous rendre d'inappréciables services. On ne saurait maintenir envers lui cette attitude désinvolte qu'on a affectée.

A cet égard, le premier acte de M. le général Lyautey a été d'un excellent politique. A peine appelé au poste de Résident général, il télégraphiait à Sa Majesté Chérifienne pour lui annoncer cette nomination, en des termes qui ont dû aller au cœur de Mouley Hafid : on le sent à la forme même de sa réponse, tout empreinte de franche cordialité. Cette démarche pleine de courtoisie, de

tact, rachète d'un coup bien des maladresses, bien des fautes.

M. le général Lyautey va d'ailleurs être reçu par le Sultan avec la plus sympathique joie, — quoi qu'aient essayé de nous faire accroire les dépêches peu désintéressées expédiées de F'ez. Il y a des mois qu'il l'attendait, — lui ou le général d'Amade, — un général enfin.

C'est une question dont nous avons parlé au cours de l'audience du 1<sup>er</sup> janvier, et Moulay Abd el Hafid avait proclamé bien haut ses préférences. L'accueil enthousiaste qu'il a toujours fait à nos chefs militaires, au général Moinier dès qu'il le vit, plus récemment, quand j'étais à F'ez, au général Dalbiez, prouvent assez son sentiment à cet égard. Auprès des Marocains, pendant bien longtemps encore, le militaire aura sur le *tajer*, — le négociant, comme ils appellent tout civil de marque, — au point de vue prestige un avantage marqué.

Il y a un autre geste encore de M. le général Lyautey qui a plu beaucoup. C'est l'attitude que, d'accord avec le Gouvernement, il a prise vis-à-vis des agioteurs innombrables qui ont orienté leurs appétits vers le malheureux Maroc, avant même que nous y soyons instal-

lés. Quand on songe qu'au commencement d'avril dernier il y avait *cent trente-trois* sociétés fondées pour la mise en exploitation d'un pays où l'on ne peut encore s'aventurer sans être escorté d'un bataillon au moins, plus prudemment d'une brigade, on frémit d'effroi pour les gogos! Et quelles sociétés! Quelles fallacieuses entreprises! Les temps étaient revenus où Jérôme Paturot trouvait à la compagnie du *Bitume impérial du Maroc* la situation sociale tant cherchée. Seulement les Flouchippe avaient pullulé. Ils eussent été bientôt vingt mille, si on les avait laissés faire.

A un moment, malheureusement, on les avait plutôt encouragés, et mon étonnement ne fut pas mince de rencontrer à Tanger, — c'était sous le précédent cabinet, — un marchand de denrées coloniales, d'ailleurs noiroire, exhibant dans les cafés du Socco le papier en bonne forme qui lui confiait une mission officielle du Gouvernement, qui lui ouvrait les portes de la Légation et devait, évidemment, seconder grandement ses qualités de race dans la poursuite de la proie à dévorer encore. On nous annonce qu'enfin c'en est fini de ces plaisanteries. Nous nous en réjouissons.



Et maintenant il reste à occuper le Maroc, à le pacifier, à prendre ce qu'on nous a donné, tout simplement. Longue et rude besogne !

Notre action jusqu'ici a été indécise, hasardeuse, déraisonnable, féconde en bévues aujourd'hui difficiles à réparer.

La faute en est pour la plus grande part au Gouvernement, à la politique, beaucoup plus qu'aux soldats qui avaient mission d'agir là-bas sans en avoir les moyens, qu'on lançait en avant tout en les retenant.

Nous sommes allés à F'ez. C'est le fait accompli. Il le fallait, c'est entendu. Mais le passage de nos troupes a, sur tout le trajet où elles se sont montrées, soulevé les tribus.

Un coup à F'ez, il a bien fallu assurer la communication avec la côte. J'ai dit qu'on n'y a réussi que par à peu près. Pas un point de la ligne d'étapes qui ne vive sous la menace d'être, un jour ou l'autre, attaqué et, qui sait ? enlevé.

Nous ne cherchons pas l'ennemi. Il assaille ; il faut se défendre. On est entraîné.

« A un moment donné, déclarait dans une récente interview M. Millerand, — qui jouit parmi les militaires du Maroc d'une très profonde sympathie, et aux excellentes intentions de qui l'on rend un hommage unanime,

— à un moment donné, il m'était apparu que le général Ditte s'était éloigné de sa ligne. »

Quoi ! un homme d'intelligence toujours si lucide peut proférer une telle insanité ! Cela est puéril et absurde. Comme si l'on traçait sa ligne de campagne ainsi qu'on trace un rond sur le papier ! Comme si l'on s'arrêtait exactement, sur la route, au caillou que l'on veut ! On est poussé par des nécessités implacables. L'ennemi nous provoque, je le répète ; et nous serions perdus irrémédiablement si nous laissions paraître seulement que nous craignons de répondre avec toute l'énergie qui sied et de venger l'injure.

Mais il y a « l'humanitairerie », comme disait Musset, à ménager. Ah ! le tort que nous auront fait les théories « quarante-huitar-des » !

D'ailleurs, on se figure invariablement nos officiers comme de sinistres brutes, de sanguinaires soudards assoiffés de carnage. Il y en a de délicieusement, presque ridiculement sensibles. J'en ai rencontré un qui, par sa tendresse pour « les peuples » comme par son amour des belles phrases, aussi, eût conquis M. Jaurès plus facilement qu'il n'assurait à son camp la tranquillité.

Et qui donc m'a conté cette aventure char-

manle qui advint au général Dalbiez ? Il opérait dans le massif du Zorhoun et avait été amené à se résoudre à « casser » un douar, Massaoua, — ce qu'on ne fait jamais de gaieté de cœur, je l'atteste. Arrivé à portée de canon, le Général apprit, constata que tous les hommes, « les guerriers » avaient pris la campagne. Il s'avança jusqu'au village et ordonna qu'avant la canonnade on fit sortir des tentes et des noualas les femmes et les enfants. Cela, déjà, n'était pas d'une âme implacable. Mais quand il vit ce lamentable défilé de misères, ces larmes; qu'il entendit ces sanglots, bien vite il repartit vers ses canons pour leur faire tourner bride.

Et que de fois il en est ainsi !

Même dans les opérations les plus vigoureuses, — et, tenez, dans cette colonne d'Im-mouzer que j'ai suivie, et dont la narration peut laisser aux âmes tendres une impression pénible, on n'a montré que le minimum nécessaire de brutalité.

C'est d'ailleurs de l'humanité, en quelque manière, que de frapper assez fortement l'ennemi pour qu'il comprenne l'inutilité de nouvelles agressions pour l'avenir. On économise des existences des deux côtés. Mais ce n'est jamais par dilettantisme qu'on est dur. On

est bien rarement impitoyable ; et la plupart, dans le fond de leur âme, souffrent d'être contraints de l'être.

Ce sera l'affaire du général Lyautey de mesurer l'étendue et l'énergie de l'action militaire qu'il va avoir à exercer. On peut en toute confiance se reposer de ce soin sur l'inventeur de cette formule, que j'ai rappelée déjà, je crois, et que j'ai entendu citer vingt fois dans les camps : « Montrer sa force afin de ne pas avoir à s'en servir. »

Dans le Nord, où nous avons rompu l'équilibre statique, si je puis dire, il va falloir agir en conquérants. C'est, je crois, l'inéluctable. Mais gardons-nous comme du feu de toucher aux pays demeurés tranquilles.

Localisons, s'il se peut, les dégâts. Tremblons, par exemple, de commettre les deux ou trois sottises auxquelles on voulait naguère nous pousser : l'expédition Fez-Taza, l'expédition de Colomb-Béchar au Taflelt, l'expédition Casablanca-Marrakech.

Oh ! gare au Sud, surtout ! Nous avons là ces grands caïds qui tiennent vraiment leurs fiefs, le Glaoui, notamment, vassaux condescendants du Sultan.

Négocions, traitons avec eux comme nous avons fait avec leur suzerain théorique.

Soulement, voilà ! ne serons-nous pas poussés plus fort que nous ne le voudrions ? Ne serons-nous pas contraints à ces actions brutales que je condamnais, de même que nous l'avons été d'aller à l'oz, au Tafoudelt ? Car, où et comment établir des tampons, des cloisons étanches entre ces peuples solidaires, frémissants, que le peu que nous avons fait excite et tient contre nous en haleine ?

Dans une déjà vieille interview, qu'on vient de ressortir fort à propos, M. le général Lyautey exposait ainsi sa pensée sur l'action du conquérant :

« Il y a deux façons de faire la conquête d'un pays : celle que nous appellerons, si vous voulez, la barbare, et l'autre, celle qui fait du soldat conquérant un pionnier de la civilisation et que nous appellerons, si vous ne vous y opposez pas, la romaine. Dans le premier cas, une brute qui abuse de sa force, pille, massacre, saccage, détruit, à mesure qu'elle avance, les ressources naturelles du pays, et se préoccupe bien peu des difficultés d'appauvrissement et de haine auxquelles se heurteront ceux qui viendront derrière elle avec mission de réorganiser la vie. Au contraire, les Romains ont donné un admirable exemple de l'autre procédé de conquête.



L'homme qu'ils envoyaient porter au loin les Aigles était non pas seulement un général, mais un proconsul, c'est-à-dire un personnage à la fois militaire et civil, qui était chargé d'aménager à la romaine, de gouverner, de mettre en valeur les territoires qu'il venait de conquérir. Cet homme-là ne détruisait pas, il conservait; il ne recourait à la force qu'après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, puisqu'il savait qu'il aurait à récolter en personne toutes les semences d'injustice. Il légitimait la conquête par les progrès de toutes sortes qu'il apportait dans ses bagages et par les procédés dont il usait pour les acclimater. C'est là la figure que doit prendre vis-à-vis des indigènes et des civilisations arriérées le conquérant moderne... » \*

C'est « à la romaine » que le général Lyautey nous a conquis un si beau morceau des confins algéro-marocains. Soyons tranquilles : c'est « à la romaine » aussi qu'il va nous acquérir le reste du Maroc, ce qui nous en revient, du moins, ce qu'on veut bien nous en laisser prendre. Ce n'est pas tout à fait ce que nous avons espéré et ce qu'on nous en avait promis, alors que pour nous décider à l'aventure on faisait miroiter à nos yeux, en un style de boniments électoraux, la

gloire d'arrondir et de parfaire « notre empire méditerranéen ». Ce n'est pas non plus la partie la plus facile à gagner ni à conserver. C'est celle que jamais conquérant ne posséda. Mais l'enjeu est magnifique, encore et vaut qu'on l'ambitionne.

Tous nos vœux patriotiques accompagnent dans la grande œuvre française à laquelle il s'est dévoué, M. le général Lyautéy, proconsul français au Maroc.





# TABLE DES MATIÈRES

---



Pages.

INTRODUCTION . . . . . 1

## PREMIÈRE PARTIE

### L'ESPAGNE AU MAROC

A Larache. . . . . 7  
A El Ksar el Kebir . . . . . 39  
Nos « bons amis » . . . . . 65

## DEUXIÈME PARTIE

### TROIS SULTANS

Mouley Ismail, le Sultan qu'affola Versailles . . . . . 79  
Mouley Abd el Aziz, Sultan sans trône . . . . . 108  
Mouley Abd el Hafid, le Sultan du protectorat . . . . . 123

## TROISIÈME PARTIE

### L'ACTION MILITAIRE

La mission française et l'armée chérifienne . . . . . 157  
Le tragique réveil . . . . . 179

	Pages.
Une quinzaine « sur le sentier de la guerre » . . . . .	193
Derrière un fanion bleu . . . . .	234
La maison du dévouement . . . . .	260
Le « Graphique » . . . . .	282
Le camp de la peste . . . . .	316

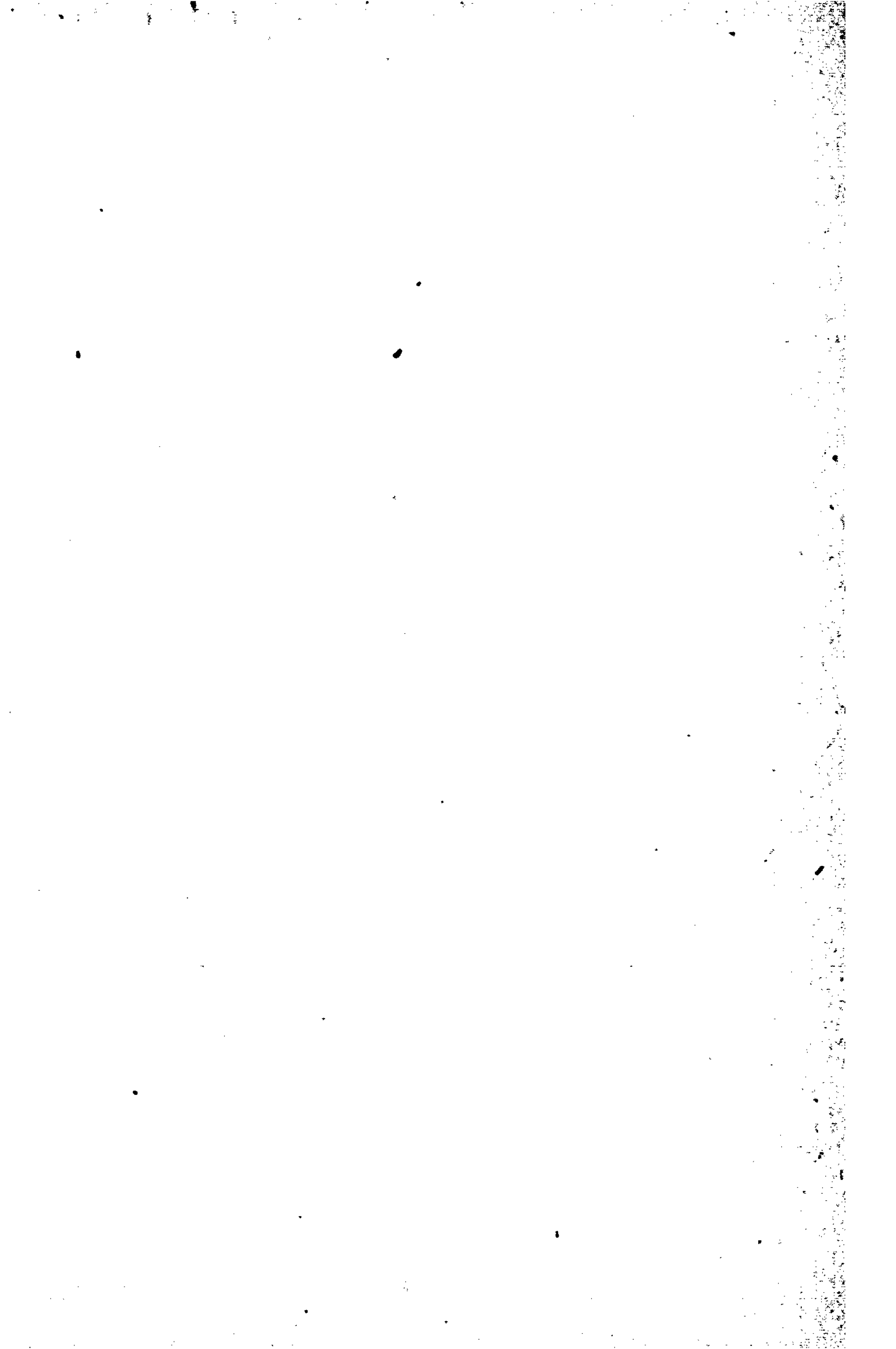
## QUATRIÈME PARTIE

### POLITIQUE ET DIPLOMATIE

Politique et diplomatie . . . . .	331
-----------------------------------	-----

---





**ACHEVÉ D'IMPRIMER**  
**le premier juin mil neuf cent douze**

**PAR**

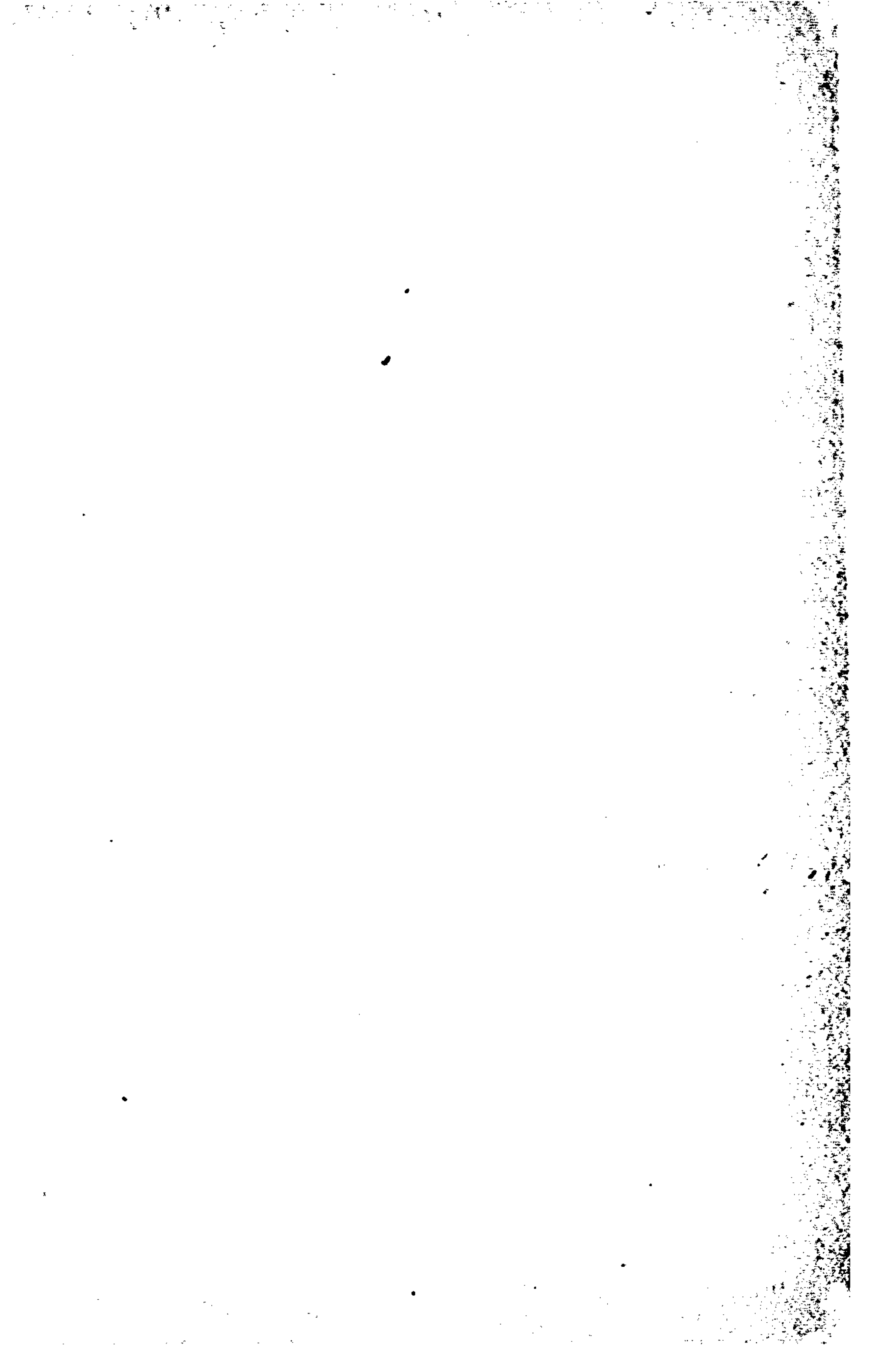
**E. ARRAULT ET C<sup>ie</sup>**

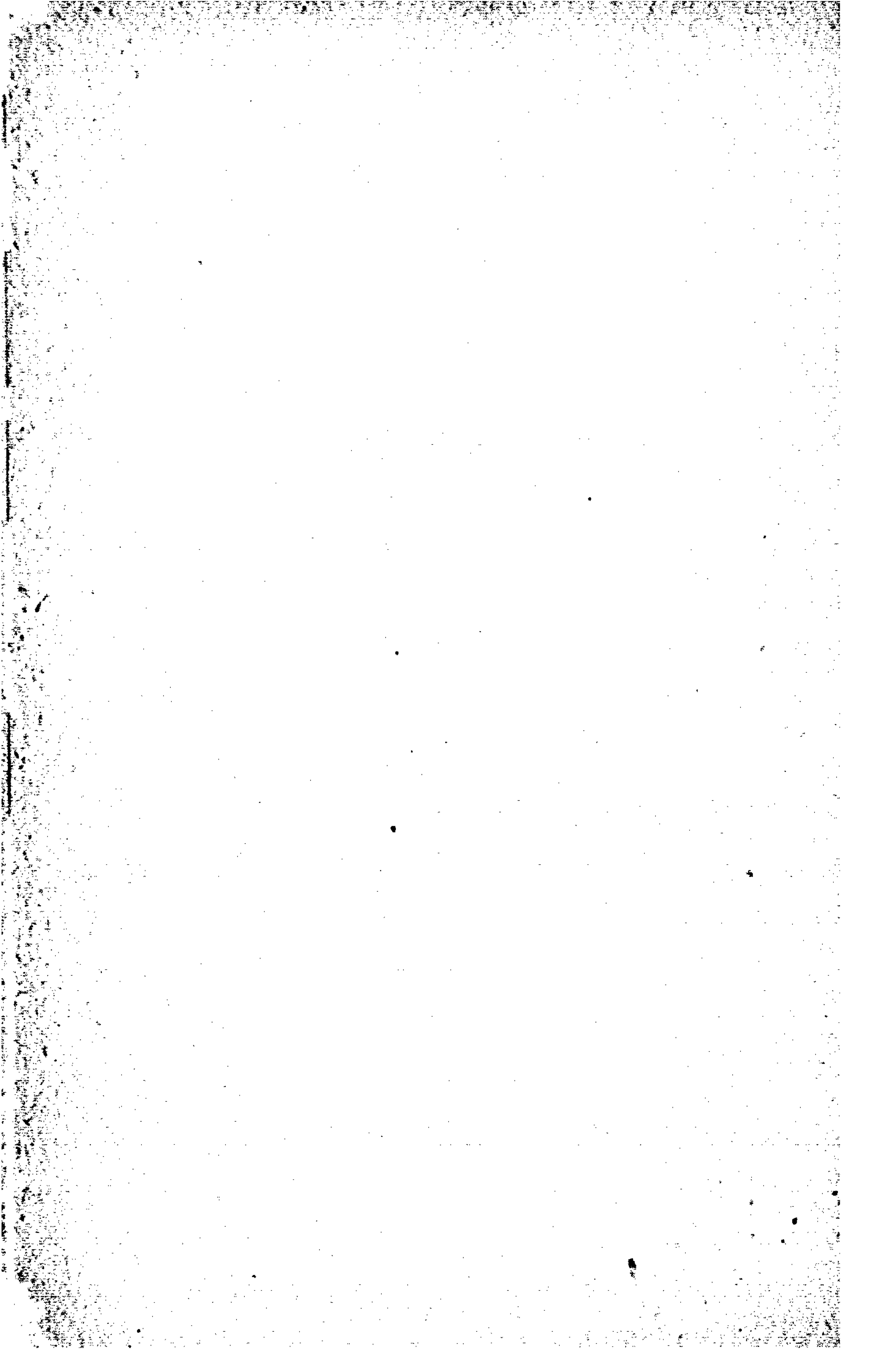
**à Tours**

**pour**

**BERNARD GRASSET**

**3243**





INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE L'ESPAGNE AU MAROC

A Larache

A El Ksar el Kebir

Nos "bons amis"

DEUXIEME PARTIE TROIS SULTANS

Mouley Ismaïl, le Sultan qu'affola Versailles

Mouley Abd el Aziz, Sultan sans trône

Mouley Abd el Hafid, le Sultan du protectorat

TROISIEME PARTIE L'ACTION MILITAIRE

La mission française et l'armée chérifienne

Le tragique réveil

Une quinzaine "sur le sentier de la guerre"

Derrière un fanion bleu

La maison du dévouement

Le "Graphique"

Le camp de la peste

QUATRIEME PARTIE POLITIQUE ET DIPLOMATIE

Politique et diplomatie